LIRE magazine littéraire
LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS
LIRE magazine littéraire – NUMÉRO 505 – MARS 2022
ISSN : 2728/6762 – FRANCE MÉTRO : 7,90 € – DOM : 8,5 € – BEL/LUX : 8,5 € – CH : 11.10 FS – CAN : 13,99 $CA – D : 9,90 € – ESP/ITA/GR/PORT CONT : 8,9 € – MAR : 89 DH – TOM : 1080 XPF – TUN : 9.9 TND

LIRE magazine littéraire

GRAND ENTRETIEN

AKIRA MIZUBAYASHI

« Les animaux savent aller à l'essentiel »

DOSSIER SPÉCIAL

LES COUPLES DE LA LITTÉRATURE

Amour et livres font-ils toujours bon ménage ?

ACTUALITÉ

CHLOÉ MORIN, BERNARD PIVOT, ENKI BILAL, MÉLISSA DA COSTA...

EXCLUSIF

VISITE CHEZ JOËL DICKER

Numéro 505 Mars 2022 www.lire.fr
L 19817 - 505 - F: 7,90 € - RD

« UN CHEF-D'ŒUVRE, NOTRE PALME D'OR »

LE FIGARO

MÓNIKA MÉCS, IINFORG - M&M FILM, KOMPLIZEN FILM, PALOSANTO FILMS, PYRAMIDE PRODUCTIONS

LÉA SEYDOUX

GIJS NABER

LOUIS GARREL

FESTIVAL DE CANNES
COMPÉTITION
2021

L'HISTOIRE DE MA FEMME

un film de

ILDIKÓ ENYEDI

ADAPTÉ DU ROMAN ÉPONYME DE MILÁN FÜST

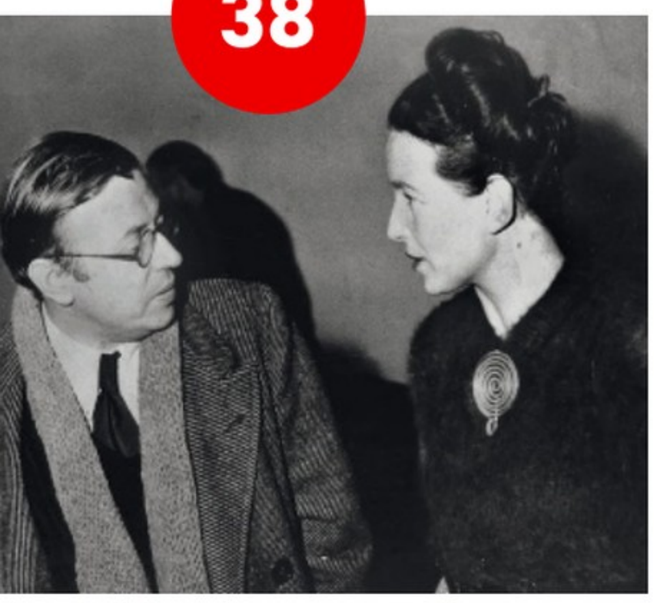
DISPONIBLE DANS LA COLLECTION L'IMAGINAIRE GALLIMARD

AU CINÉMA LE 16 MARS

arte positif LiRE magazine littéraire Télérama LE FIGARO

N° 505 MARS 2022
LiRE magazine littéraire

SOMMAIRE



38

LE DOSSIER
LES COUPLES EN LITTÉRATURE

L'ÉDITO 4
Baptiste Liger

LE GRAND ENTRETIEN 6
Akira Mizubayashi par Baptiste Liger

L'ACTUALITÉ 13

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN 34
Joël Dicker

LE DOSSIER 38
Les couples en littérature

LE PORTRAIT 56
Chloé Morin

LE CAHIER CRITIQUE 61
. L'événement 62
. Littérature française 64
. Fantastique 75
. Littérature étrangère 76
. Polars 83
. BD 84
. Jeunesse 89
. Classiques/Études littéraires/Poésie 90
. Essais/Documents 92

LA VIE DES IDÉES 98

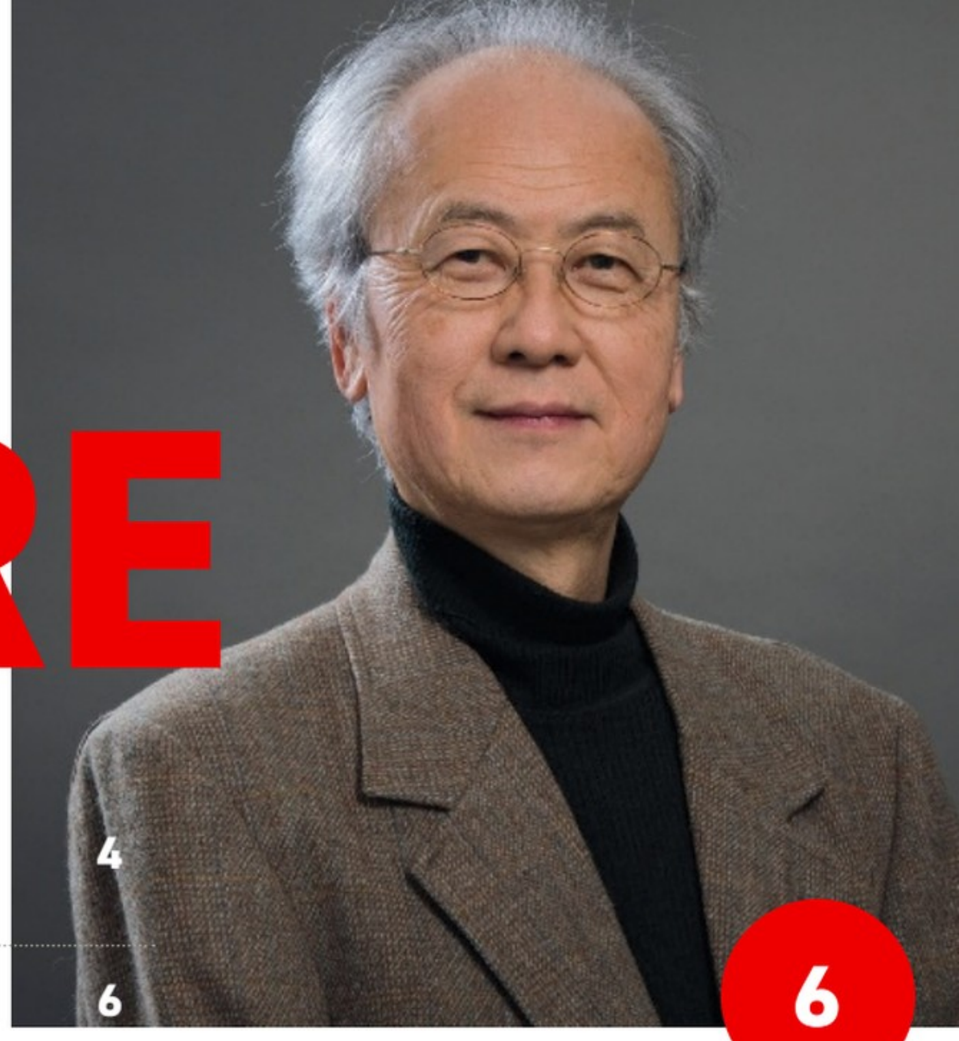
LA LANGUE FRANÇAISE 106

LES LIVRES DE MA VIE 114
Julie Gayet

Crédits couverture :
© Jean-Marc Pau
© Fancesca Mantovani/Gallimard

LA CHRONIQUE DE

GÉRARD OBERLÉ *Livres méconnus ou oubliés* 37
BERNARD QUIRINY *Le cabinet de curiosités* 60
SOPHIE PÉTERS *Bibliothérapie* 97
PASCAL ORY *Mot de tête* 103
ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT *L'atelier d'écriture* 104
CÉCILE LADJALI *À l'école des lettres* 110

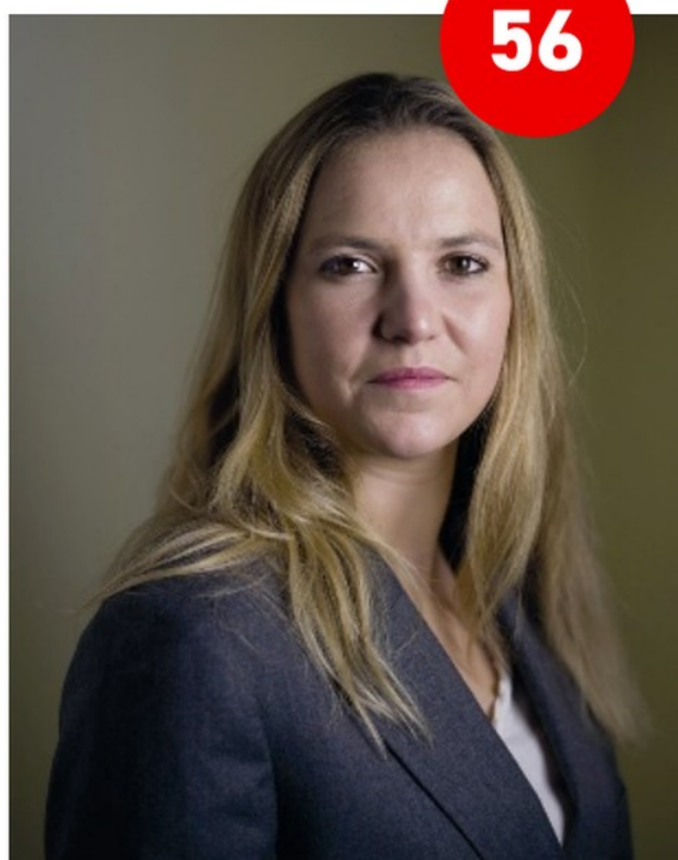


6

LE GRAND ENTRETIEN AKIRA MIZUBAYASHI

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

LE PORTRAIT CHLOÉ MORIN



56

BRIDGEMAN IMAGES - FANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTRAIRE

L'ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

L'un et l'autre : voilà comment on pourrait définir un couple avec, pour mot principal, ce « et » faisant la liaison entre les individus. La formule prend un sens très particulier en littérature, où la frontière entre les vies professionnelle et privée se révèle souvent bien peu étanche, avec l'œuvre comme miroir plus ou moins volontaire du quotidien des êtres. Des couples tout ce qu'il y a de plus officiel aux liaisons plus secrètes, la vie amoureuse des écrivains s'avère souvent, même de matière détournée, un évident moteur de création et atteint une dimension vertigineuse quand les tourtereaux sont tous deux des personnalités des lettres. Sartre-Beauvoir, Musset-Sand, Auster-Hustvedt, Verlaine-Rimbaud, Arendt-Heidegger et tant d'autres : que des couples littéraires mythiques sur lesquels nous revenons dans ce dossier de *Lire Magazine littéraire* ! Mais il convenait d'ouvrir plus largement le sujet, en s'attardant sur les schémas amoureux moins conventionnels, les liaisons qui ne disent pas leur nom, le jeu entre réalité et fiction et les collaborations intimes entre auteurs.

C'est par ailleurs en 2011 dans une collection de Gallimard baptisée « L'un et l'autre » qu'on avait pu découvrir Akira Mizubayashi, avec un essai intitulé *Une langue venue d'ailleurs*. Après le succès surprise de son roman *Âme brisée* (Prix des libraires 2020), l'écrivain nippon – auquel nous consacrons notre grand entretien – est de retour avec *Reine de cœur*, dans lequel il explore ses thèmes de prédilection – la guerre, l'amour, la musique, la filiation et les liens entre la France et le Japon. Deux contrées éloignées qui forment grâce à lui un véritable couple culturel et géographique…

Pierre Lemaitre, invité des Lundis des écrivains aux Deux Magots

Depuis *Au revoir là-haut* et l'attribution en 2013 du prix Goncourt, il n'en finit pas d'être l'un des écrivains contemporains préférés des Français. Pierre Lemaitre revient en ce début d'année avec une nouvelle trilogie, dont le premier volet intitulé *Le Grand monde* (*Lire Magazine littéraire* en a publié les bonnes feuilles en décembre dernier) semble bien parti pour être un immense succès. Pierre Lemaitre viendra parler de cette entreprise littéraire le 7 mars prochain à 18 h 30, dans le cadre des Lundis des écrivains aux Deux Magots. Rendez-vous au célèbre établissement parisien pour une discussion, animée par Baptiste Liger, suivie d'une séance de dédicace.

Réservations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone +33 (0) 1 45 48 00 33

Lire Magazine Littéraire sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à tarif préférentiel.

Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- **Instagram** @lire.magazine.litteraire
- **Twitter** @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

LIRE magazine littéraire

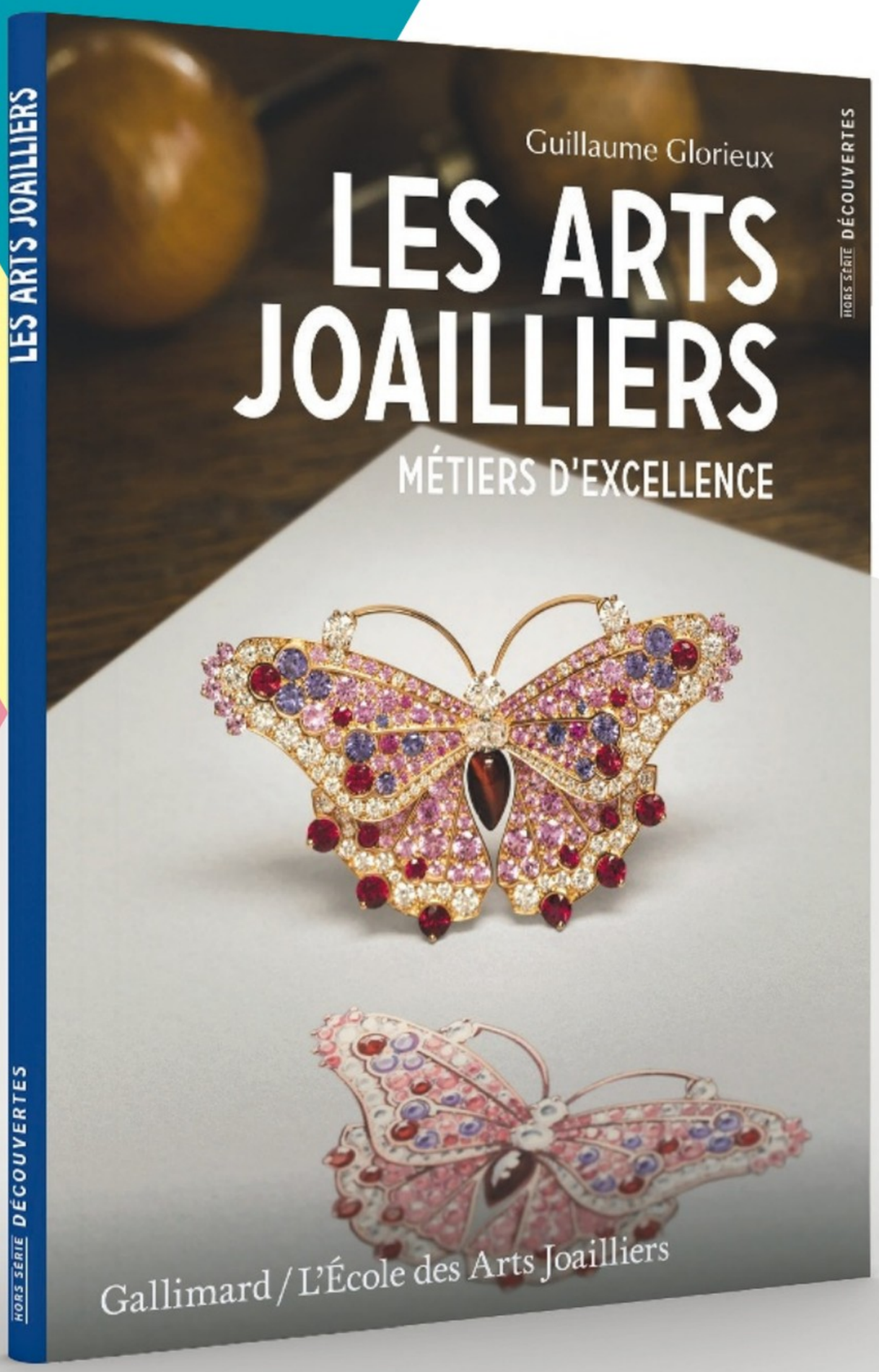
Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43 avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteurs en chef adjoints
Alexis Brocas, Aurélie Marcireau
Direction artistique
Philippe Marchand/olo.editions
Graphisme
Jonathan Blezard, Thomas Hamel
Iconographie
Janick Blanchard
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Brigitte de Zélicourt
Chroniqueurs
Cécile Ladjali, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Sophie Péters, Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt
Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Jacques Braunstein, Olivier Cariguel, Camille-Élise Chuquet, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Alain Dreyfus, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Rabih Hawa, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin Louis-Henri de La Rochefoucauld, Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Maxime Rovère, Juliette Savard, Serge Sanchez, Audrey Sovignet, Camille Thomine
Partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43 avenue du 11-Novembre, 94210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Publicité littéraire : Aymon de la Forest Divonne (97 79) - afd@mediaobs.com
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

Service abonnements
45 avenue du Général Leclerc,
60643 CHANTILLY CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

AUDREY SOVIGNET - BRUNO LÉVY/CALMANN-LÉVY



L'ÉCOLE
des Arts Joailliers

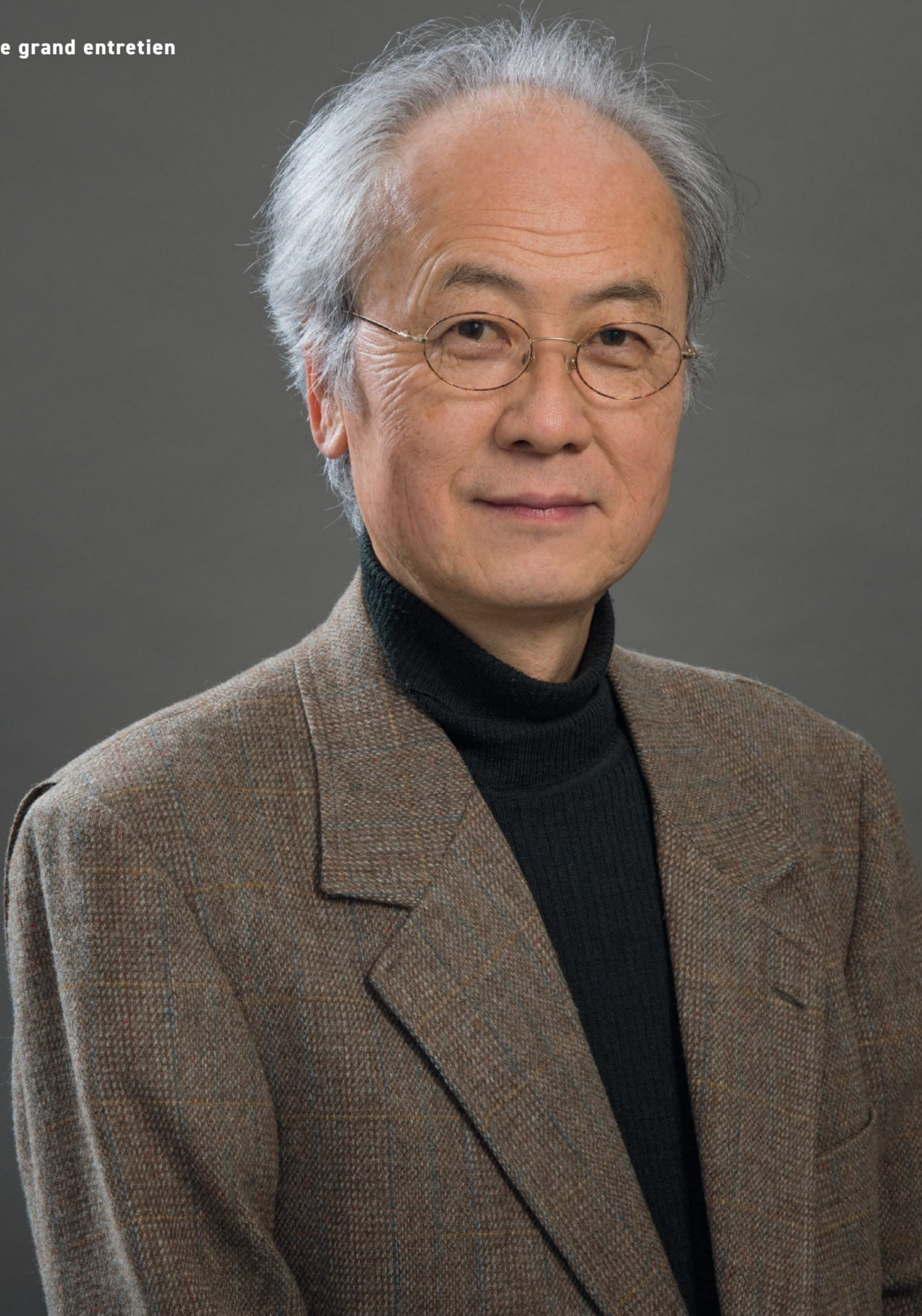
Avec le soutien
de Van Cleef & Arpels

UN LIVRE DE L'ÉCOLE DES ARTS JOAILLIERS

En coédition avec **Gallimard**

14,50 € / 76 pages

Découvrez
les premières pages
du livre sur
www.lecolevancleefarpels.com



AKIRA MIZUBAYASHI

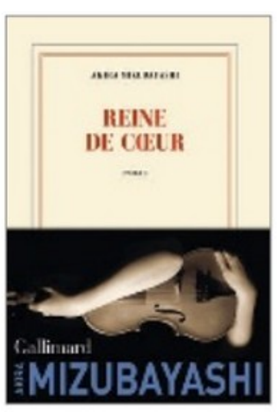
« APPRENDRE LE FRANÇAIS, C'ÉTAIT POUR MOI UNE VRAIE PASSION »

Par Baptiste Liger

Loin des sorties tonitruantes avec force surexposition médiatique et sujets à polémiques, le succès peut aussi reposer sur la discrétion. S'il n'a pas forcément la notoriété de bien des auteurs contemporains, Akira Mizubayashi n'en finit pas, semaine après semaine et sans faire grand bruit, de conquérir de nouveaux lecteurs. Qui aurait pu imaginer qu'un (certes magnifique) roman comme *Âme brisée*, histoire d'un violon cassé nous ramenant aux horreurs de la guerre, aurait connu un si beau destin ? Un peu noyé dans le catalogue de la Blanche lors de la rentrée littéraire 2019, cet ouvrage a toutefois immédiatement bénéficé d'un excellent bouche-à-oreille,
pas forcément spectaculaire mais régulier, qui lui a valu de rester en piles, et reçu quelques mois plus tard un certain nombre de distinctions – dont le prix de la Ville de Deauville et le prix des Libraires. À ce jour, on compte plus de 200 000 exemplaires écoulés d'*Âme brisée* en France. Grand amoureux de la culture et des lettres françaises (passion qu'il explique dans son essai publié en 2011, *Une langue venue d'ailleurs*), l'écrivain japonais a d'ailleurs choisi la langue de Flaubert pour son œuvre littéraire, qui compte entre autres *Mélodie. Chronique d'une passion*, *Un amour de Mille-Ans* ou, aujourd'hui, *Reine de cœur*, réunissant tous les thèmes chers à l'auteur. Il s'attache à une jeune altiste parisienne, Marie-Mizuné (prénom composé de *mizu*, « l'eau » en japonais, et *né*, « le son »), cherchant à en savoir plus sur ses grands-parents, qui s'étaient connus à la fin des années 1930. Son grand-père apprenait l'alto au conservatoire, et celle dont il tomba amoureux travaillait dans le restaurant familial. La guerre aura raison des amants et le conflit sino-japonais obligera le musicien à repartir en Asie pour, sans doute, ne jamais revenir… Est-ce un hasard si l'on retrouve cette histoire personnelle dans le livre d'un jeune écrivain nippon, dont Marie-Mizuné vient d'avoir connaissance ? Que vient faire la *Huitième symphonie* de Chostakovitch dans cette intrigue ?

UNE VÉRITABLE LEÇON DE CONSTRUCTION, AU SENS MUSICAL DU TERME

Véritable leçon de construction – au sens musical du terme –, *Reine de cœur* révèle habilement tous ses secrets au fil du récit (jusqu'à son final étonnant), dans un style à la fois simple et précis. Un peu comme le meilleur Haruki Murakami, auquel il rend d'ailleurs hommage. Que voulez-vous, Akira Mizubayashi sait bien qu'il ne faut pas trop tirer sur les cordes…



★★★★☆
REINE DE COEUR
AKIRA MIZUBAYASHI
242 P., GALLIMARD, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 MARS.

FANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Comment avez-vous découvert la langue et la culture françaises ? Et pourquoi vous êtes-vous passionné pour celles-ci ?

Akira Mizubayashi. C'est un sujet que j'aborde dans mon premier livre, *Une langue venue d'ailleurs*, paru en 2011 aux éditions Gallimard dans la collection « L'un est l'autre » dirigée par le regretté J.-B. Pontalis. C'est à l'âge de 18 ans que j'ai commencé à apprendre le français à l'université de Tokyo. J'avais connu une sorte de crise existentielle, comme beaucoup d'adolescents, pendant mes études au lycée. Je portais alors en moi un malaise linguistique. Les mots me semblaient privés de substance, de gravité, de sincérité. Le caractère creux, superficiel du discours social ambiant me faisait souffrir. J'étais devenu taciturne, mais parlais beaucoup avec moi-même et pensais un peu comme Alceste face à Philinte. C'est dans ce mal-être, cette souffrance, que j'ai découvert le philosophe japonais Arimasa Mori, alors professeur de japonais à l'Institut des langues et civilisations orientales de Paris. Mori a commencé à apprendre le français quand il était encore enfant ; et il a fini par devenir professeur de philosophie française à l'université de Tokyo, le sommet du système éducatif nippon. Mais après un an de séjour de recherche à Paris, il a décidé de rester y vivre, de s'immerger dans la langue française. Dans ses écrits, que j'ai découverts en 1969-1970, il développait toute une réflexion sur des concepts fondamentaux comme langue, expérience, culture. Ce fut une véritable révélation. J'ai décidé de suivre le chemin de Mori et d'entreprendre un projet : un *« projet invraisemblable, hallucinant et gigantesque qui engage toute une existence »* – ce sont là des mots employés dans *Une langue venue d'ailleurs*. Je me suis dit, au seuil de mon entrée à l'université, qu'apprendre le français n'était pas l'affaire de quelques années universitaires trouées, çà et là, de courtes ou de longues vacances. C'était pour moi une vraie passion et cette passion ne s'est jamais éteinte depuis.

Quels sont vos auteurs français classiques préférés ? Et ceux que vous faites étudier à vos élèves ?

A.M. J'ai fait toute ma scolarité dans le système japonais, sauf pour une partie des études supérieures à Montpellier et à Paris. Par conséquent, mon approche des écrivains français n'a jamais été systématique. Cela dit, dès le début, je me suis familiarisé avec quelques grands écrivains. Mon premier livre lu en entier au bout d'un an et demi d'apprentissage a été *L'Étranger* de Camus. J'ai lu et écouté surtout, inlassablement, *Le Petit Prince* dans le merveilleux enregistrement de Gérard Philippe. J'ai lu pas mal de contes de Maupassant aussi. Mais, en prévision d'un mémoire à rédiger, je me suis très vite orienté vers les Lumières en tant qu'elles constituent une expérience historique de la liberté qui fait cruellement défaut au Japon. Mon auteur de prédilection fut Rousseau. Puis, mon territoire littéraire s'est élargi peu à peu. Montaigne, Molière, Madame de La Fayette, Diderot, Voltaire, Stendhal, Hugo, Flaubert, Zola, Rimbaud, Baudelaire, Proust, Céline… Maintenant, je suis à la retraite, je me suis éloigné de l'université. Enseignant, j'aimais transmettre ma passion littéraire en proposant à mes étudiants la lecture d'une page de ces écrivains-là. Au lieu de la traduire en japonais, j'aimais insister sur la beauté des sons et des rythmes des phrases bien agencées ; j'aimais m'attarder sur des détails, des images, des points de vue, etc.

De quels écrivains contemporains vous sentez-vous proche ?

A.M. Étant donné ma formation de chercheur et ma fonction d'enseignant, je connais très mal la littérature française contemporaine. Bien sûr, il y a des auteurs que je lis avec intérêt et admiration comme Romain Gary, Michel Tournier, Annie Ernaux et quelques autres. Mais ma connaissance reste limitée dans ce domaine. C'est parce que j'ai toujours privilégié la lecture de livres en relation avec mes recherches. Je le regrette un peu, mais pas beaucoup. Car, en empruntant cette voie, j'ai aussi eu le bonheur de découvrir les travaux de merveilleux lecteurs-critiques comme Jean Starobinski… La rencontre d'abord à travers ses livres et plus tard en chair et en os avec ce maître genevois fut décisive. J'en parle dans *Une langue venue d'ailleurs*.

Pourquoi avez-vous choisi d'écrire votre œuvre littéraire en français ?

A.M. C'est difficile à expliquer en peu de mots. *Une langue venue d'ailleurs* date de 2011. C'était sur l'invitation de J.-B. Pontalis, rencontré par la médiation amicale de Daniel Pennac, que j'ai eu l'audace de l'écrire. Bien que ce livre ait été couronné de plusieurs prix littéraires à mon grand étonnement, écrire en français aurait pu s'arrêter là, puisque je vis au Japon, que je travaille à Tokyo avec mes étudiants japonais, en écrivant, à l'occasion, des livres en japonais. Mais les choses ne se sont pas passées ainsi. L'élément décisif a été la catastrophe de Fukushima ou, plus précisément, la politique du PLD *[Parti libéral démocrate]* et, surtout, l'inconscience des Japonais qui continuent jusqu'à aujourd'hui de l'accepter au pouvoir. Pour la promotion d'*Une langue venue d'ailleurs* publié en

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1951

Naissance d'Akira Mizubayashi à Sakuta, au Japon. À 22 ans, il s'inscrit à la faculté de Montpellier pour devenir professeur de français. Persistant dans ses études, il intègre l'ENA en 1979. Ce cursus l'amène à enseigner le français dans différentes universités nippones – anotamment Sophia, à Tokyo.

2011

Grâce à l'intermédiaire de Daniel Pennac, l'universitaire japonais rencontre le philosophe, psychanalyste et éditeur J.-B. Pontalis, qui lui demande d'écrire un essai sur son rapport au français. L'ouvrage, intitulé *Une langue venue d'ailleurs,* connaîtra un bel accueil critique et public.

2019

Paru discrètement en pleine rentrée littéraire, *Âme brisée* rencontre le succès grâce au bouche-à-oreille, et reçoit de nombreuses distinctions parmi lesquelles le très prescripteur Prix des libraires 2020. Ce livre dépasse désormais les 200 000 exemplaires écoulés, et se situe toujours parmi les meilleures ventes en poche.

***La Condition de l'homme* de Junpei Gomikawa et son adaptation par Masaki Kobayashi furent l'un des points de départ de *Reine de cœur*, le nouveau roman d'Akira Mizubayashi.**

janvier 2011, j'ai pris l'avion le 11 mars, le jour du tremblement de terre et du méga-tsunami. Je me souviens de tout le temps que j'ai passé dans mon pied-à-terre parisien, scotché à mon écran d'ordinateur, angoissé par le spectacle apocalyptique qui se déroulait à l'autre bout du monde. Finalement, les scandales politiques et les affaires de corruption, surgis les uns après les autres pendant le règne de Shinzo Abe, m'ont poussé à une remise en question radicale de la politique en place depuis, disons, 1947 et l'entrée en vigueur de la nouvelle Constitution. Mon interrogation était – et est toujours – la suivante : pourquoi le Japon n'arrive-t-il pas à sortir de son Ancien Régime ? Pourquoi les Japonais, dans leur majorité, continuent-ils à demeurer dans le régime mental de domination-soumission de type confucéen ? J'ai pensé, en m'appuyant sur les travaux décisifs de certains penseurs japonais – à commencer par Yukichi Fukuzawa –, que la langue japonaise y était pour quelque chose. D'où la décision de sortir de ma langue maternelle pour me livrer, temporairement, à l'expérience d'écriture en français et à tout ce qu'elle implique de social.

Quand vous êtes-vous pris de passion pour la littérature ? Quels ont été pour vous les livres fondateurs ?

A.M. Je me suis réfugié dans la littérature lorsque je souffrais du malaise linguistique dont j'ai parlé tout à l'heure. La littérature m'offrait un autre ordre de paroles que les mots qui flottaient autour de moi, d'une légèreté insoutenable… J'ai lu, en traduction bien sûr, *Le Rouge et le Noir*, *Une saison en enfer*, *Les Fleurs du mal*, *Jean-Christophe*, *Crime et châtiment*, *Résurrection*, *Guerre et Paix*… Ce sont là, en plus de l'œuvre d'Arimasa Mori précité et de quelques ouvrages japonais, des livres dans lesquels j'ai trouvé du réconfort…

«JE CONSTRUIS MES LIVRES COMME DES ŒUVRES MUSICALES»

Au-delà des idéogrammes, qu'est-ce qui, fondamentalement, différencie les langues japonaise et française ? La structure de la phrase, le rythme, la sonorité, le sens des mots ?

A.M. La comparaison entre les deux langues est très complexe. C'est un point que je développe longuement dans mon prochain livre écrit en japonais. Il est impossible de l'aborder en quelques mots. Je me contenterai de la remarque suivante sur l'une des caractéristiques fondamentales de la langue japonaise. En japonais, les règles grammaticales ne transcendent pas les situations d'énonciation particulières. Cela revient à dire que les traits concrets de la situation d'énonciation modifient considérablement – à un degré proprement inimaginable pour les étrangers et les locuteurs non natifs de cette langue – la forme de l'expression individuelle. Un seul exemple qui confirme cette tendance profonde : la multiplicité – inconcevable et hallucinante pour les Européens – des pronoms personnels de la première et de la deuxième personne. Selon un spécialiste japonais, on peut en compter historiquement 51 formes différentes pour la première personne ; 81 pour la deuxième personne !

En arrivant en France, quelle image aviez-vous du pays ? Qu'est-ce qui vous a surpris ?

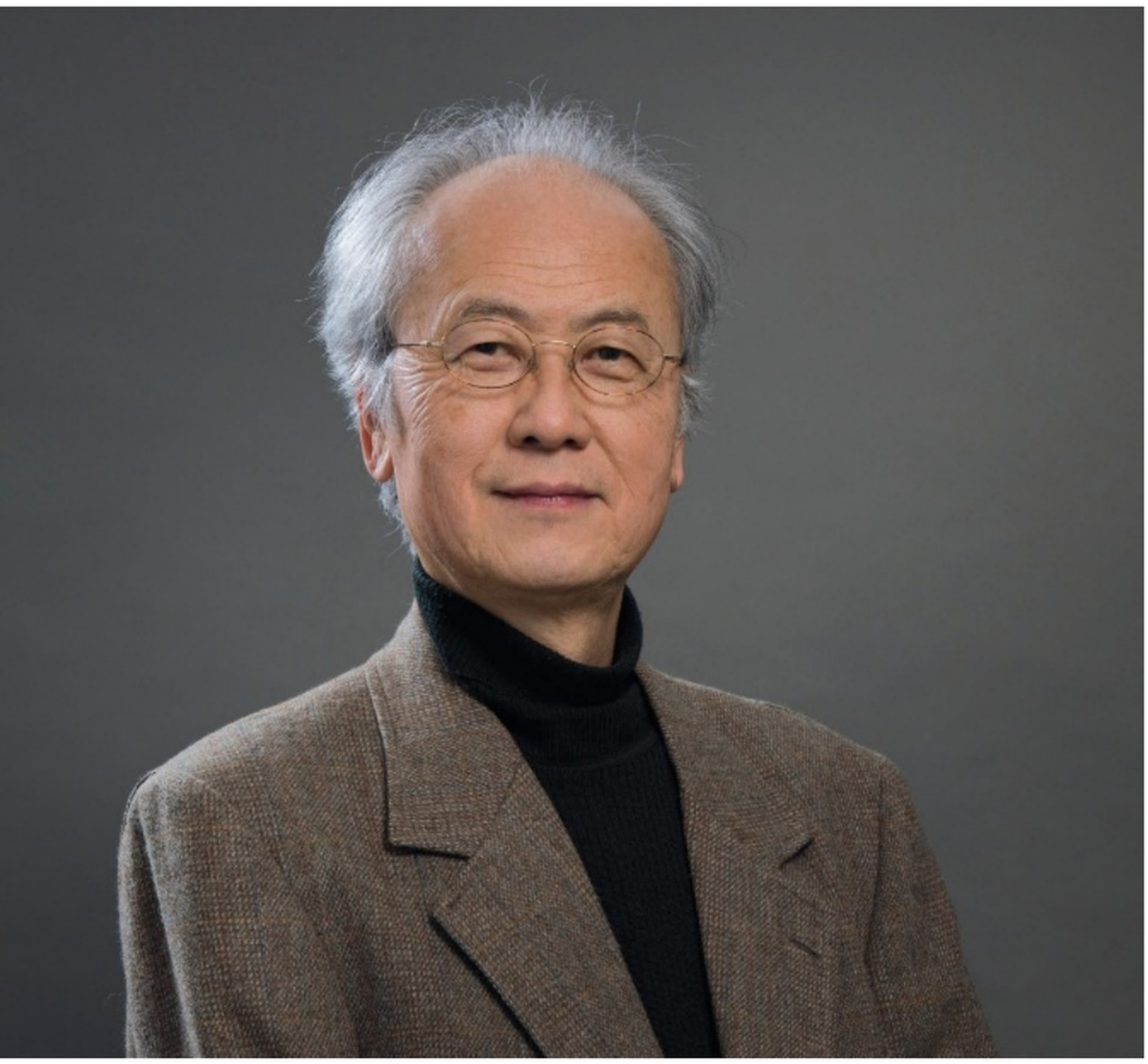
A.M. Mon premier séjour de longue durée en France date de 1973. J'avais une idée de la France largement tributaire de ma lecture d'Arimasa Mori, qui m'offrait une image culturelle et intellectuelle de la société française, radicalement différente de celle que j'avais de la société japonaise. Ce qui m'a surtout surpris au début, c'était la facilité des relations humaines entre professeurs et étudiants, entre des personnes d'âges différents, entre des personnes de situations sociales différentes… J'étais heureux de converser avec des cuisiniers du restaurant universitaire et des jardiniers de la résidence universitaire. Mon premier souvenir de la France, c'est celui d'une phrase qu'un étudiant m'a adressée dans les toilettes du crous de la rue Jean-Calvin dans le 5e arrondissement, le jour même où je suis arrivé en France : *« Vous avez l'heure ? »* Cet instant fut gravé pour le reste de mes jours.

Comment en êtes-vous venu à publier votre premier ouvrage en français ?

A.M. J'ai fait la connaissance de J.-B. Pontalis par l'intermédiaire de Daniel Pennac, comme je l'ai dit plus haut. Un jour, Daniel m'a surpris, chez lui, en train de feuilleter *L'Amour des commencements* que j'avais trouvé dans sa bibliothèque. Il m'a fait part de son désir de me présenter à l'auteur de ce livre. Une soirée fut organisée par Daniel en compagnie de J.-B. Pontalis et de son épouse. Le dîner était gai. Jibé – c'est comme ça qu'on l'appelait – m'a posé beaucoup de questions sur mon parcours. À l'issue de la soirée, il m'a dit : *« Avec tout ce que vous avez dit ce soir, il y a de quoi écrire un livre ! »* Le lendemain matin, Daniel m'a conduit 5, rue Sébastien-Bottin. Dans son bureau, Jibé m'a invité à écrire un livre sur mon rapport à la langue française pour sa collection « L'un et l'autre ». Ce jour-là fut le début de la seconde moitié de ma vie…

Quel a été le point de départ de *Reine de cœur* ? Et qui sont Danièle Laridan et Sumiko Kurata, évoquées dans les remerciements ?

NINJIN CLUB



A.M. Danièle Laridan est la fille du violoncelliste japonais Takashi Kurata. Celui-ci était élève de Maurice Maréchal à Paris à la fin des années 1930. Il a dû quitter la France précipitamment à cause de la guerre. Danièle est née en France quelques mois après le retour du violoncelliste au Japon. Définitivement coupé de la France, Takashi a épousé une Japonaise. De cette union est née Sumiko Kurata, devenue elle-même violoncelliste. Danièle et Sumiko sont donc des demi-sœurs. L'histoire de Mizuné et d'Otohiko n'a rien à voir avec celle de Danièle et Sumiko. Mais je dirais que mon roman a été suscité, d'une certaine manière, par l'élément central de leur histoire : c'est-à-dire le fait que, en pleine période de guerre, un musicien japonais ait eu deux filles de deux femmes différentes, l'une française, l'autre japonaise, deux filles qui se sont miraculeusement retrouvées cinquante ans plus tard.

Comment avez-vous construit, pour ne pas dire « bâti », votre nouveau roman ? Aviez-vous déjà une idée très précise du déroulement et de la structure, ou avez-vous laissé votre plume divaguer librement ?

A.M. Le passage mis en exergue du *Meurtre du Commandeur* de Haruki Murakami fut le déclic de l'écriture de *Reine de cœur*. Cela m'a immédiatement rappelé le roman de Junpei Gomikawa et le grand film que Masaki Kobayashi en a tiré : *La Condition de l'homme*. Il y a eu, presque en même temps, la découverte de la *Huitième Symphonie* de Chostakovitch. À cela s'est ajouté le souvenir de la biographie de Danièle Laridan. Quand tous ces éléments se sont trouvés réunis, j'ai eu subitement l'idée de *Reine de cœur*. Comme dans le cas d'*Âme brisée*, à quelques détails près, détails qui ont leur importance, la structure générale du roman est née dans une fulgurance assez surprenante.

Écrivez-vous en musique ? Si oui, les œuvres que vous écoutez sont-elles en lien direct avec ce que vous écrivez ? À ce titre, qu'est-ce qui vous a touché dans la *Huitième Symphonie* de Chostakovitch, qui est au cœur de votre nouveau roman ?

A.M. Je ne peux pas écrire en écoutant de la musique. Je travaille dans le silence. Cela dit, la musique est très souvent à la source de mon inspiration littéraire. Pour écrire *Reine de cœur*, j'ai écouté la *Huitième Symphonie* de Chostakovitch, je ne sais combien de fois. Mais toujours en dehors de mon travail d'écriture. Pendant l'élaboration de ce roman, je n'étais pas complètement fermé à la musique d'autres compositeurs, mais il est vrai que j'ai surtout écouté Chostakovitch, interprété par Andris Nelsons. J'ai mis toute mon admiration pour ce chef d'orchestre dans la description du concert final dans *Reine de cœur*. J'ai insisté sur quelques moments où son interprétation m'a profondément ébranlé : les trois coups de timbales qui terminent le deuxième mouvement, le début extraordinaire du troisième mouvement joué surtout par les altos, le passage lumineux du quatrième au cinquième mouvement assuré par les clarinettes, les trois notes finales qui se meurent, etc. *Reine de cœur* est né au croisement de plusieurs souvenirs incitatifs dont celui de l'écoute de cette symphonie interprétée par Andris Nelsons. Si je n'avais pas découvert cette musique par ce chef d'orchestre talentueux, je n'aurais sans doute pas écrit ce livre.

Pourquoi, dans vos livres, l'amour est-il à ce point associé à la musique ?

A.M. Parce que la musique, c'est l'émotion à l'état pur. Diderot, que j'admire beaucoup, disait : *« Il y a un peu de testicule au fond de nos sentiments les plus sublimes. »* J'aime cette idée qui marque la continuité sans hiatus de l'âme et de la chair en amour. La musique, dans sa plus haute et sa plus puissante réalisation comme le duo d'amour de Tristan et Iseut, est tout à la fois l'âme et la chair.

Au fond, auriez-vous aimé être compositeur ?

A.M. Je ne sais pas. Parfois, je me dis que dans une autre vie, je serai chef d'orchestre. Car un chef d'orchestre est quelqu'un qui sait « exprimer » – c'est-à-dire extraire l'émotion de la partition. Cela dit, je suis tellement habité par la musique que, dans mon travail d'écriture, je suis naturellement amené à construire mes livres comme des œuvres musicales, en m'efforçant de créer des effets d'écho d'ordre lexical, thématique, visuel…

À vos yeux – ou à vos oreilles –, qu'est-ce que la musique réussit à exprimer que les mots ne peuvent pas ?

FANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

A.M. L'intensité des sentiments. Dans *Reine de cœur,* à la déclaration d'amour d'Otohiko, Mizuné répond par l'enregistrement du *Salut d'amour* d'Elgar qu'il avait entendu la veille au concert. Elle a sans doute jugé que cette musique jouée sur son alto Reine était plus puissante et plus éloquente que n'importe quel mot pour exprimer son sentiment.

Quel est votre rapport au cinéma ? Et quels sont vos cinéastes préférés ?
A.M. Le cinéma, comme la musique et la littérature, a une place très importante dans ma vie. Je ne suis pas du tout cinéphile, mais j'oserai dire que, chez moi, depuis longtemps, le cinéma est une source de réflexion, d'inspiration, d'émotion esthétique. C'est pour cela que dans mes livres les références cinématographiques ne manquent pas. Dans le cinéma comme dans la littérature, ce sont plutôt un certain nombre de classiques que je revisite le plus souvent. Ainsi, dans le domaine du cinéma japonais, j'ai revu récemment – profitant de la vie recluse imposée par la Covid-19 – presque tous les films d'Akira Kurosawa que j'admire énormément. De Kenji Mizoguchi, je retiendrai surtout *Les Amants crucifiés* aussi bien que *L'Intendant Sansho* sans parler de son dernier film *La Rue de la honte*. J'aime aussi Ozu et Naruse, bien sûr. Mais je voudrais insister ici sur l'œuvre de Masaki Kobayashi que je cite dans mes « remerciements » de *Reine de cœur* en tant que réalisateur de *La Condition de l'homme*. Il me semble qu'il est moins connu en France, comparé aux autres grands maîtres. *Harakiri* et *Rébellion* sont de véritables chefs-d'œuvre pour moi. Dans le domaine français, je me contenterai de citer Renoir et Truffaut. Cela dit, j'ai envie de dire mon admiration pour l'art de Claude Sautet dans *Max et les Ferrailleurs* parce que je l'ai vu tout récemment ! Chez les Américains, je ne citerai, parmi tant d'autres, que Capra *(Monsieur Smith au Sénat)*, Hitchcock *(Sueurs froides)*, Wilder *(Témoin à charge)*, Ford *(L'homme qui tua Liberty Valance)*, Eastwood (*L'Homme des hautes plaines* et *Pale Rider*).

Comment expliquez-vous l'engouement pour *Âme brisée*, qui n'en finit pas, sans faire de bruit, de toucher de nombreux lecteurs chaque semaine ?
A.M. Il est certain que j'ai souhaité raconter une histoire bouleversante. J'ai voulu ressusciter des morts qui n'arrivent pas à mourir, qui demeurent dans ce qu'on appelle « l'espace entre deux morts », à travers la figure du père assassiné et qui revient à la fin du roman sous la forme d'un revenant grâce à l'effort de Rei, son fils, de ressusciter le violon paternel. Il y a là, peut-être, une dimension universelle de l'existence.

***Mélodie. Chronique d'une passion,* évocation de votre chienne, a bouleversé un lectorat assez large. Que vous apporte la présence d'animaux au quotidien ?**
A.M. Les animaux ont ceci d'admirable qu'ils vivent selon leur adhésion totale à la nature. Contrairement à l'animal humain qui, en tant qu'être parlant, ne peut jamais éviter de s'engouffrer dans les mensonges, les animaux sont toujours vrais ; ils savent aller à l'essentiel comme Argos d'Ulysse, comme Bobby de Levinas, comme ma chienne Mélodie qui m'aimait dans ma nudité essentielle, en dehors de tous les vêtements sociaux que je portais dans les diverses situations de la vie. *Mélodie* est en quelque sorte la somme de toutes les leçons que j'ai reçues de Mélodie.

Enfin, en France, un auteur comme Haruki Murakami – que vous citez à la fin de votre livre – est très populaire. Comment est-il perçu au Japon ? J'ai entendu dire que le milieu « intellectuel » local ne le voit pas d'un bon œil…
A.M. Haruki Murakami est archi-populaire au Japon aussi. Chaque livre de cet auteur est un véritable événement. Il est vrai que certains critiques ont une attitude assez réservée à son égard. Je ne suis pas un grand lecteur de Murakami. Mais il est incontestable, me semble-t-il, qu'il s'agit d'un écrivain très important. Quoi qu'il en soit, j'ai lu d'une traite les mille pages du *Meurtre du commandeur.* Et je ne le regrette pas puisque, à partir de là, j'ai pu écrire *Reine de cœur* !

Propos recueillis par Baptiste Liger

SÉJOURS D'ÉCRITURE
S'accorder du temps pour écrire

Loin du quotidien, laissez libre cours à votre créativité !

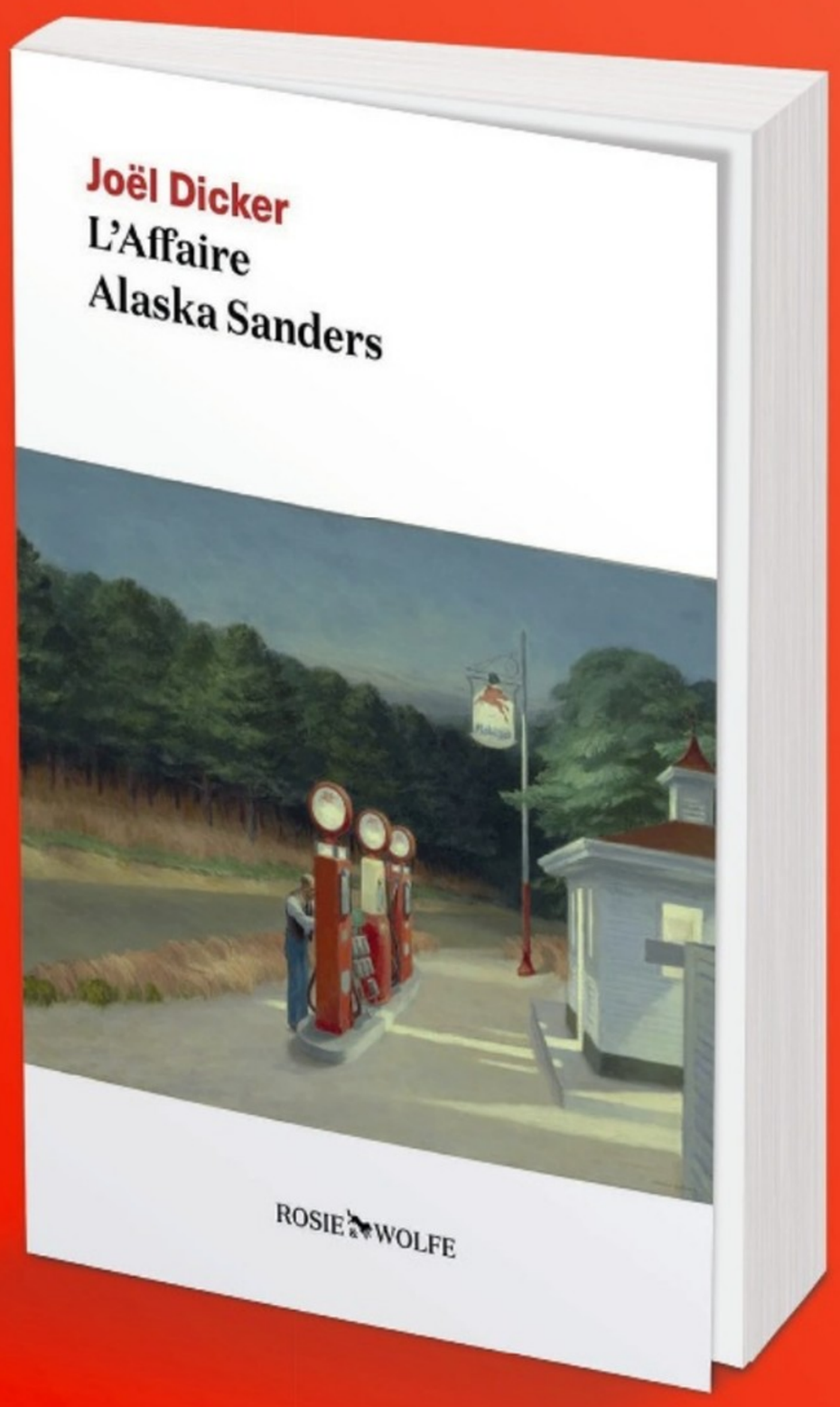
Référence des ateliers d'écriture depuis 1985, Aleph-Écriture a conçu pour vous des séjours « vacances et écriture » dans des paysages variés :

Normandie, Bretagne, Ardèche, Périgord…

- Hébergement et pension complète dans un cadre exceptionnel
- Ateliers d'écriture créative selon vos envies
- Dates disponibles de mai à septembre

01 80 05 21 30
residentiel.fl-france.fr

Bénéficiez de 10 % de réduction sur les séjours avec le code : LIRE2022



Abonnez-vous à

LIRE magazine littéraire

EN CADEAU
L'AFFAIRE ALASKA SANDERS

Le nouveau roman de
JOEL DICKER

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + ***L'affaire Alaska Sanders*** pour 49€ seulement au lieu de ~~102 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

OMLML505

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/05/22 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

14

LE SCANDALE
J.K. ROWLING

LES DIEUX SONT TOMBÉS SUR LA TÊTE

19

L'ACTUALITÉ

PATRICE LECONTE : « MAIGRET ARRÊTE LA PIPE »

22

20

LA BATAILLE DU **PRIX DU LIVRE UNIQUE**

DIA DIPASUPIL/GETTY IMAGES NORTH AMERICA/GETTY IMAGES VIA AFP - COLLECTION PRIVÉE/CALMANN LÉVY - MEMYSELFANEYE/PIXABAY - PASCAL CHANTIER/CINÉ @/F COMME FILM

AUX ORIGINES DU MÂLE

J.K. Rowling, la créatrice de la saga *Harry Potter* est-elle vraiment « transphobe » ? Retour sur les derniers rebondissements de la polémique, à l'occasion de la sortie de *Sang trouble*, écrit sous son pseudonyme masculin…

Mais où est donc passée J.K. Rowling ? Dans un tweet de juin 2020, la prolifique auteur de la saga *Harry Potter* a réagi à un titre un peu alambiqué du site militant Devex : « Créer un monde post-Covid plus égalitaire pour les personnes qui ont leurs règles » Son message (dans une traduction forcément approximative) : *« Les personnes qui ont leurs règles. Je suis sûre qu'on avait un mot pour désigner ces personnes avant. Que quelqu'un m'aide. Fammes ? Fommes ? Fimmes ? »* Cet humour grinçant pour dénoncer ce qu'elle appelle le *« déni du sexe biologique »* a fait d'elle la cible d'activistes trans, comme l'expliquait récemment dans *Elle* l'historienne à UCLA Laure Murat. *« Elle parle de populations spécialement fragiles, qui subissent de nombreux "hate crimes" [crimes de haine]. Lorsqu'on a une notoriété publique comme celle de J.K. Rowling, on assume les conséquences de ses propos. »* N'ayant pas voulu s'excuser, Rowling s'est vu menacer de mort, alors que la plupart des acteurs de la saga ont pris position… contre elle ! Au point qu'elle n'était tout simplement pas invitée au show fêtant les 20 ans du premier film, diffusé sur HBO Max le 1er janvier dernier. Ironie de l'histoire, *Harry Potter* avait été salué en son temps comme la première saga à succès à inclure des personnages positifs ouvertement gays.

UN PSEUDONYME VIRIL

Aujourd'hui, on en est plutôt à inventer le concept d'une saga sans auteur ? De nombreux militants voulant effacer J.K. Rowling de la photo sans que personne ne songe à se débarrasser du petit sorcier. Au contraire ! *« Parfois, les personnages et les lecteurs sont meilleurs que les auteurs »*, estime le philosophe trans Paul B. Preciado, toujours dans *Elle*.

Comme par anticipation, J.K. Rowling s'est réinventée ailleurs. Après avoir écrit

DEBRA HURFORD BROWN/GRASSET

Les Animaux fantastiques et autres suites ou prolégomènes à *Harry Potter,* elle a depuis bien longtemps tourné la page. D'abord en publiant *Une place à prendre* en 2012, satire sociale de la campagne anglaise. Puis, en se réincarnant d'un coup de baguette magique en auteur de romans policiers sous le pseudonyme viril de Robert Galbraith. Une couverture vite éventée, même si elle signe aujourd'hui encore sous ce nom. On ne pourrait donc pas vraiment changer de sexe, mais d'identité, si. Cormoran Strike, le héros paradoxal de cette série, est un ancien combattant revenu d'Afghanistan avec une jambe en plastique. Il est également le fils caché d'une star du rock et d'un mannequin toxicomane, élevé par son oncle et sa tante dans un milieu modeste de l'ouest de l'Angleterre, comme Rowling elle-même. Fumeur invétéré, ce colosse aux pieds d'argile de 1,95 mètres se révèle un personnage attachant et complexe.

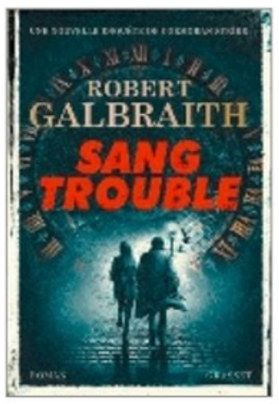
L'HOMME BLANC SAUVEUR DES MINORITÉS

La saga a d'ailleurs déjà été adaptée par Orange et la BBC. Le résultat se situant quelque part entre des réussites britanniques comme *Luther* et *Sherlock*. Son héros secrètement amoureux de Robin, son ex-assistante devenue son indispensable alter ego par sa rigueur et son intuition, rappelant également de grands classiques des séries policières de *Clair de lune* à *Castle*. Bref, les ingrédients ne sont pas d'une originalité folle, mais la potion est subtilement dosée pour faire de Strike l'incarnation de la masculinité non toxique, toujours partant pour aider la veuve et l'orphelin… L'homme blanc sauveur des minorités, rétorqueront les « militant.e.s » (qui utiliseraient alors l'écriture inclusive) les plus ombrageux.

Sa cinquième aventure, *Sang trouble*, innove en le confrontant à une affaire classée. L'assassinat d'une femme médecin, voici quarante ans, attribué à un tueur en série qui n'a jamais reconnu cette victime. Le fait que ce meurtrier se déguise en femme pour se rapprocher de ses proies n'a pas manqué, lors de la parution en Grande-Bretagne, de relancer les polémiques. Et on sera bien en peine de donner notre avis sur ce point. Que ce soit pour ne pas « divulgacher » l'intrigue ou pour éviter les ennuis.

L'intérêt de ce nouveau livre est ailleurs. L'autrice à nom d'auteur se montrant aussi à l'aise dans la description des classes moyennes de Cornouailles dans les années 1970 que lorsque, dans les précédents tomes, il ou elle (on ne sait plus) croquait le milieu de la mode ou celui de l'édition contemporaine. Ajoutons enfin que ce thriller compte 928 pages, et que ça représente quand même beaucoup de rebondissements. Mais ça, c'est un classique avec J.K. Rowling, qui est passée de 300 à 1 000 pages au fur et à mesure des épisodes de *Harry Potter*.

Jacques Braunstein



SANG TROUBLE (TROUBLED BLOOD)
ROBERT GALBRAITH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR FLORIANNE VIDAL, 928 P., GRASSET, 26 €

L'amicale des lettres

Dans son nouveau livre, le cofondateur de *Lire* se penche sur un problème vieux comme Montaigne et La Boétie : l'amitié. Si vous ne voulez pas finir seul, lisez Bernard Pivot.

OLIVIER MARTY /ALLARY ÉDITIONS

Marcel Proust savait parler à ses proches. Ainsi dans cette lettre à Antoine Bibesco : *« Il y a longtemps que nous devrions être brouillés. Vous avez dépassé infiniment le temps maximum que j'octroie à mes amitiés. Brouillons-nous vite. »* S'il peut être amusant de se fâcher avec un vieux camarade qui a fait son temps, Bernard Pivot a toujours préféré les amitiés durables et les réconciliations. Dans *Amis, chers amis*, essai enlevé qu'il consacre à cet art difficile, il raconte par exemple comment il avait sympathisé à l'académie Goncourt avec Régis Debray, alors que ce dernier le vouait aux gémonies depuis les années 1980. Avec Jean d'Ormesson aussi, ce fut houleux avant de s'apaiser. Bernard Pivot devrait s'établir comme conseiller amical : il semble savoir effacer chez lui autant que chez les autres rancœurs et ressentiment.

Malgré son éternelle bonne humeur, l'homme au million d'abonnés Twitter n'est pas dupe. Du XVIIe siècle il a retenu cette maxime : *« Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié. »* L'idée de ce livre lui est venue en écrivant l'éloge mortuaire de son meilleur ami historique, Jean-Claude Lattès. Le projet de Pivot n'est pas de s'imposer en nouveau gourou de la psychologie positive. Entre deux anecdotes personnelles, il se penche sincèrement sur le problème de l'amitié. Ayant atteint l'âge vénérable de 86 ans, l'animateur d'*Apostrophes* a acquis une certaine connaissance du cœur humain. Les meilleures pages sont celles où il prend le ton du moraliste revenu de certaines illusions. L'amitié n'est pas un long fleuve tranquille, elle est hélas souvent tissée d'intérêts et de comédies. Comment démêler le vrai du faux ? Il ne donne pas de recettes toutes faites, se souvient de Robert Sabatier et de Jorge Semprún, appelle à la rescousse Colette et Cicéron, dont il aurait aimé être l'ami – sans doute auraient-ils apprécié autant que lui les vins de Bourgogne et l'AS Saint-Étienne. Pivot n'a plus l'âge de jouer au foot, mais on peut encore boire ses conseils. Après avoir refermé ce livre, le lecteur confronté à une amitié chancelante devra résoudre seul ce dilemme : passer un coup de fil cordial ou envoyer une lettre assassine.

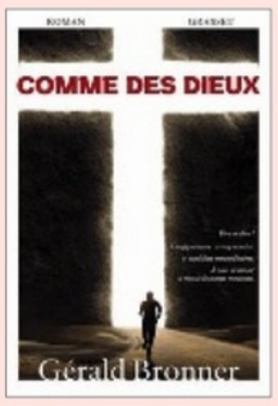
Louis-Henri de La Rochefoucauld

AMIS, CHERS AMIS
BERNARD PIVOT
160 P., ALLARY, 17,90 €

MESSIE, MAIS SI !

N'en doutez pas : le Messie est revenu et il se balade parmi nous, ignorant de sa propre nature divine ! Pour le détecter, une secte américaine monte une émission de téléréalité où l'on passera au crible les candidats à l'incarnation christique. À la suite d'une mémorable soirée d'ivresse, Jeff Jefferson, universitaire paumé, se retrouve embarqué dans l'aventure… Tout cela aurait pu donner lieu à une pochade sarcastique pour athées patentés, mais le livre du sociologue Gérald Bronner, ancien chroniqueur au *Nouveau Magazine littéraire*, dépasse cette dimension. D'abord parce que son universitaire – avec son père évanoui, son *« côlon dépressif »*, ses amours ratés, sa crise mystique d'adolescence – n'est pas le meilleur ambassadeur de la raison. Ensuite parce que, entre deux rires, le roman parvient à poser de bonnes questions : l'amour ne relève-t-il pas de l'acte de foi ? Ne conduit-il pas souvent à placer l'aimé sur un piédestal si haut qu'il finit par toucher l'Olympe ? En ce sens, nous sommes tous plus ou moins croyants.

Alexis Brocas



COMME DES DIEUX
GÉRALD BRONNER
304 P., GRASSET, 20,90 €

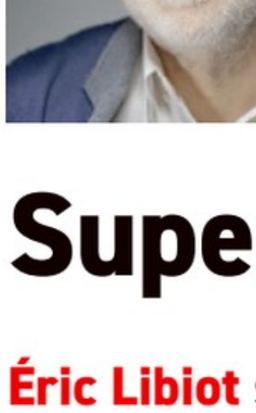
Super-héros

Éric Libiot se raconte à travers ses personnages de fiction préférés.

Dans *Clint et Moi* (2020), il avait un seul totem : Eastwood. Le premier récit d'Éric Libiot se situait entre éloge à son idole et autoportrait. Le principe est le même dans *On a les héros qu'on mérite*, mais de façon démultipliée. Notre collaborateur se raconte à travers une vingtaine de héros et d'héroïnes, du cinéma comme de la littérature. Du Bob Morane d'Henri Vernes au Gérard Fulmard de Jean Echenoz en passant par Maigret et Batman, du cinéma de Murnau à celui de Cronenberg en passant par Hitchcock, il alterne entre figures de la culture globalisée (l'homme chauve-souris, donc) et les héros « bière et sandwich » (le commissaire de Simenon), sans oublier les visages qui les ont incarnés (ode à Ingrid Bergman).

Par-delà ce récit d'admirations plurielles, Libiot interroge notre réception de ces histoires à travers nos âges, et les auteurs à qui nous accordons notre confiance et notre cœur. Avec autant de légèreté que de profondeur, il ausculte aussi cet obsédant miroir à trois faces : créateur-personnage-lecteur ou spectateur. Il pointe ce qui fit de lui un journaliste culturel, mais il parle toujours au grand nombre. Notamment par cette question : « *De quoi le monde a-t-il besoin, d'une légende ou d'un héros ?* »

Hubert Artus



ON A LES HÉROS QU'ON MÉRITE
ÉRIC LIBIOT
216 P, JC LATTÈS, 19 €

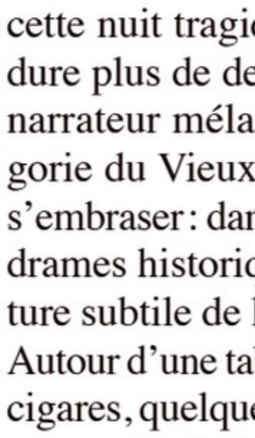
Europe sous tension

Pierre Assouline nous plonge dans la tragédie navale du *Georges Philippar*, en 1932.

Après avoir consacré une biographie à Albert Londres, Pierre Assouline revient sur l'unique voyage du *Georges Philippar,* dans l'incendie duquel le légendaire journaliste trouva la mort en 1932. De Marseille à la Chine, jusqu'à cette nuit tragique du retour, la traversée dure plus de deux mois. Racontée par un narrateur mélancolique, elle se fait allégorie du Vieux Continent sur le point de s'embraser : dans la superposition des deux drames historiques, et aussi dans la peinture subtile de la société des plaisanciers. Autour d'une table, dans la fumée bleue des cigares, quelques flamboyants croisent des adorateurs d'Hitler. Ici, la société mondaine apparaît dérisoire, l'humour vise juste. Dans les cabines, on s'inquiète de courts-circuits à répétition. La paranoïa s'installe. Puis Albert Londres embarque, avec sous le coude un reportage explosif…

On ne peut qu'être envoûté par cette atmosphère de *« toxicité douce »*, d'ivresse des flots, où le temps est en suspens et Proust jamais très loin. Excellent dans l'art de sublimer le matériau historique, Pierre Assouline signe avec *Le Paquebot* l'un de ses romans les plus importants.

Simon Bentolila



LE PAQUEBOT
PIERRE ASSOULINE,
404 P., GALLIMARD, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 17 MARS.

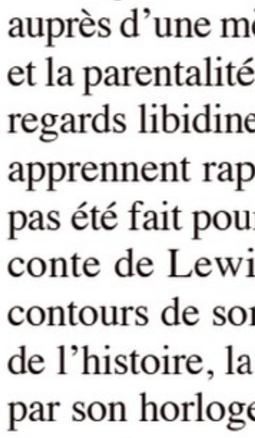
De l'autre côté du miroir

Une relecture féministe et audacieuse du livre de Lewis Carroll par Patricia Reznikov.

Penser la condition des femmes dès l'âge où l'on ose, où toutes les questions se posent. C'est le projet de Patricia Reznikov, dans sa réécriture féministe d'*Alice au pays des merveilles*. Ici, Alicia grandit dans le Paris des années 1960, auprès d'une mère éprouvée par le mariage et la parentalité. Sur la route de l'école, les regards libidineux de certains passants lui apprennent rapidement que le monde n'a pas été fait pour elle. Alors, elle revisite le conte de Lewis Carroll pour définir les contours de son identité. Dans sa version de l'histoire, la lapine blanche est pressée par son horloge biologique, les parties de croquet provoquent des avortements symboliques, les animaux disparus blâment la violence de leurs mâles, et les fleurs sont d'anciennes femmes assassinées.

Alice au pays des femmes démontre que la fiction doit nous présenter autre chose que des jeunes filles qui attendent, et des modèles accordant une valeur érotique à la souffrance. Patricia Reznikov nous rappelle, en outre, qu'il faut également de la curiosité pour comprendre les oppressions systémiques dont les femmes sont victimes. Et de l'imagination pour les défaire.

Camille-Élise Chuquet



ALICE AU PAYS DES FEMMES
PATRICIA REZNIKOV
250 P., FLAMMARION, 21 €

OLIVIER ROLLER/JC LATTÈS – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – PASCAL ITO/FLAMMARION

Fusion en vue ?

Vivendi, le groupe de Vincent Bolloré possédant Editis, a annoncé vouloir déposer une offre publique d'achat sur la totalité des actions de Lagardère, qui détient Hachette Livre. Et peut-être créer un mastodonte dans le secteur de l'édition française.

Vincent Bolloré à la commission parlementaire sur la concentration des médias, le 19 janvier.

Le décompte a commencé il y a bientôt deux ans. Quand, en avril 2020, le groupe Vivendi (qui contrôle Editis, numéro deux de l'édition française) est entré dans le capital du groupe Lagardère (dont la branche édition est le leader français du secteur, très bien implanté à l'international), laissant envisager la création d'un géant de l'édition aux mains de Vincent Bolloré. Annoncée pour la fin 2022, l'étape finale, une offre publique d'achat (OPA) sur l'ensemble des actions de Lagardère, a été avancée au mois de février. La Commission européenne doit donner un avis sur les risques de concentration dans l'édition. Et ils sont manifestes.

Editis, ce sont 51 maisons d'édition, dont Julliard, Edi8, Bordas, Robert Laffont, Le Cherche midi, Nathan, Pocket, Place des éditeurs. Hachette Livre regroupe pour sa part une quarantaine de maisons, dont Grasset, Fayard, Stock, Calmann-Lévy, Le Livre de Poche, Hatier, Dunod, Larousse. Ensemble, cela fait près de 11 000 nouveautés par an, 74 % de l'édition scolaire et 78 % de la littérature en poche. Le rapprochement d'Hachette et d'Editis donnerait naissance à un mastodonte. Pour le milieu de l'édition – encore secoué par le rachat de Flammarion en 2012 par Madrigall (que dirige Antoine Gallimard), suivi en 2013 par l'entrée du groupe de luxe LVMH au capital de Madrigall –, c'est trop.

UN RAPPROCHEMENT ET PLUSIEURS INCONNUES

L'inconnu inquiète, et il y a encore de nombreuses inconnues dans cette affaire au moment où nous bouclons ces pages. À commencer par les intentions de Vincent Bolloré, qui ne s'est pas exprimé sur le rachat d'Hachette, alors que celui-ci intervient juste avant son départ à la retraite. Si l'industriel breton aime discourir sur la place du livre dans son histoire familiale (sa mère fut lectrice pour la collection « Folio »), les autres groupes d'édition penchent plutôt pour l'appât du jeu, du pouvoir et de l'influence. Ils craignent une politisation, se référant à l'empire médiatique que Vincent Bolloré a déjà constitué depuis 2005 (Direct 8, Canal +, Universal Music Group, Prisma, Gameloft, Editis). Un empire qui lui a valu d'être auditionné en janvier par la commission d'enquête sénatoriale chargée d'évaluer *« l'impact de la concentration des médias sur la démocratie »*.

Il paraît peu probable que la fusion Hachette-Editis passe au niveau de Bruxelles. Quelle carte Vincent Bolloré va-t-il jouer ? Plusieurs hypothèses ont été émises dans la presse spécialisée, dont la cession d'Editis à un autre groupe, ou une fusion totale d'Hachette et d'Editis suivie de la cession de certaines maisons aux principaux éditeurs concurrents, tels Média Participations, Madrigall ou Actes Sud. Ces deux derniers groupes, ainsi que des associations de libraires et des syndicats, sont montés au créneau contre le rapprochement Hachette-Editis au siège de la Commission européenne à Bruxelles.

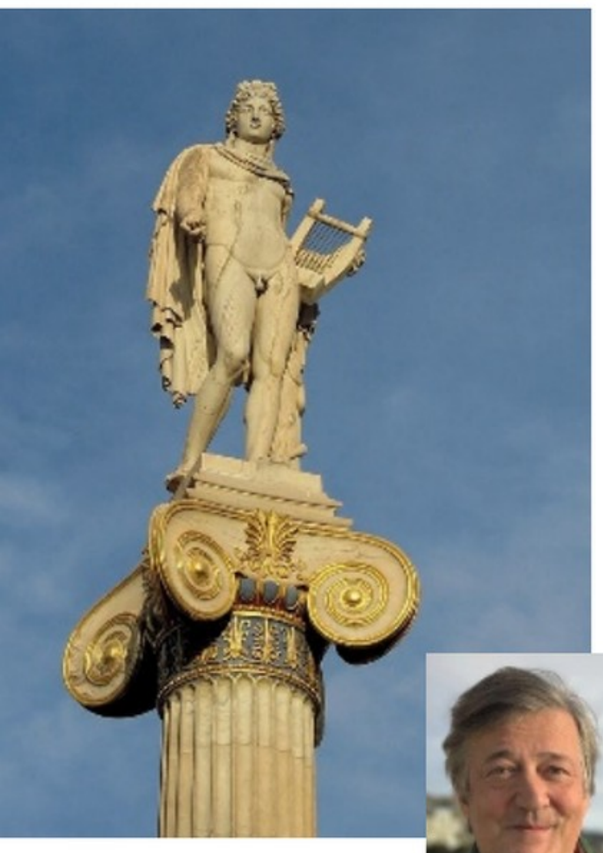
Dans la presse, les tribunes d'auteurs, d'éditeurs et de libraires témoignent de l'inquiétude de voir les petites maisons d'édition lésées, de perdre en liberté et en diversité éditoriales. Contactés, plusieurs professionnels employés au sein des groupes Editis et Hachette n'ont pas souhaité répondre à nos questions, estimant qu'ils ne sont pas spécialistes, qu'il est trop tôt pour en parler et que, pour le moment, ils bâtissent leurs catalogues avec passion. On en reparlera donc, après la fusion.

Gladys Marivat

THOMAS SAMSON/AFP

Des gnomes et des dieux

Et si un humoriste comme le Britannique Stephen Fry était la personne la plus apte à saisir la grandeur et la petitesse de la mythologie grecque ?

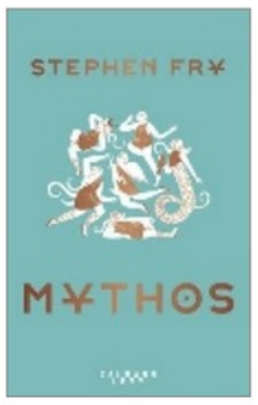


De ce côté-ci de la Manche, on connaît surtout Stephen Fry pour le duo comique qu'il forma avec l'interprète de *Dr House*, Hugh Laurie. Ce diplômé de Cambridge s'avère un formidable touche-à-tout, à la fois acteur, metteur en scène, écrivain, homme de télévision et philanthrope. Depuis 2017, il est aussi reconnu comme spécialiste en mythologie grecque : *Mythos* est le premier des trois livres qu'il y consacra. Comme il le précise en avant-propos, sa démarche relève purement du plaisir de raconter des histoires *« addictives, divertissantes et accessibles »* plutôt que tenter d'en sonder la profondeur philosophique. Après que les premières divinités eurent émergé du chaos primaire, un épisode assez proche du big bang, Fry détaille les origines puis l'ascension de Zeus et des onze homologues qui trônent avec lui au sommet du mont Olympe, en les égratignant autant qu'il les admire.

Les nombreuses interactions qu'ils auront avec leurs créatures humaines sont plus savoureuses encore ; les dieux se montrent tantôt magnanimes, tantôt mesquins ou d'une *« imbécillité absolue »* dans leurs manigances. Tel Ovide dans ses *Métamorphoses*, l'auteur s'avoue *« imaginatif »* lorsqu'il interprète certains mythes. On lui en sait gré : les passages sur lesquels il s'attarde en valent la peine, qu'il y déploie ses talents d'humoriste – ainsi, les dialogues entre Psyché et ses chipies de sœurs – ou suscite une émotion inattendue, comme lorsque Prométhée, l'ami des hommes, reçoit son châtiment. Son pari était de nous captiver avec des mythes enseignés au collège. Il est réussi.

Antoine Faure

PIXABAY – COLLECTION PRIVÉE/CALMANN LÉVY



★★★★☆
MYTHOS (ID.)
STEPHEN FRY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR DINIZ GALHOS,
368 P., CALMANN-LÉVY, 22,50 €

FESTIVAL DES ÉCRIVAINS DU SUD
LA LITTÉRATURE ÉCLAIRE LE MONDE
16 > 20 MARS 2022
AIX-EN-PROVENCE
50 AUTEURS
Rencontres, lectures, dédicaces, concert
> ENTRÉE LIBRE
SCIENCES PO
HÔTEL DE VILLE
HÔTEL MAYNIER D'OPPÈDE
AMPHITHÉÂTRE DE LA MANUFACTURE
WWW.AIXENPROVENCE.FR
Direction communication, protocole et événementiel. Février 2022.

« Un élément fédérateur entre professionnels du livre »

En 2021, la loi Lang sur le prix unique du livre fêtait son 40e anniversaire. Patricia Sorel revient dans un essai sur l'histoire de ce combat. Qui aboutit aujourd'hui à un consensus. Mais pour combien de temps ?

PIXABAY

Malgré la crise sanitaire, le marché de la librairie française a observé en 2021 un formidable rebond. La loi Lang reste-t-elle la principale garante de sa densité et de sa diversité ?

Patricia Sorel. En limitant à 5 % le rabais sur le prix du livre désormais fixé par l'éditeur, la loi Lang avait pour principal objectif le soutien au pluralisme éditorial par le maintien d'un réseau dense de librairies sur tout le territoire. Elle en reste donc la garante de cette densité et de cette diversité – tandis que les disquaires indépendants, qui n'ont pas bénéficié d'un tel régime, ont quasiment disparu.

Quelles résistances cette loi avait-elle suscitées à l'époque ?

P.S. Alors que la librairie subit la concurrence accrue des super et des hypermarchés, l'ouverture de la Fnac en mars 1974 à Paris cristallise toutes les critiques. En proposant des rabais systématiques de 20 % sur les livres, l'enseigne met en effet à mal le régime du prix conseillé alors en vigueur. Le succès rapide de la Fnac donne lieu à de larges débats et divers rapports qui, tous, soulignent la fragilité de la librairie traditionnelle. À la tête de la puissante Fédération française des syndicats de libraires *[FFSL]*, Jean-Baptiste Daelman se prononce pour le prix net – c'est-à-dire pour la libération des prix –, tandis que plusieurs de ses confrères se rallient à Jérôme Lindon, alors PDG des éditions de Minuit, qui mène la lutte pour le prix unique. Si le prix unique est rejeté par une partie des libraires, il ne fait pas non plus l'unanimité chez les éditeurs. Jérôme Lindon décide alors de réunir au sein d'une association les éditeurs et les libraires favorables au prix unique : l'Association pour le prix unique, qui mène une vaste campagne d'information et de lobbying auprès des professionnels du livre et des responsables politiques jusqu'à l'élection de François Mitterrand en 1981.

Quel fut le rôle des grandes surfaces dans sa difficile mise en œuvre ?

P.S. Dès son entrée en vigueur en janvier 1982, le prix unique subit l'offensive de la Fnac et des centres Leclerc. Édouard Leclerc annonce d'emblée qu'il ne respectera pas la loi Lang en proposant à la fois des « prix Mitterrand » et des « prix Leclerc » nettement moins élevés. Il dépose plainte devant la Cour de justice des Communautés européennes *[CJCE]*. La loi sur le prix unique devient alors l'objet d'une vive bataille juridique. Un arrêt de la CJCE valide les principales dispositions de la loi Lang. Mais certaines grandes surfaces, Leclerc en tête, continuent de pratiquer des rabais supérieurs à 5 %, notamment lors de la rentrée scolaire et pendant les fêtes de fin d'année. À partir de la fin des années 1990, ces infractions seront surtout le fait de sites de vente en ligne.

Ces débats ont laissé, écrivez-vous, des *« traces profondes et durables chez les libraires »*. Quelles sont-elles ?

P.S. Le paysage syndical de la librairie en a été complètement bouleversé. En mars 1980 est créée l'Union des libraires de France *[ULF]*, opposée au prix net et donc à la FFSL. Les libraires peinent à accorder leurs positions et à faire front commun face aux éditeurs lors des réunions interprofessionnelles. Ce n'est qu'en 1999 qu'est fondé le Syndicat de la librairie française *[SLF]*, qui est aujourd'hui encore le syndicat représentatif du secteur de la librairie.

Aujourd'hui, la loi Lang fait l'objet d'un solide consensus chez les libraires comme chez les éditeurs. Sur quels éléments ce consensus repose-t-il ?

P.S. La loi sur le prix unique demeure un élément fédérateur entre professionnels du livre. L'arrivée et le développement du numérique n'ont pas altéré la vision selon laquelle « le livre n'est pas un produit comme les autres ». La loi Lang fait partie intégrante de ce qu'on appelle l'exception culturelle française. Elle est aussi une référence pour d'autres pays, en Europe ou ailleurs dans le monde, qui ont souhaité mettre en place un système de régulation du prix des livres.

Propos recueillis par Laëtitia Favro

LES LIBRAIRES, LES ÉDITEURS ET LA LOI LANG. UN COMBAT POUR LE LIVRE (1974-2008)
PATRICIA SOREL
238 P., ÉCOLE NATIONALE DES CHARTES/ENSSIB, 18 €

LiRE magazine littéraire

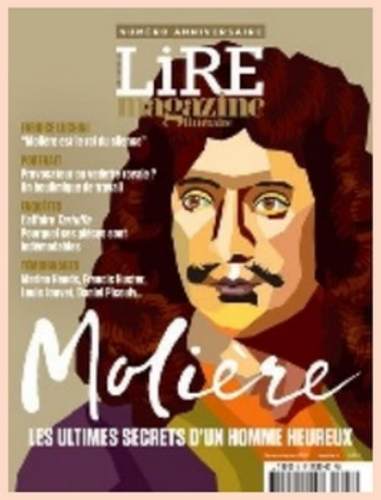
HORS-SÉRIE

« Manga. Le phénomène (enfin) décrypté »

Un coup d'œil en librairies suffit : il y a aujourd'hui bel et bien un engouement massif pour le manga, et ce bien au-delà du coup de pouce issu du Pass Culture. Voyez le succès de séries comme *One Piece, Naruto, Demon Slayer* ou *My Hero Academia.* Le jeune public – mais pas seulement – s'enthousiasme pour ce courant de la bande dessinée, souvent un peu caricaturé et bien plus riche qu'on ne l'imagine – entre *seinen*, *shonen* et *shojo*. Ainsi, *Lire Magazine littéraire* a choisi de vous proposer une édition spéciale, exclusivement réservée au manga. Histoire du genre, analyse de ses codes esthétiques et narration, évocation des grands classiques, entretiens, reportages, chroniques, tests : un numéro qui fait le tour du sujet, bien au-delà de *Goldorak, Akira, Dragon Ball Z, Quartier lointain* et autres *Candy*.

HORS-SÉRIE

« Molière. Les ultimes secrets d'un homme heureux »

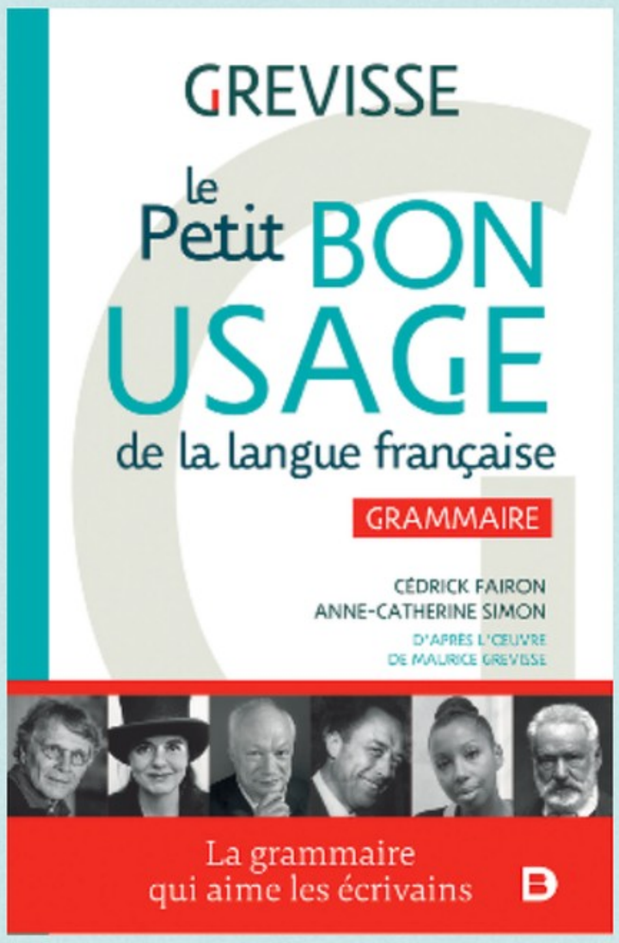


« *C'est une étrange entreprise que de faire rire les honnêtes gens* » mais, dans cet art, il reste le meilleur ! Des spectateurs d'autrefois aux foules contemporaines, des grands de la cour de Louis XIV aux professeurs de la République, tous ont rendu grâce à Molière et à son génie comique qu'il déclinait dans une foule de registres. Alors qu'il fête cette année ses 400 ans, nous célébrons, dans ce hors-série, un Molière débarrassé des légendes et appropriations abusives, et dont l'œuvre ne se limite pas aux « grandes comédies » élues par la postérité. Un Molière qui connut une vie ensoleillée par les succès, et parfois les scandales qu'il tourna souvent à son avantage. Car Molière n'était pas seulement un immense auteur, mais aussi un acteur génial, un publicitaire roué, un chef de troupe avisé, le maître des grands spectacles royaux… C'est à tous ces Molière, et à tous ses registres que nous rendons hommage.

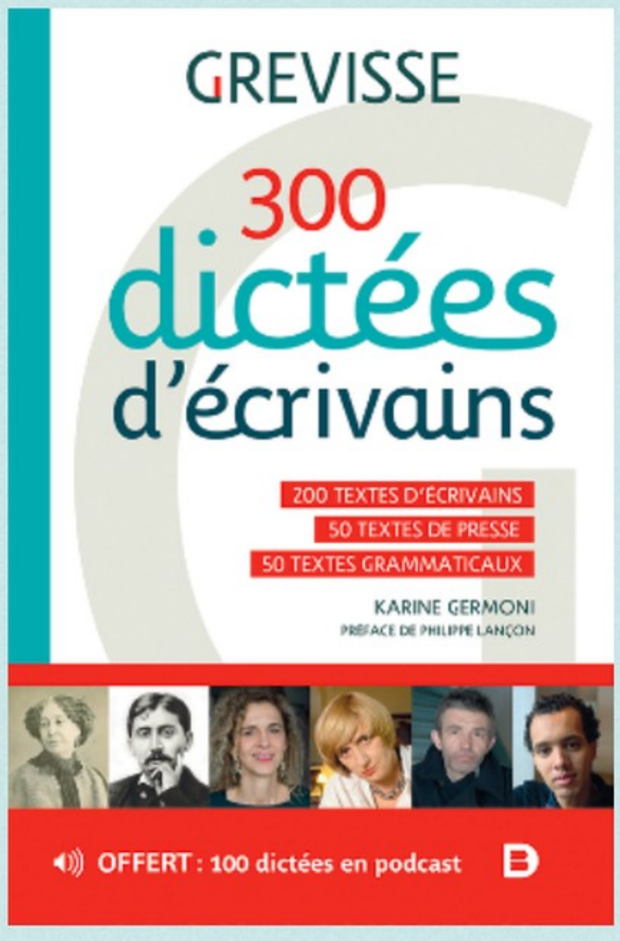
Numéros disponibles chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

GREVISSE POUR L'AMOUR DE LA LANGUE FRANÇAISE

André Goosse, Maurice Grevisse
16e édition | 2016 | 1760 pages |
9782807300699 | **89 €**



Maurice Grevisse, Cédrick Fairon, Anne-Catherine Simon
1re édition | 2018 | 576 pages |
9782807316966 | **29,50 €**



André Goosse, Maurice Grevisse, Karine Germoni
1re édition | 2021 | 464 pages |
9782807326323 | **24,90 €**

En librairie ou sur **www.deboecksuperieur.com**

deboeck SUPÉRIEUR

« Simenon est un auteur tentant pour les cinéastes »

Gérard Depardieu est à l'affiche de *Maigret*, réalisé par Patrice Leconte d'après un roman de Georges Simenon. Entretien avec le cinéaste des *Bronzés* et de *Monsieur Hire*, qui nous offre une bouleversante adaptation.

Maigret est le second roman de Simenon que vous adaptez après *Monsieur Hire*. Avez-vous une affection particulière pour cet écrivain ?

Patrice Leconte. Ma grand-mère maternelle lisait beaucoup Simenon. Uniquement les *Maigret*. J'ai fini par les lire moi-même. J'étais ado, je trouvais ça bien mais je pensais que c'était de la littérature facile puisque c'était facile à lire. Plus tard, arrivé en terminale, le prof de philo annonce que nous allons étudier Kant, Kierkegaard et Descartes mais que pour lui le plus grand philosophe était Georges Simenon. Voilà tout à coup adoubé l'homme que je lisais. Je ne l'ai jamais quitté.

Devenu cinéaste, vous le lisiez pour trouver des histoires à raconter ?

P.L. Non, pour mon bonheur de lecteur. Simenon est un auteur tentant pour les cinéastes. Si on ne regarde pas derrière les lignes, on peut penser que le scénario est déjà tout fait. Évidemment non. Il y a chez lui des tas de choses passionnantes très difficiles à mettre en image, notamment l'intériorité des personnages. La série des *Maigret* est encore moins facile à adapter. L'intrigue n'est pas ce qui intéresse le plus Simenon. Contrairement à deux autres romanciers que j'aime beaucoup, Conan Doyle et Maurice Leblanc, chez qui les péripéties sont nombreuses.

Vous avez adapté Modiano, Zweig ou une pièce de Florian Zeller. Est-ce un travail particulier ?

P.L. Alors à l'IDHEC *[ancien nom de la Fémis]*, je me souviens de ce que nous avait dit Jean-Claude Carrière : *« Si vous voulez adapter un livre vous le lisez, une fois, deux fois, dix fois, tant que vous voulez et au moment d'en écrire l'adaptation, vous le refermez et vous ne le lisez plus jamais. »* Sous-entendu : *« Dites ce qu'il reste de vos lectures, pas le livre lui-même. »* Avec *Maigret*, Jérôme Tonnerre et moi avons pris de grandes libertés avec le roman original *Maigret et la Jeune Morte*. Je vais maintenant pouvoir relire le livre…

Qui a eu l'idée d'adapter Simenon ?

P.L. C'est Jérôme Tonnerre, mon coscénariste. Il m'a incité à relire les *Maigret*. Comme il y en a beaucoup, on s'est partagé le travail d'abord en nous aidant d'un livre qui répertorie tous les romans de la série. Nous avons fait un premier écrémage en écartant les intrigues, les lieux ou les milieux qui ne nous plaisaient pas. Jérôme est tombé sur *Maigret et la Jeune Morte*.

Pourquoi celui-là ?

P.L. C'est un roman bouleversant. Maigret n'enquête pas pour savoir pourquoi cette jeune fille a été tuée mais pour savoir qui elle était et, en quelque sorte, lui redonner vie. Maigret est un peu à la fin de sa carrière, il se désenchante du monde : c'est comme s'il enquêtait sur lui-même. Il ne parle pas de sa fille décédée dans ce roman-là mais on sait que Maigret a perdu une fille.

Vous avez donc décidé de gommer d'autres aspects du roman : Pigalle, les voyous, l'arnaque…

P.L. Oui, supprimer tout ce qui ferait cliché du genre. On a eu aussi l'idée que Maigret arrête la pipe sur ordre médical. Là encore, éviter le cliché. Je n'avais pas du tout envie de filmer les planques, les bars…

Votre adaptation fait aussi le lien avec la mort de la fille de Simenon *[Marie-Jo s'est suicidée en 1978 ; le livre a été écrit en 1954]*. Est-ce une façon de lui rendre hommage ?

Gérard Depardieu dirigé par Patrice Leconte lors du tournage de *Maigret*.

STEPHANIE BRANCHU/CINÉ@/F COMME FILM

P.L. Non pas directement, mais l'hommage existe. De la même manière, quand Kaplan dit à Maigret, joué par Depardieu : *« Quand on perd un enfant on perd tout, il ne reste rien que la nuit »* et que Depardieu répond : *« Je sais Monsieur Kaplan, je sais »*, la réplique touche évidemment Gérard. Elle est chargée de tristesse personnelle intense. On n'a pas fait quinze prises.

Il y a plusieurs clins d'œil à Alfred Hitchcock : le nom Kaplan est celui d'un des personnages de *La Mort aux trousses* et une scène fait allusion à *Sueurs froides*, sans trop en dire…

P.L. Kaplan, c'est délibéré. En revanche, et c'est étonnant, l'éventuelle référence à *Sueurs froides* m'est complètement passée au-dessus de la tête.

Ce n'est pas possible, c'est tellement évident…

P.L. Je vous jure. Je n'y ai jamais pensé et Jérôme non plus. Je n'avais pas vu *Sueurs froides* depuis très longtemps ; je l'ai donc revu puisque tout le monde m'en parle. J'adore James Stewart, je suis heureux de passer du temps avec lui, mais je n'aime toujours pas le film. L'histoire ne tient pas debout. Bien sûr, je comprends l'allusion et on est tous nourris de ce qu'on voit mais pourquoi j'aurais fait hommage à un film que je n'aime pas…

Depardieu est-il votre choix ?

P.L. Oui, on savait qu'on avait envie de tourner l'un avec l'autre. Quand je vois le film terminé je me demande pourquoi personne n'y a jamais pensé. Je me souviens encore du premier jour avec lui. Avant de tourner, je le vois apparaître en costume de loin. La démarche, la silhouette… Eh bien voilà ! Il était là. Depardieu a un talent extraordinaire ; il a une telle intuition du jeu, du personnage, de la scène. Je lui ai demandé pourquoi il déconnait autant entre chaque prise ; il passe en un dixième de seconde du pitre à l'acteur… Il m'a répondu : *« Plus je me déconcentre, plus je suis concentré. »* Effectivement, ça marche. Depardieu ne s'use pas, il donne le meilleur immédiatement. Cette intensité est très émouvante pour un cinéaste.

Propos recueillis par Éric Libiot

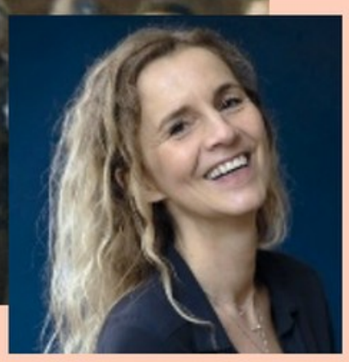
Maigret, de Patrice Leconte avec Gérard Depardieu, Jade Labeste, Mélanie Bernier… En salles le 23 février.

TANDEM FILMS - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

• Trois questions à…

« Il y a une forme de lyrisme et de surnaturel »

Si elle est mise en scène par Manuel Schapira, l'adaptation de *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah est signée de la romancière Delphine de Vigan. Elle nous en dit plus sur sa manière de revisiter l'histoire du jeune Moïse, plongé dans l'enfer des bidonvilles de Mayotte.



Qu'est-ce qui vous a amenée à participer à la réalisation de ce film ?

Delphine de Vigan. J'en suis à l'origine puisque j'ai lu *Tropique de la violence* avant sa sortie et j'en ai tout de suite alerté mon ami, le réalisateur Manuel Schapira, avec qui j'avais écrit *Damoclès*. Je ne souhaitais pas forcément travailler à l'adaptation mais il me l'a proposé, et immédiatement s'est posée la question de la forme. Le livre repose sur l'alternance des voix de différents personnages, les morts parlent, il y a une forme de lyrisme et de surnaturel… En avançant sur l'adaptation, Manuel a fait le choix d'aller vers le réalisme dans une approche quasi documentaire.

L'adaptation est-elle un exercice littéraire ?

D.d.V. C'est la première fois que j'adapte un roman. C'est un pari un peu fou de transposer en images une œuvre basée sur la langue. Une chose est sûre : jamais un film ne peut rendre compte de l'exhaustivité d'un roman. En l'occurrence dans *Tropique de la violence*, il fallait raconter le destin heurté de Moïse en peu de temps. Dans un roman, il est facile de plonger dans l'intériorité des personnages ; au cinéma, c'est compliqué. Par exemple, Bruce *[le chef de clan du bidonville]* est un type fascinant et complexe mais puisqu'il peine à s'exprimer, il faut que les spectateurs devinent ce qu'il pense. J'adore écrire les dialogues et c'était un défi de faire parler ces jeunes-là. Une des forces du film est d'avoir été tourné à Mayotte avec des habitants de l'île. Ce ne sont pas des acteurs professionnels.

Avez-vous d'autres projets dans le cinéma ?

D.d.V. Je travaille sur un projet d'adaptation pour le théâtre de l'un de mes romans. Et je suis de près le développement des *Enfants sont rois* en série pour une plateforme. Ensuite, je me remettrai à l'écriture romanesque. Fréquenter ces différentes écritures en sachant qu'elles vont s'enrichir, c'est passionnant.

Propos recueillis par E.L.

Tropique de la violence, de Manuel Schapira, avec Gilles-Alane Ngalamou Hippocrate, Céline Sallette… En salles le 23 mars.

Couple de foudre

Une magnifique adaptation de *L'Histoire de ma femme* de l'écrivain hongrois Milán Füst. Avec une épatante Léa Seydoux.

Grand nom de la littérature hongroise, Milán Füst (1888-1967) reste assez méconnu en France. Espérons que la sortie de la très belle adaptation de *L'Histoire de ma femme* (roman paru en 1942) permettra à cet auteur majeur d'être redécouvert. Le point de départ nous rappelle qu'une relation amoureuse peut être, parfois, une affaire de volonté et de hasard. Ici, un marin, Jakob (Gijs Naber) fait le pari avec un ami d'épouser la première femme qui franchira la porte du café où ils sont installés. Elle est française, s'appelle Lizzy (Léa Seydoux, éblouissante) et le destin va donc les lier. Avant que l'adultère, les mensonges et la jalousie n'entrent dans la partie. D'un sujet mince, la Hongroise Ildikó Enyedi (Ours d'or pour *Corps et âme*) livre une grande fresque classique, particulièrement élégante et bien construite, qui décortique les méandres du couple et, plus généralement, de l'existence. Au-delà de la qualité de la reconstitution du monde de l'entre-deux-guerres et sa bande-son fascinante, *L'Histoire de ma femme* nous transporte grâce à la fluidité de la mise en scène, sa capacité à mettre en lumière l'étrangeté du quotidien. Dans lequel 1+1 ne signifie pas forcément 2…

Baptiste Liger

(En salles le 16 mars)

Pagnol hors d'âge

Christophe Barratier aime les blouses, les cheveux courts et les godillots. Après *La Nouvelle Guerre des boutons*, *Faubourg 36* et *Les Choristes*, voilà *Le Temps des secrets*, adaptation du troisième tome des *Souvenirs d'enfance* de Marcel Pagnol. Et la même question : pourquoi ? Plutôt : pourquoi comme ça ? Le film n'est pas si mauvais, il a même des accents de sincérité et chaque caillou des collines d'Aubagne pousse au soleil du Midi ; chaque sourire du petit Marcel, partagé entre son ami de toujours et une jeune fille de bonne famille, résonne au loin. Mais jamais Barratier ne fait autre chose que de filmer les phrases de Pagnol. C'est illustratif de bout en bout sans un gramme de surprise. Ce *Temps des secrets* est juste hors d'âge, convenu, trop fidèle.

Éric Libiot

(En salles le 23 mars)

Et aussi…

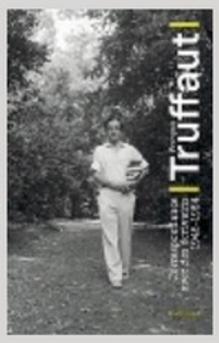
Les habitués des *Carnets de route* de François Busnel seront ravis de découvrir, sur grand écran, l'animateur de *La Grande librairie* (et ancien directeur de la rédaction de *Lire*) faire un bout de chemin sur les routes américaines avec son cher ami Jim Harrison. Tel est le menu du touchant *Seule la Terre est éternelle* (23/3). L'attribution du Goncourt du premier roman 2016 à *De nos frères blessés* de Joseph Andras fut une surprise. Cette évocation de la vie du militant indépendantiste Fernand Iveton, lors de la guerre d'Algérie, est aujourd'hui portée à l'écran par Hélier Cisterne, avec Vincent Lacoste dans le rôle de cet activiste (23/3).

LIVRE

CORRESPONDANCE AVEC DES ÉCRIVAINS (1948-1984)

de François Truffaut (Gallimard)

(En librairies le 3 mars)



Et si la nouvelle vague était aussi un mouvement littéraire ? On y songera à la lecture des divers échanges épistolaires du cinéaste des *400 Coups* avec de nombreux écrivains ou représentants de la République des lettres. Dans cet épais volume de la *Correspondance* de Truffaut apparaissent aussi bien des noms d'auteurs adaptés par le « jeune Turc » des *Cahiers* (Maurice Pons, Ray Bradbury, Henri-Pierre Roché) que des grandes plumes chéries par lui (Jean Genet, Jean Cocteau et Jacques Audiberti en tête). À travers ces missives, c'est une certaine idée du septième art qui se dessine en creux, ainsi qu'un évident désir d'écrire. **B.L.**

DVD

DRIVE MY CAR

de Ryusuke Hamaguchi (Diaphana)

Salué par le prix du scénario lors du dernier Festival de Cannes, le cinéaste nippon a tiré un long-métrage de trois heures (qui passent très vite) d'une nouvelle de Haruki Murakami. Difficile de ne pas être happé par l'histoire de ce veuf, metteur en scène de théâtre qui monte une étrange version multilingue d'*Oncle Vania*. Chef-d'œuvre ? Oui. **B.L.**

WALDO, DÉTECTIVE PRIVÉ

de Tim Kirkby (Metropolitan)

Inédites dans les librairies françaises, les enquêtes de Waldo imaginées par Howard Michael Gould débarquent grâce à cette adaptation en forme de sympathique série B. On aura plaisir à suivre les investigations d'un privé malgré lui (Charlie Hunnam) cherchant à éclaircir le meurtre de l'épouse d'un comédien très cabotin – campé par un Mel Gibson, qui semble beaucoup s'amuser… **B.L.**

PYRAMIDE FILMS

Un limier tout en muscles

Le célèbre héros du romancier Lee Child s'offre une cure de jouvence télévisuelle salvatrice.

Ancien officier major de la police militaire, Jack Reacher a quitté l'armée de manière prématurée. Cette véritable force de la nature erre aux quatre coins des États-Unis où ses talents de limier sont régulièrement requis. Créé par l'écrivain Lee Child, Jack Reacher a été le héros de vingt-sept romans (dont vingt-trois traduits en français) écrits entre 1997 et 2021, et fut incarné deux fois au cinéma par Tom Cruise. Deux essais peu convaincants tant les différences physiques entre Tom Cruise et son modèle littéraire (dans les romans, Jack Reacher mesure 1,96 mètre pour une centaine de kilos de muscles tandis que Tom Cruise ne mesure « que » 1,70 mètre) alliées à des intrigues poussives nuisaient à la crédibilité de l'ensemble. Une gageure amplement réparée par *Reacher*, itération télévisuelle des romans de Lee Child, qui compte bien remettre les pendules à l'heure notamment par l'intermédiaire d'un nouvel acteur principal.

Révélé par les séries *Smallville* et *Titans*, Alan Ritchson incarne un Jack Reacher plus vrai que nature. Physiquement plus imposant et crédible que Tom Cruise, le comédien impressionne dans la peau de l'ex-enquêteur prompt à faire flancher le plus endurci des criminels d'un seul regard, et s'impose d'emblée comme une force aussi dévastatrice que dangereuse. Adaptée de *Du fond de l'abîme*, le tout premier tome de la saga, cette première saison nous montre donc un Jack Reacher embarqué malgré lui dans une enquête tortueuse aux résonances très personnelles. On retrouve ici ce qui fait le sel des romans de Lee Child, à savoir un style frondeur et rentre-dedans, des personnages savoureux, le tout dilué dans une intrigue menée sans temps mort. Sans révolutionner le genre et en dépit d'une mise en scène un poil sage, on accordera à ce *Reacher*-là d'être davantage en phase avec l'alter ego littéraire de Lee Child.

Ilan Ferry

Sur Prime Video depuis le 4 février 2022.

AMAZON PRIME VIDEO – BOLL

UN PODCAST
MAUVAIS GENRE
C'est l'émission phare des littératures de genre sur France Culture. Polar, fantastique, science-fiction, BD, rien n'échappe à François Angelier et à son équipe.

UN COMPTE INSTAGRAM
@MYOLDBOOKS
Sur ce compte anglo-saxon sont postées des petites annonces d'utilisateurs qui évoquent leurs souvenirs de lectures et partent à la recherche des histoires qui ont bercé leur enfance. Quelques indices suffisent aux 35 000 abonnés pour trouver le Graal. À quand la même initiative en France ?

UNE APPLICATION
LITCHARTS
Plus de 1 200 classiques de la littérature sont disséqués dans cette encyclopédie littéraire. Résumés détaillés, présentation des personnages, analyse des caractères, citations : l'application fournit des fiches précieuses pour les étudiants et les lecteurs curieux. L.D.

Adapte-moi si tu peux

Quand Netflix surfe sur le retour en grâce des clubs de lecture.

On les croyait désuets, morts et enterrés or les clubs de lecture signent un retour fracassant sur les réseaux sociaux. Michelle Obama, Oprah Winfrey, Emma Watson, tout le monde propose désormais son moment littéraire où se mélangent conseils de lecture et rencontres avec les écrivains. Mais un nouvel acteur étonnant vient tout juste d'entrer dans cette folle course aux livres. Netflix, souvent catalogué comme l'ennemi numéro un, a inauguré à la fin de l'année son propre « Book Club » intitulé *But Have You Read the Book ?* – « Mais avez-vous lu le livre ? ». Une émission mensuelle d'une vingtaine de minutes disponible non sur la plateforme mais sur sa chaîne YouTube, et dans laquelle il est question des adaptations célèbres qui ont fait le succès de Netflix. L'occasion de rappeler à ses détracteurs qu'elle entretient une relation étroite avec la littérature. En effet, une forme d'échange gagnant-gagnant s'est installée au fil du temps. Elle puise continuellement dans un large répertoire d'œuvres littéraires pour développer ses fictions mais, en retour, ces romans bénéficient grandement de leur exposition et deviennent de véritables best-sellers, comme en témoignent les succès impressionnants de *La Chronique des Bridgerton*, du *Jeu de la dame* ou encore des aventures d'Arsène Lupin.

Présenté par l'actrice Uzo Aduba, l'une des héroïnes d'*Orange Is the New Black*, série elle-même adaptée d'un roman de Piper Kerman, le club de lecture Netflix compte déjà, à l'heure où l'on parle, deux épisodes passionnants. Un premier numéro consacré au roman de Nelly Larsen, *Clair-obscur,* avec la réalisatrice qui l'a adapté, Rebecca Hall, et un second qui nous plonge au cœur du polar *Ne t'éloigne pas* aux côtés de son auteur, le monstre sacré Harlan Coben, et de l'acteur Richard Armitage. De quoi donner l'eau à la bouche pour la suite. **Léonard Desbrières**

· Livres audio

SALAMMBÔ
de Gustave Flaubert,
lu par Éric Herson-Macarel
Sixtrid

« C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar »: l'incipit célèbre du livre culte de Flaubert ouvre cette version audio qui rend grâce au romancier adepte du « gueuloir ». Voix reconnue dans le monde du doublage, le comédien Éric Herson-Macarel parvient à restituer toute la puissance de ce récit d'une attraction fatale et à magnifier son style flamboyant.

LA PLUS SECRÈTE MÉMOIRE DES HOMMES
de Mohamed Mbougar Sarr,
lu par Olivier Dote-Doevi
Audiolib

Prix Goncourt 2021, ce roman polyphonique ressemble à une enquête littéraire, autour d'un manuscrit disparu. L'interprétation d'Olivier Dote-Doevi évolue avec habileté dans cette écriture labyrinthique, avec ses mises en abyme et ses enchevêtrements successifs : entre Afrique et Occident, le comédien nous entraîne dans cette quête d'un écrivain oublié.

LA PRINCESSE QUI RÊVAIT D'ÊTRE UNE PETITE FILLE. SAUVONS LES ABEILLES
de Jérôme Attal et Élise Reslinger,
Le Label dans la forêt

Quelques années après un premier opus récompensé par un coup de cœur mérité de l'Académie Charles-Cros, Lola-Loup se bat désormais avec ses amies pour l'avenir de la planète. Illustré par Fred Bernard, ce roman du parolier et écrivain Jérôme Attal est rythmé par une bande-son exaltante de dix chansons.

Christophe Rioux

COURTESY NETFLIX BOOK CLUB

Grand Prix Poésie RATP 2022

À vos plumes !

Participez à la 8e édition du concours de poésie organisé par l'opérateur de transports. Quels que soient votre âge et votre région !

© MARIE SCHULLER - HAMDI CHREF/RATP

La poésie peut être vue comme une affaire de lignes. Un peu comme la RATP ! Ce rapprochement vous surprend ? Pourtant, depuis plus d'un quart de siècle, cet établissement public tient à mettre à l'honneur cet art des mots, en proposant dans ses stations et rames des vers et poèmes en prose pour faire s'évader, divaguer, réfléchir ses voyageurs et usagers. Mais la mise en avant de cette forme littéraire passe aussi par une opération qui connaît un succès croissant d'année en année : un grand concours d'écriture poétique qui, en 2021, avait reçu pas moins de 10 000 textes venus de toute la France pour ses trois catégories : « Enfants » pour les moins de 12 ans, « Jeunes » pour les moins de 18 ans et « Adultes » !

Pour participer à cette 8e édition, rien de plus simple – d'autant que la thématique et le style sont complètement libres : envoyez vos écrits, en prose ou en vers, qui doivent toutefois compter 14 lignes maximum.

Le site : ratp.fr/grandprixpoesie
Les dates : du 16 mars au 19 avril

Tout d'abord, 100 textes retenus en phase finale seront publiés dans un recueil édité en association avec Gallimard. Parmi ceux-ci, 11 d'entre eux auront la chance, entre autres cadeaux, d'être affichés dans le métro parisien (soit 3 600 emplacements des réseaux métro, RATP et RER sur toute l'Île-de-France) durant toute la période estivale.

Pour cette cuvée 2022 du Grand Prix Poésie RATP, après Zabou Breitman, Raphaël, Isabelle Carré ou Vincent Delerm, c'est le chanteur Eddy de Pretto *[lire encadré ci-dessous]* qui présidera le jury composé de différentes personnalités. Mais, nouveauté, le public pourra également voter pour désigner son poème préféré et ainsi décerner le « grand prix voyageurs ».

À vous maintenant, chers amoureux des mots, de tenter votre chance avant le terminus…

EDDY DE PRETTO, PRÉSIDENT DU JURY

S'il est à jamais un « kid », il n'en est plus pour autant un débutant. Aujourd'hui âgé de 28 ans, ce natif de Créteil n'en finit pas de se jouer des genres, des codes préétablis et des registres. Qu'il s'agisse de la musique ou de l'image de la virilité. Après qu'il a fait un véritable tabac dans de nombreux festivals, le grand public a découvert la singularité de cet auteur-compositeur-interprète avec des tubes comme *Fête de trop*, *Kid* ou *Bateaux-mouches*, faisant brillamment s'entrecroiser la chanson française dite « à texte », une plume particulièrement soignée et une esthétique volontiers hip-hop et RnB. Nul doute qu'en tant que président du jury de cette 8e édition du Grand Prix Poésie RATP, cet artiste aux multiples talents saura entendre le sens et le son des mots…

LES LAURÉATS 2021

Grand prix « Adultes »

MINUIT MOINS TOI

J'ai dessiné les carrefours de Belleville
Tâchés d'images au feutre indélébile
Cent fois
Décolorés, paysages versatiles
Triste aquarelle au reflet de ma ville
Sans toi Il est minuit ce soir et la lune semble s'éteindre
Mes nuits moins le quart,
Minuit moins toi
Mes nuits moins le quart,
Minuit moins toi

Clémence Paradis

Grand prix « Jeunes »

BRIGADE DU NEUVIÈME ART

L'un tranche un rutabaga
Couteau aiguisé, marbré de dessins
Table en inox
Ambiance concentrée
Y'a du bruit dans la cuisine
Les casseroles chantent
L'autre pétrit la pâte brisée d'une seule main
Une sauce, de l'ail
Un tour de moulin, un coup de torchon
La table est dressée
Repas collectif avant le service.

Amaury Barret

Grand prix « Enfants »

DE PEUR

De peur que son ombre ne s'en aille,
il la colle à ses pieds.
De peur que ses idées ne partent,
il les fixe à son esprit.
De peur que ses envies ne l'abandonnent,
il se les accroche au cœur.

Malo Hookoomsing

Prix spécial du jury

J'ai rêvé de vous l'espace d'un instant
Mais quel espace dans cet instant

Christophe Hercé

« Relire, c'est le fondement même de l'écriture »

Revenant sur son parcours, Jean-Philippe Toussaint livre les coulisses de son acte d'écrire, et prodigue de précieux conseils. Entretien avec cet auteur phare de la galaxie Minuit.

BASSO CANNARSA/OPALE/LEEMAGE/LE ROBERT

Vous accordez beaucoup d'importance à vos lieux d'écriture. Comment choisir son « bureau » ?

Jean-Philippe Toussaint. Le bureau dans lequel on écrit est un lieu réel qui a une dimension symbolique. Peu importe où il se trouve. C'est un lieu fermé, protégé du monde extérieur, dans lequel l'esprit peut se déployer, l'imaginaire se développer. Virginia Woolf l'a très bien dit, pour écrire, il faut « un lieu à soi ». C'est une condition indispensable. Je dirais même que c'est le commencement du plaisir de l'écriture, pouvoir fermer la porte de son bureau.

Comment lâcher son manuscrit quand on est, comme vous, un forcené de la relecture ?

J.-P.T. Relire, c'est le fondement même de l'écriture. Il ne peut pas y avoir d'écriture littéraire sans relecture. Sans cesse reprendre, raturer, amender. Le simple fait d'ouvrir le manuscrit invite à faire de nouvelles corrections. Avec le temps, il y en a de moins en moins, et il vient un jour où l'on envoie le manuscrit à l'éditeur.

Dans la partie consacrée à la documentation, vous parlez d'un *« déferlement de savoir encyclopédique »*. Quelle distance garder avec la documentation ? Comment la sublimer ?

J.-P.T. Dans chaque livre que l'on écrit, il y a une énorme part submergée, qui nourrit le livre, l'hydrate, mais qui doit rester invisible. On peut la deviner, la pressentir, mais pas davantage.

Comment apprend-on l'art du dépouillement, de la *« complexité invisible »* ?

J.-P.T. Dans le processus de construction d'une phrase, je procède toujours de la même façon. J'écris une phrase. Ensuite, je la retravaille, je la complexifie, j'ajoute des incises, des ramifications. Puis, je la relis et je me dis « Mais qu'est-ce que tu as voulu dire, dans le fond ? », et je simplifie à nouveau. Ce qui fait que chaque phrase apparemment simple que j'écris est riche de toute une complexité invisible.

Propos recueillis par Simon Bentolila

C'EST VOUS L'ÉCRIVAIN
JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT
176 P., LE ROBERT/SECRETS D'ÉCRITURE, 14,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 MARS.

Les Ateliers LiRE magazine littéraire

Nos rendez-vous de mars

NOUVEAUTÉS

Atelier Premiers pas - Osez commencer à écrire ! avec **Renée Zachariou : mardi 8 mars et mardi 29 mars à 18 h.**

Vous voulez écrire mais vous ne savez pas par où commencer ? Vous êtes à la recherche d'échanges bienveillants ? Lancez-vous grâce à cet atelier et explorez des techniques pour dépasser la peur de la page blanche !

Construire votre roman pour tenir en haleine le lecteur, avec **Frédérique Anne : vendredi 28 mars à 18 h.**

- Comment démarrer : vous avez une idée, allons plus loin !
- Entre chronologie et intrigue : les deux dimensions de votre histoire
- Pourquoi l'auteur doit connaître la fin : la structure et l'arc dramatique
- Un travail au long cours : avec quels outils ?

Retrouvez toutes les informations (et tous les autres ateliers proposés) : https://www.lire.fr/collections/ateliers-ecritures

Grand Prix RTL-Lire Magazine littéraire 2022

Qui l'emportera ?

Ils sont cinq, et il n'en restera plus qu'un : telle est la règle du Grand Prix RTL-*Lire Magazine littéraire*, dont les cinq finalistes de l'édition ont été désignés le 13 janvier. Composé de Jacques Esnous, Flavie Flament, Philippe Labro, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Bernard Lehut, Baptiste Liger, Gladys Marivat et Patricia Reznikov, le jury a donc choisi une dernière liste, mêlant auteurs installés et plumes plus méconnues du grand public. La voici : *Le Duel des grands-mères* de Diadié Dembélé (JC Lattès), *Les Idées noires* de Laure Gouraige (P.O.L.), *555* d'Hélène Gestern (Arléa), *Le Grand Monde* de Pierre Lemaitre (Calmann-Lévy) et *Connemara* de Nicolas Mathieu (Actes Sud). Il appartient maintenant à 100 lecteurs, issus de comités de cinq personnes représentant nos 20 librairies partenaires, de désigner le lauréat. Alors, qui succèdera au palmarès à *Des diables et des saints* de Jean-Baptiste Andrea ? Réponse le 21 mars prochain à 9 heures, dans l'émission *Laissez-vous tenter.*

Baptiste Liger

1|2|3 avril 2022

FESTIVAL INTERNATIONAL | LYON

18e ÉDITION

QUAIS DU POLAR

Littérature | Cinéma | La Grande Enquête | Rendez-vous culturels

Partenaire de

LiRE magazine littéraire

Suivez-nous
sur les réseaux sociaux :

www.quaisdupolar.com

Atlantide en cinq continents

Le festival des littératures de Nantes, mettant les « Mots du monde » à l'honneur, aura lieu du 24 au 27 février.

Après une édition concentrée sur l'Afrique et sa diaspora, le festival Atlantide réaffirme en ce 10e anniversaire son ambition de toujours : provoquer une rencontre des imaginaires issus des cinq continents… mais aussi de genres et générations les plus éclectiques. Parmi la cinquantaine d'auteurs invités, on compte autant de voix confirmées que de voix émergentes (Nicolas Mathieu, Nathacha Appanah, Camille de Toledo, mais aussi les primo-romancières Laura Vazquez ou Mariette Navarro) et pas moins de 20 nationalités : l'Islandais Eiríkur Örn Norðdahl, l'Espagnole Rosa Montero, l'Haïtien Rodney Saint-Éloi, le Serbe Dragan Velikić…

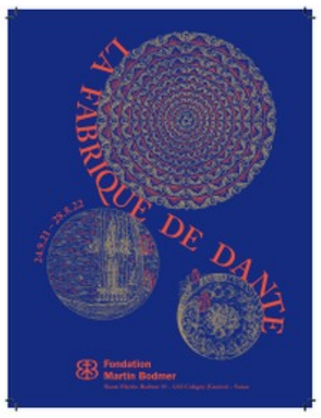
Directeur artistique d'Atlantide, Alain Mabanckou compare la manifestation à une *« case à palabre »*, où *« disséquer la littérature et, au-delà, l'état du monde »*. Aux tables rondes consacrées aux démons de l'Amérique, aux séquelles de la propagande coloniale, aux richesses et tourments des migrations répondront des débats plus intemporels sur l'enfance, la littérature jeunesse ou l'heureux métissage des genres. Quant à la traditionnelle « leçon inaugurale » du festival, confiée par le passé à Dany Laferrière ou à Leïla Slimani, elle revient cette année à Mohamed Mbougar Sarr. Un symbole fort pour célébrer les pouvoirs de la littérature, dont le Prix Goncourt a récemment livré les plus brillantes des défense et illustration.

Camille Thomine

Atlantide-festival.org

Dante superstar

L'auteur de *La Divine Comédie* est à l'honneur à la Fondation Martin-Bodmer de Genève.



Située au bord du lac Léman à Genève, la Fondation Martin-Bodmer jouit d'une bibliothèque d'une richesse exceptionnelle inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco. L'institution suisse déroule le tapis rouge à Dante Alighieri (1265-1321), à l'occasion du 700e anniversaire de la disparition du poète florentin, en exposant des manuscrits et des éditions originales, auxquels s'ajoutent des œuvres d'art dont le célèbre portrait exécuté par Sandro Botticelli en 1495, un dessin de Johann Heinrich Füssli, une huile de Gustave Doré… Le parcours propose d'appréhender l'écrivain toscan en décryptant ses textes (dont, inévitablement, *La Divine Comédie*), mais aussi en parcourant ses lectures. Ainsi, on découvre ses auteurs favoris (Homère, Aristote, Virgile) et ses livres de chevet (*Le Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Les Métamorphoses* d'Ovide). De quoi établir des filiations entre son travail et ses différentes sources d'inspiration. À l'inverse, on se rend compte de son impact déterminant, des siècles plus tard, sur de grands auteurs tels que Baudelaire, Beckett, Borges, Joyce, Rimbaud, Valéry ou Zweig. Même l'icône David Bowie vouait un culte à *L'Enfer,* placé tout en haut de sa liste des 100 ouvrages qui avaient changé sa vie pour toujours.

Gabrielle Martin

fondationbodmer.ch

Molière en scène

Deux pièces, à la mise en scène diamétralement opposée, pour saluer le 400e anniversaire de la naissance du dramaturge.

Administrateur général de la Comédie-Française, Éric Ruf a demandé à Ivo van Hove de monter *Le Tartuffe* dans sa version de 1664 (l'originelle), interdite pour son excès de virulence à l'encontre des dévots. Cette version est beaucoup plus percutante et dévastatrice que celle passée à la postérité. Mais pourquoi alors la faire redécouvrir surchargée de scènes inventées et d'effets aussi calamiteux que superfétatoires ? Le tout dans un décor moderne, et ponctué par des ruptures sonores très agressives. Dommage, car les acteurs sont tous sensationnels, qui font entendre, quand ils le peuvent, toute la drôlerie si corrosive du texte.

Rien de tout ce fatras chic et choc, aux Variétés, où est donné *L'Avare*. Sobre, poétique et subtile, la mise en scène fait entendre la pièce de Molière jusque dans ses points d'exclamation. C'est Michel Boujenah qui est Harpagon. Il en fait un enfant gâté, solitaire, méchant, bien dans l'air du temps de l'individualisme et du repli sur soi. Dans sa façon de ne rater aucune des intentions de son personnage, le comédien éblouit. Autour de lui, ses partenaires sont aussi très bien dirigés. Monté comme cela, dans le respect de son texte, Molière apparaît plus moderne, plus insolent et plus génial que jamais.

Dominique Poncet

Le Tartuffe ou l'Hypocrite. Comédie-Française, en alternance jusqu'au 24 avril.
L'Avare. Théâtre des Variétés, jusqu'au 10 avril.

JAN VERSWEYVELD, COLL. COMÉDIE-FRANÇAISE

NICOLAS MATHIEU

Connemara

roman

"Une formidable fresque amoureuse et sociale. Un livre splendide."

Olivia de Lamberterie, *Elle*

"Il y a de la tendresse dans l'écriture de Nicolas Mathieu, de l'ironie et une indéniable justesse."

Aurélie Marcireau & Baptiste Liger,
Lire Magazine Littéraire

"Un roman d'une puissance incroyable."

François Busnel,
La Grande Librairie – France 5

"Un très grand livre."

Augustin Trapenard,
Boomerang – France Inter

"Un livre puissant, follement romanesque et terriblement politique."

Alexandra Schwartzbrod, *Libération*

Par l'auteur de
Leurs enfants après eux
PRIX GONCOURT 2018

ACTES SUD

© Théo Gosselin

© Radio France/Ch. Abramowitz

La Dictée Géante.

Parviendrez-vous à réaliser un sans-faute ?

Avec
la romancière
Claire Berest

SAMEDI
5 MARS
17H-17H30

Olivia Gesbert et Rachid Santaki

Disponible
sur le site
France Culture
et l'appli
Radio France

En partenariat avec

LIRE magazine littéraire

france culture

L'esprit d'ouverture.

SENS CRITIQUE

L'avis des lecteurs

Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

12/Porca Miseria

Tonino Benacquista (Gallimard)

« Pour la première fois, Tonino Benacquista baisse la garde et troque la fiction pour un récit très personnel qui commence par un aveu sidérant : jamais il n'a vu son père à jeun. L'enfance a une importance capitale dans cette biographie impressionniste et volontairement incomplète, mais aussi les racines, cette Italie d'où viennent ses parents et où ses frères et sœurs sont nés, mais pas lui, enfant tardif qui a vu le jour à Choisy-le-Roi en 1961, sept ans après l'installation de sa famille lors du fameux et glacial hiver 1954. Sous la plume de l'auteur et sans souci de linéarité, les portraits du père, alcoolique, et de la mère, dépressive, côtoient les souvenirs d'enfance et d'adolescence de Tonino, rétif à la lecture, à quelques exceptions près, et pourtant attiré par l'écriture. *Porca Miseria* est un livre attachant et sincère, souvent drôle et pittoresque, même pour décrire l'absence de communication entre un fils et ses parents, une quête d'identité ou, plus tard, à l'âge adulte, une violente agoraphobie. L'auteur de *Saga* et de *Malavita* raconte beaucoup sur lui et ses proches en peu de pages, dans un désordre qui n'est qu'apparent et qui dit l'essentiel de sa construction en tant qu'écrivain et de ses failles comme être humain. Et puis, dans les dernières pages, Benacquista ne peut s'empêcher d'imaginer d'autres destins à sa famille, plus lumineux, comme si la fiction, finalement, reprenait la main sur la réalité. Un livre à conseiller à tous ceux qui aiment l'auteur depuis longtemps et même aux autres, pour savoir comment ce fils d'immigrés a finalement fait de la France et de l'écriture ses deux patries. »

@6nezfil

7/La Familia grande

Camille Kouchner (Points)

«[…] Au milieu du livre, une gêne s'installe. Je n'apprécie pas la lecture, je me demande pourquoi ce livre a été encensé, pourquoi autant de bruit pour une construction et un style si pauvres… Camille Kouchner parle d'elle, de ses traumas, de sa vie, de ce qu'elle a ressenti… alors que la réelle victime est son frère. Je suis gênée. […] La seule chose qui résonne en moi est l'indécence d'avoir écrit sur un inceste dont elle était témoin (et non victime), ce livre semble une sorte d'excuse, des idées balancées sans réel fil conducteur et le voyeurisme des actes mentionnés froidement dans une famille connue. »

@Giseleisnerdy

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

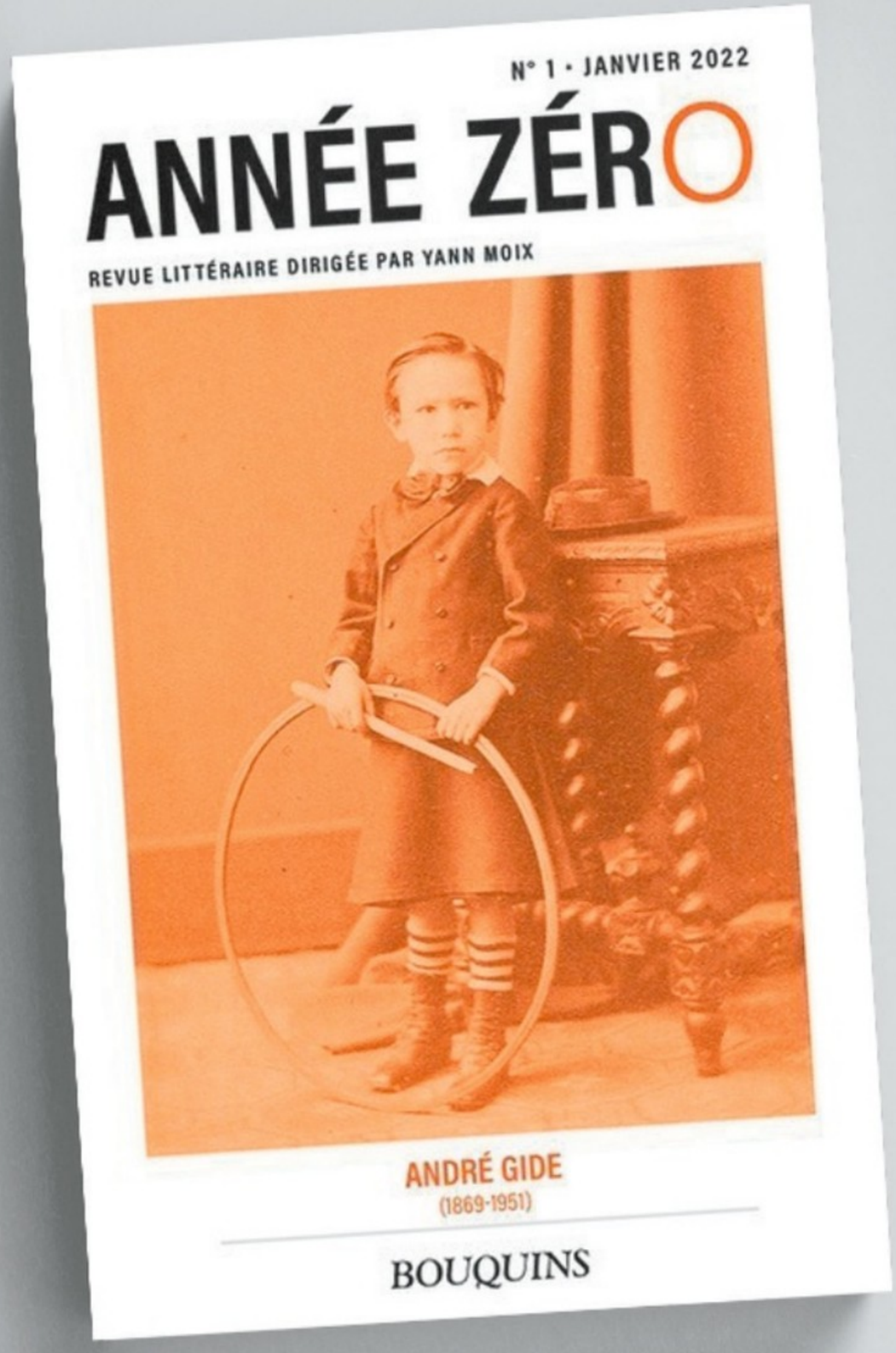
LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 11 février 2022, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Pierre Lemaitre**	Le Grand Monde	Calmann-Lévy	Littérature
2	**Nicolas Mathieu**	Connemara	Actes Sud	Littérature
3	**Leïla Slimani**	Le Pays des autres (t. 2)	Gallimard	Littérature
4	**Victor Castanet**	Les Fossoyeurs	Fayard	Essais
5	**Collectif**	Zemmour contre l'Histoire	Gallimard	Essais
6	**Éric Vuillard**	Une sortie honorable	Actes Sud	Littérature
7	**Jean Teulé**	Azincourt par temps de pluie	Mialet-Barrault	Littérature
8	**Michel Houellebecq**	Anéantir	Flammarion	Littérature
9	**Karine Tuil**	La Décision	Gallimard	Littérature
10	**Jean-Luc Mélenchon**	L'Avenir en commun	Seuil	Essais
11	**Philippe Besson**	Paris-Briancon	Julliard	Littérature
12	**Tonino Benacquista**	Porca miseria	Gallimard	Littérature
13	**Jón Kalman Stefánsson**	Ton absence n'est que ténèbres	Grasset	Littérature
14	**David Foenkinos**	Numéro deux	Gallimard	Littérature
15	**Mohamed Mbougar Sarr**	La Plus Secrète Mémoire des hommes	Philippe Rey	Littérature
16	**Tui T. Sutherland**	Les Royaumes de feu (t. 14)	Gallimard Jeunesse	Jeunesse
17	**Constance Debré**	Nom	Flammarion	Littérature
18	**Bernard Cerquiglini, Erik Orsenna**	Mots immigrés	Stock	Littérature
19	**Véronique Olmi**	Le Gosse	Albin Michel	Littérature
20	**Clara Dupont-Monod**	S'adapter	Stock	Littérature
21	**Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain**	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
22	**Laurent Joly**	La Falsification de l'Histoire	Grasset	Essais
23	**Jeanne Benameur**	La Patience des traces	Actes Sud	Littérature
24	**Haruki Murakami**	Première personne du singulier	Belfond	Littérature
25	**Frédéric Saldmann**	La Santé devant soi	Robert Laffont	Essais
26	**Mona Chollet**	Réinventer l'amour	Zones	Essais
27	**Christophe André**	Consolations	L'Iconoclaste	Essais
28	**Anne Berest**	La Carte postale	Grasset	Littérature
29	**Michel Bussi**	Nouvelle Babel	Presses de la Cité	Polars
30	**Arnaldur Indridason**	Le Mur des silences	Métailié	Polars
31	**Bruno Latour, Nikolaj Schultz**	Mémo sur la nouvelle classe écologique	Empêcheurs de tourner en rond	Essais
32	**Riad Sattouf**	Le Jeune Acteur (t. 1)	Les Livres du futur	BD
33	**Julia Deck**	Monument national	Minuit	Littérature
34	**Alexandre Jollien**	Cahiers d'insouciance	Gallimard	Essais
35	**Titiou Lecoq**	Les Grandes Oubliées	L'Iconoclaste	Essais
36	**Nicolas Juncker, François Boucq**	Un général, des généraux	Lombard	BD
37	**Emmanuel Faber**	Ouvrir une voie	Paulsen-Guérin	Divers
38	**Louise Erdrich**	Celui qui veille	Albin Michel	Littérature
39	**Michael Foessel**	Quartier rouge	PUF	Essais
40	**Bernard Blistène**	Baselitz. Album de l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-Arts

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Naoya Matsumoto**	Kaiju n8 (t. 3)	Kaze	Mangas
2	**Mélissa Da Costa**	Je revenais des autres	LGF	Littérature
3	**Leïla Slimani**	Le Pays des autres (t. 1)	Folio	Littérature
4	**Djaili Amadou Amal**	Les Impatientes	J'ai Lu	Littérature
5	**Kohei Horikoshi**	My Hero Academia (t. 31)	Ki-Oon	Mangas
6	**Gege Akutami**	Jujutsu Kaisen (t. 13)	Ki-Oon	Mangas
7	**Camille Kouchner**	La Familia grande	Points	Littérature
8	**Ragnar Jonasson**	La Derniere Tempête	Points	Polars
9	**Nicolas Mathieu**	Leurs enfants après eux	Babel	Littérature
10	**Marie-Hélène Lafon**	Histoire du fils	Folio	Littérature



La littérature sans préjugés

La revue littéraire dirigée par **Yann Moix**

Disponible en librairie

BOUQUINS

JOËL DICKER

LE ROMAND À SUCCÈS

Pour publier son nouveau roman, *L'Affaire Alaska Sanders*, ce collectionneur de best-sellers a créé sa propre maison d'édition. Nous sommes allés en discuter chez lui, à Genève. Portrait de l'écrivain en entrepreneur.

Souvenons-nous de ce que Fitzgerald disait de la Suisse : *« C'est un pays où peu d'histoires commencent, mais ou beaucoup d'histoires finissent. »* Le pays fut, au XXe siècle, un véritable cimetière pour les écrivains : Joyce est mort à Zurich, Nabokov à Montreux, Highsmith à Locarno, Borges à Genève… Malgré cette hécatombe, la littérature bouge encore sur les rives du lac Léman : c'est là que l'on part retrouver un jeune auteur bien vivant, Joël Dicker, qui publie son nouveau roman chez Rosie & Wolfe, la maison d'édition qu'il vient de monter. Pour une fois qu'une histoire commence en Suisse !

Le choc est rude pour notre photographe qui revient bronzé de longues vacances à Rio de Janeiro : le vent glacial qui souffle depuis le Valais refroidit jusqu'aux os, et les grandes artères de Genève rappellent peu les favelas brésiliennes. Tout y est luxe, calme et austérité. On remonte la rue du Rhône (*« l'avenue Montaigne locale »*, selon Dicker) pour arriver jusqu'aux bureaux de Rosie & Wolfe. Notre hôte, on le sait, n'a pas le physique décati d'un Houellebecq. En vrai, c'est encore plus frappant : il a la stature d'un champion de tennis. La boxe et le ski conservent mieux que l'alcool et la cigarette. La pièce où travaille l'écrivain-entrepreneur est très bien rangée. Des brouillons tachés de café traînent quand même sur une table basse et il y a un petit pupitre pour son jeune fils, qui prendra peut-être un jour sa relève si Dicker devient le Gaston Gallimard genevois. Ce qui frappe en premier dans la décoration, c'est une immense photo de requin. Manger ou être mangé : les lois de la nature marchent aussi dans le monde des lettres. Sous une cloche en verre, on remarque deux animaux empaillés moins féroces, une huppe et un héron butor, *« le trésor le plus inestimable »*

de Dicker, qu'il tient de sa grand-mère. Les anciens, on le sait, ont beaucoup compté dans le parcours du Suisse…

CE MENTOR INOUBLIABLE

De la même façon que Florian Zeller doit une partie de sa réussite à des gens beaucoup plus âgés que lui (Philippe Tesson, Robert Hirsch, Anthony Hopkins), Joël Dicker a été découvert et lancé par Bernard de Fallois, qui aurait pu être son grand-père – le premier est de 1985 quand le second était né en 1926. De nombreux souvenirs, photos et articles, rendent hommage au mentor disparu en 2018, au sujet duquel l'élève reste intarissable : *« On partageait beaucoup avec Bernard, c'était un homme très curieux et généreux de son savoir… Il avait connu tout le monde depuis le début des années 1960, il faisait des ponts fascinants, vous lui citiez un auteur et il vous racontait une anecdote. Un jour, je lui ai dit que j'aimerais lui lire mon manuscrit à haute voix. Et lui de me répondre : "Quelle horreur ! C'est Yourcenar qui m'infligeait ça, c'était un supplice !" »*

Immense spécialiste de Proust (rappelons qu'il publia les inédits *Jean Santeuil* et *Contre Sainte-Beuve*), Bernard de Fallois était un intellectuel doublé d'un manager. Il a transmis ce savoir-faire éditorial à son cadet : *« Dès* La Vérité sur l'affaire Harry Quebert, *il m'a beaucoup sollicité sur tout ce qu'il s'apprêtait à faire avec les éditeurs étrangers, et dans les choix de couverture, de promotion, etc. Quand il y avait une décision difficile, il m'expliquait les différentes possibilités, les personnes qu'il avait interrogées pour avoir les meilleurs avis. Pour la couverture d'*Harry Quebert, *je n'étais pas convaincu par la proposition du maquettiste. Je voulais un peintre américain. En voyant une expo Hopper à Madrid, j'ai pensé à lui, j'ai fait moi-même un petit montage que Bernard a beaucoup aimé. Cette couverture, et la déclinaison qui a été reprise sur tous les romans suivants, est l'illustration parfaite de notre collaboration. De fil en aiguille, livre après livre, je me suis impliqué de plus en plus dans tout ce qu'on a pu faire, jusque dans la fabrication… »*

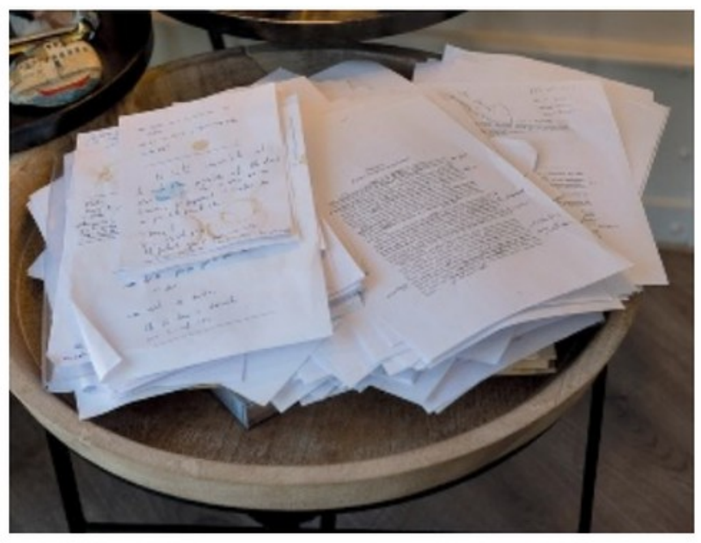
Contrairement à ce que pourraient croire des esprits pusillanimes ou jaloux, la création de Rosie & Wolfe n'est ni un saut dans le vide ni un coup de folie mégalomaniaque. Tout semble bien pesé et réfléchi chez ce maître des horloges qui ne fut pas pour rien égérie de la marque Piaget. Volontiers cyniques et rapaces d'ordinaire, les éditeurs ne se sont pas rués sur lui à la disparition de Bernard de Fallois. Dicker n'a reçu qu'une offre sérieuse (il ne nous dira ni de qui, ni pour quel montant), et cela ne l'a pas intéressé : *« C'est un réflexe normal de vouloir un grand nom quand on n'est pas encore publié, de penser aux éditeurs des livres qu'on a aimés, à ceux qui ont du prestige… Quand Bernard est mort, je me suis rendu compte que, évidemment, une grande maison parisienne ferait écho à un rêve d'enfant, mais j'avais la conviction que je n'y serais pas très heureux. J'avais besoin d'être dans un microcosme où je continue à faire ce que je faisais avec Bernard, c'est-à-dire à peu près tout. Il était impossible de transposer ailleurs ce modèle qui fonctionnait avec Bernard et que nous avions créé ensemble. Je n'avais donc pas d'autre choix que de créer ma propre maison, puisque les éditions de Fallois allaient fermer selon le souhait de Bernard. À ce sujet, il y a eu de fausses rumeurs : on a dit que, parce que je partais, de Fallois s'arrêtait. C'était l'inverse ! »*

Chez Rosie & Wolfe, le nouveau lieu de travail de l'écrivain, tout est à sa place : des brouillons bien disposés sur une table basse, jusqu'au bureau de son jeune fils, bientôt prêt à prendre la relève.

UNE MAISON D'ÉDITION À PART ENTIÈRE

Sur ces précisions, Dicker nous propose de partager un déjeuner japonais dans la salle de réunion qui sert aussi de salle à manger. Bien que sportif et fringant, l'auteur à succès semble mélancolique et un peu fatigué. Il se lève toujours à 4 heures du matin pour écrire chez lui avant de venir au bureau. Et malgré ses études de droit et son expérience des affaires (il est aussi actionnaire du chocolatier Du Rhône), il n'imaginait peut-

Sous une cloche en verre, une huppe et un héron empaillés, des *« trésors inestimables »*, qu'il tient de sa grand-mère.



Les étagères sont pleines des livres de Joël Dicker traduits dans toutes les langues.

être pas que Rosie & Wolfe lui causerait tant de problèmes, entre la paperasse, l'actuelle pénurie de papier et autres pépins.

Dans cette pièce où nous cassons la croûte, les murs sont couverts des livres de Dicker, dans toutes les langues – il est traduit dans une quarantaine de pays. Avec la fin des éditions de Fallois, il a récupéré tout son catalogue, cinq romans qu'il s'apprête à republier sous la bannière Rosie & Wolfe. Il ne compte pas se borner à sa seule œuvre : *« Je ne fais pas de l'autoédition, attention ! Rosie & Wolfe sera une vraie maison à part entière, elle aura cette vocation : publier des romans et des essais que l'on juge importants même si économiquement ils ne sont pas viables. Cela fait dix ans que j'ai la chance de beaucoup voyager, je rapporte dans mes bagages des livres du monde entier. J'en ai une pile que j'aimerais traduire en français. Mais j'aurai un programme de publication très limité, un ou deux titres par an, que je défendrai vraiment. »* Pour 2023 sont d'ores et déjà prévus *War in the Shadows* de Patrick Marnham et *Reader, Come Home* de Maryanne Wolf.

Les lecteurs, Dicker sait comment les ramener à la maison – en 2020, il avait vendu en France 500 000 exemplaires de *L'Énigme de la chambre 622*. On retrouve dans *L'Affaire Alaska Sanders* les personnages d'*Harry Quebert*. Dicker nous explique que le roman, qui était là bien avant la série télé, devrait tout faire pour retrouver sa place de divertissement numéro un. Ce n'est pas gagné, pense-t-on en songeant au dernier Pascal Quignard. Se considère-t-il lui comme un auteur de polar ou de littérature générale ? *« Pour moi, il y a juste des écrivains,* nous dit-il. *Je ne peux pas affirmer que mes livres sont des polars. Le polar est une AOP et je n'ai pas le tampon, je ne remplis pas les critères. Chez moi, toute l'intrigue ne tourne pas autour de la résolution du meurtre. »* Il nous glisse au passage que les intrigues d'Agatha

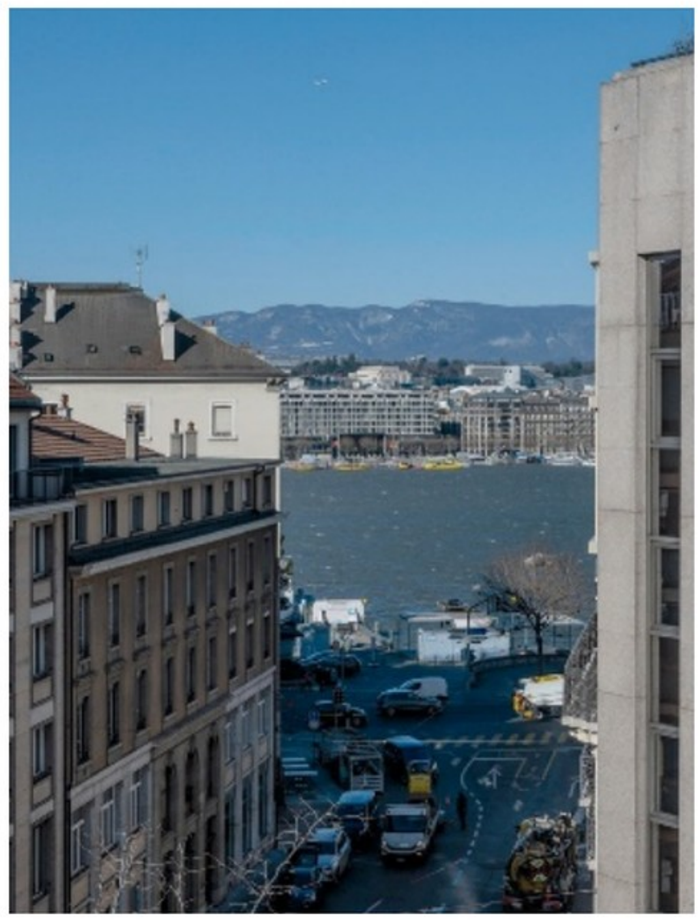
De nombreux souvenirs, photos et articles, rendent hommage à Bernard de Fallois, son ancien éditeur et mentor, disparu en 2018.

Christie et de Conan Doyle sont faiblardes. On manque de s'étouffer avec un sushi.

L'ÂME SLAVE EN HÉRITAGE

On retourne dans le bureau de Dicker pour la séance photo. Il nous montre une version originale du feuilleton *Le Mystère d'Edwin Drood* de Dickens, cadeau d'un ami écrivain espagnol dont le nom nous échappe. Quelles sont ses connexions, tenez, avec le milieu littéraire français ? À part David Foenkinos, il nous assure ne fréquenter personne. On reparle alors du passé, de son étonnant arrière-grand-père, Jacques Dicker, un Juif russe, militant révolutionnaire à l'époque du tsar Nicolas II, qui fut emprisonné en Sibérie, s'évada et émigra en Suisse où il devint un grand avocat pénaliste… Du côté de sa mère, Dicker descend d'aristocrates ayant fui la Russie en 1917. Ce garçon souvent considéré comme lisse aurait-il l'âme slave ? *« J'ai en tout cas beaucoup lu la littérature russe,* nous répond-il. *On est absorbé par l'ambiance et les personnages, par cette atmosphère, on a l'impression de sentir l'odeur des maisons, du thé, la chaleur du poêle. L'un des livres qui m'a le plus marqué est* Les Pauvres Gens *de Dostoïevski, son premier roman, et l'un des plus beaux qui existent. »*

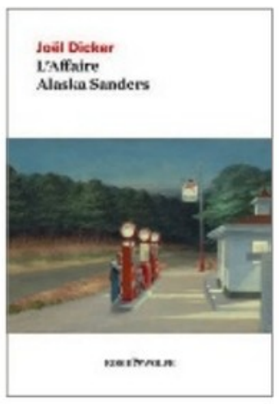
Homme moderne, très photogénique et habile communicant, Dicker a plus de



racines qu'on ne le pense. Alors qu'on lui dit au revoir, il nous indique comment nous rendre dans la vieille ville, qui vaut le détour. Le temps nous manque. N'ayant hélas pas de compte en Suisse, on file vers la gare sans passer au coffre. Du côté de Dicker, sa petite entreprise ne connaît pas la crise, et de copieux droits d'auteur devraient à nouveau lui revenir cette année grâce à *L'Affaire Alaska Sanders* et à la réédition de son catalogue. N'en déplaise à Fitzgerald, cette histoire n'est visiblement pas près de finir.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*



L'instant LiRE: à la fnac

Retrouvez tous les mois nos conseils lecture en vidéo sur *fnac.com/conseils-experts.*

★★★☆☆

L'AFFAIRE ALASKA SANDERS

JOËL DICKER

592 P., ROSIE & WOLFE, 23 €.

EN LIBRAIRIES LE 10 MARS.

GÉRARD OBERLÉ

LE PAPE ET L'ARLEQUIN

Captivé par l'étrange attachement du pape Clément XIV pour le comédien Carlo Bertinazzi, dit Carlin, l'ingénieux abbé Galiani suggéra en 1774 à son ami Marmontel l'idée d'un roman épistolaire inspiré par cette amitié, « *le plus beau de tous les romans par lettres, et le plus sublime* ». Marmontel, à peine remis des foudres suscitées par son *Bélisaire* et fort absorbé par la rédaction des *Incas,* a négligé la proposition du Napolitain. Clément XIV est mort, sans doute empoisonné, à Rome en 1774, après avoir supprimé la Compagnie de Jésus. Carlin, qui fut le dernier Arlequin de la Comédie-Italienne s'est éteint à Paris en 1783. Galiani meurt en 1787 et Marmontel succombe d'apoplexie en 1799 alors qu'il achevait ses Mémoires. En 1814, une bulle pontificale rétablit les jésuites dans le monde entier. En France, avec le règne du dévot Charles X, la congrégation prospère comme jamais, malgré une opinion publique résolument anticléricale. Sous le ministère autoritaire de l'ultra Villèle, les éditeurs Mongie et Baudouin publient en 1827 *Clément XIV et Carlo Bartinazzi. Correspondance inédite*, un livre qui mérite exhumation.

Le titre est spécieux, car cette correspondance est une fiction qui a trompé bien des critiques lors de sa parution. L'auteur anonyme a suivi le canevas de Galiani et mené à bien ce roman épistolaire, un pur chef-d'œuvre d'esprit et d'émotion sincère. « *Il y avait,* dit l'introduction, *en 1720, dans un séminaire de Rimini, deux enfants qui se lièrent d'une étroite amitié. L'un était fils d'un laboureur* [...] *et l'autre l'unique enfant d'un officier de fortune* [...]. *Les deux élèves se promirent, quel que fût le sort que l'un et l'autre éprouveraient dans le monde, de ne jamais laisser passer plus de deux années sans s'écrire ou sans se voir. Tous deux ont tenu parole. L'un de ces enfants, nommé Laurent Ganganelli, devint professeur de philosophie à Pesaro* [...] *puis cardinal et enfin pape sous le nom de Clément XIV. L'autre, Carlo Bertinazzi, passa en France* [...] *et, plus connu sous le nom de Carlin, il devint un des meilleurs Arlequins de la Comédie-Italienne.* » Cette amitié exemplaire et désintéressée, exceptionnelle comme celle des bibliques David et Jonathan, triomphe dans quarante-trois lettres échangées à partir de 1724, lorsque les deux garçons quittent Rimini, jusqu'à la dernière écrite en septembre 1774 par le pape à l'agonie. Roman captivant, rempli d'épisodes mélodramatiques, avec des pages qu'on pourrait attribuer à Stendhal (parcours à Venise, Florence, Rome), d'autres à Dumas et au roman-feuilleton, ce livre est aussi une remarquable satire littéraire et politique, prônant la vertu républicaine, condamnant la royauté héréditaire et n'épargnant pas les institutions de l'Église.

UN PUR CHEF-D'ŒUVRE D'ESPRIT ET D'ÉMOTION SINCÈRE

C'est le premier roman d'Henri de Latouche (1785-1851), journaliste, poète, dramaturge, un Berrichon républicain qui n'avait alors produit que des comédies et qui reste surtout connu pour le roman *Fragoletta*, histoire d'un hermaphrodite, publié deux ans plus tard. En 1819, il avait fait paraître les œuvres jusque-là inédites d'André Chénier. Découvreur de talents, il a soutenu le jeune Balzac et encouragé les débuts de sa compatriote George Sand. Il a passé les dernières années de sa vie dans la solitude de la Vallée-aux-Loups, non loin de la résidence de Chateaubriand.

Son ami, l'écrivain Lefèvre-Deumier, classe Latouche parmi les hommes « *qui non seulement sont fort au-dessus de leur réputation, mais très supérieurs encore au talent dont ils font preuve* [...]. *Ces hommes-là, quoi qu'ils fassent, ne parviennent à être connus et appréciés que par un petit nombre d'intimes ou de curieux* ». Latouche, ce malheureux d'élite, fut un homme remarquable qu'on n'a point remarqué.

AUDREY SOVIGNET

Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, en 1945.

BRIDGEMAN IMAGES

LES COUPLES EN LITTÉRATURE

JEUX D'ÉCHOS ET JEUX D'EGO

LE DOSSIER

Comme les cachalots mâles une fois passé l'âge de la reproduction, les écrivains sont, nous dit-on, de grands solitaires, qui se tiennent à l'écart du fracas du monde pour créer en paix, et considèrent d'un regard souvent peu amène les productions de leurs pairs. *« Les écrivains ne se lisent pas, ils s'observent »*, disait le critique François Nourissier. Et pourtant, certains écrivains ont choisi de partager leur vie avec un semblable, et quelques-uns, comme Claire Berest et Abel Quentin, travaillent même face à face. Les idées circulent-elles alors d'une copie à l'autre, comme l'existentialisme dans les œuvres de Sartre et Beauvoir ? Sont-ils parfois tentés d'écrire ensemble, comme l'ont fait Simone et André Schwarz-Bart, ou Verlaine et Rimbaud ? Faut-il considérer le trio formé par le poète Maïakovski, Lili Brik et Ossip Brik comme un « trouple » d'écrivains ? Dans ce dossier, nous nous sommes intéressés à ces problèmes littéraro-conjugaux, en les étendant parfois. Pourquoi tant d'auteurs convolent-ils avec tant d'actrices ? Que dire de certains couples particuliers – tel celui formé par Dumas et son double fantôme, Auguste Maquet ? Pour les paires d'écrivains, la partie se joue souvent entre jeux d'échos et jeux d'ego…

Alexis Brocas

SOMMAIRE

Badinages et écriture : des sentiments à l'œuvre 40
Les amours homosexuelles : ensemble, c'est tout 42
Du côté des contemporains : s'aimer en travaillant 44
Trios littéraires et amoureux : petits arrangements entre amants 46
Dans l'ombre de l'écrivain : un partenaire particulier 48
Écrire en tandem : l'union des ego 49
Hannah Arendt-Martin Heidegger : une passion par-delà le bien et le mal 50
Auteurs et actrices : le masque sous la plume 52
Albertine et Julien Sarrazin : récits d'un amour en fuite 54

BADINAGES ET ÉCRITURE

DES SENTIMENTS À L'ŒUVRE

Les relations amoureuses entre écrivains sont intimement liées à leur passion commune – les couples qu'ils forment se transformant bien souvent en objets littéraires et leurs liaisons s'inscrivant de fait dans l'histoire des lettres.

Louis Aragon et Elsa Triolet, en 1959.

GERALD BLONCOURT. ALL RIGHTS RESERVED 2021/BRIDGEMAN IMAGES

Psychologues et anthropologues peinent à définir la notion de « couple ». Disons qu'il suppose une sexualité dont la licéité est reconnue socialement sans qu'elle implique nécessairement une cohabitation. Quant à la notion d'écrivain, elle a pris son sens moderne au début du XIX^e^ siècle. Difficile donc d'identifier des « couples d'écrivains » avant cette époque, d'autant que l'écriture est une activité plutôt solitaire.

LIAISON NE FAIT PAS COUPLE

Que deux écrivains aient des relations sexuelles n'en fait pas un « couple d'écrivains », sinon en un sens bien lâche… Que George Sand, née Aurore Dupin, se soit amourachée de Musset, l'étoile alors montante du romantisme, n'autorise pas non plus à parler de « couple d'écrivains ». La liaison ne fait pas le couple. À ce compte, il faudrait évoquer celui qu'elle avait formé auparavant avec l'écrivain Jules Sandeau. La relation s'était nouée tandis que Sand rédigeait *Rose et Blanche* (1831), son premier roman, retravaillé par Sandeau, puis publié sous le pseudonyme commun de Jules Sand. Quand l'autrice publie un deuxième roman *Indiana* (1832), Jules ne veut pas signer ce livre qu'il n'a pas écrit. Elle signe Sand et change le prénom, George remplaçant Jules. Évoquant les déboires d'une maumariée, *Indiana* lance la carrière de George Sand. Mais le couple ne résiste pas au succès d'*Indiana* (et surtout à l'infidélité de Jules) : ils se séparent début 1833.

Peu après, Sand s'éprend de Musset de six ans son cadet, dont elle avait cité des vers dans *Lélia* (1833). Le couple, vite formé, ne dure guère plus que le premier, à cette différence que les protagonistes l'ont prolongé comme objet de fiction.

« La postérité répétera nos noms comme ceux des amants qui n'en font plus qu'un à deux, comme Roméo et Juliette, comme Héloyse et Abélard, on ne parlera jamais de l'un sans parler de l'autre » (Musset à Sand, 23 août 1834). Le poète entreprend dans *La Confession d'un enfant du siècle* de sublimer littérairement l'échec de son aventure ; dans *Elle et Lui*, George Sand en donne sa version, n'hésitant pas à rédiger de fausses lettres de Musset. Emporté par la tuberculose la même année, Musset ne risquait plus de la contredire. Des deux fictions enfantées par le couple, *La Confession* dépasse de loin *Elle et Lui*.

DÉSÉQUILIBRE DE NOTORIÉTÉ

Devenue au XX^e^ siècle une figure marquante des milieux littéraires, l'existence de couples d'écrivains confirme que l'amour suppose une arithmétique étrange : le couple ne peut se maintenir et s'épanouir qu'à la condition qu'entrent (et parfois sortent) des instances tierces (souvent des amants et des amantes de passage, parfois des causes et des engagements politiques ou littéraires) compatibles avec l'édification contrôlée de la personnalité commune du couple. Au XX^e^ siècle, trois couples d'écrivains dominent la scène française, Louis Aragon et Elsa Triolet, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir et, plus récemment, celui formé par Philippe Sollers et Julia Kristeva. Il y a des similitudes : le fait que le couple devienne objet littéraire en inspirant l'écriture de livres, Mémoires ou romans, réagençant la vie sentimentale du couple ou ses engagements. Citons *Les Mandarins* de Beauvoir (prix Goncourt, 1954) ou *Les Samouraïs* de Kristeva (1992). Autre trait commun : un déséquilibre de notoriété. Aragon, Sartre et Sollers sont plus reconnus que leurs alter ego féminins.

Si « Poulou » et le « Castor » sont restés à jamais liés comme couple, ils ont assez vite renoncé à tout commerce sexuel entre eux. L'histoire de la rencontre entre Aragon et Elsa est connue. En 1928, Elsa, qui a collectionné les relations éphémères, est assez désespérée de la vie qu'elle mène. Les déboires sentimentaux d'Aragon avec la poétesse américaine Nancy Cunard l'ont poussé au bord du suicide. Elsa, qui avait repéré Aragon, a demandé à un ami d'organiser une rencontre. Le coup de foudre a lieu à La Coupole, le 5 novembre 1928. Le soir même, ils couchent ensemble et, guéris miraculeusement de leur mal de vivre, décident de ne plus se quitter. Ils raconteront et rejoueront complaisamment la scène devant les caméras de l'émission *Dim Dam Dom* en 1966. La suite est sinon moins rose, moins linéaire. Aragon renoue avec une ancienne relation, Lena Amsel, et se laisse séduire à nouveau par Nancy.

« ON NE PARLERA JAMAIS DE L'UN SANS PARLER DE L'AUTRE »
Alfred de Musset à George Sand

Elsa récupère son poète quand il s'échappe. Elle lui fait découvrir la Russie soviétique en 1930. Ensemble, ils se lancent dans l'aventure du Parti, un autre mariage pour le meilleur (et parfois, hélas, pour le pire). Elsa est la muse d'Aragon et *« l'aventure intellectuelle de* [sa] *vie »*, car la muse écrit : elle fut la première romancière à recevoir le prix Goncourt pour *Le premier accroc coûte deux cents francs* (1944).

Parmi ces couples littéraires, seuls Sollers et Kristeva ont eu un enfant (David). Kristeva a accepté la *« passion-fixe »* de Sollers pour Dominique Rolin. *« Dans notre vie à deux, nous sommes des époux amants : je suis l'épouse-maîtresse, il est l'amant-mari. J'étais l'intruse, l'anomalie, la trouble-fête dans le libertinage lui-même. »* L'autoanalyse dialectique de Kristeva n'est pas un maquillage destiné à enjoliver le tableau contrasté d'une vie affective. Elle montre assez bien qu'il en va des couples d'écrivains comme des autres : ils ne tiennent que si la singularité, l'altérité, l'étrangeté de l'un et de l'autre demeurent suffisantes pour que la relation ne cesse d'en polariser les termes.

Jean Montenot

SIRI ET PAUL, JEU D'ÉQUILIBRE

EVA TEDES J./DN/TT NEWS AGENCY/TT NEWS AGENCY VIA AFP

Jusqu'au début des années 1990, Siri Hustvedt n'était, pour les lecteurs de l'écrivain américain Paul Auster, qu'un personnage du roman *Léviathan* : elle s'appelait Iris et se présentait comme la deuxième femme du personnage de Peter Aaron. Seuls les intimes du couple pouvaient alors reconnaître en elle l'épouse de l'écrivain – la poétesse alors confidentielle Siri Hustvedt. Trente ans après, plus personne ne songe à renvoyer cette femme de lettres à son statut d'épouse : son roman mélancolique *Tout ce que j'aimais,* sur deux couples d'artistes confrontés à de multiples pertes, l'a assise comme une excellente romancière, et ses essais infusés de critique d'art et de données scientifiques *(Une femme regarde les hommes regarder les femmes)* ont fait d'elle une intellectuelle courtisée. Quant à Paul Auster, après avoir connu la gloire dans les années 1990 avec des romans comme *Moon Palace* ou *Mr Vertigo*, il continue à écrire de très bons livres (*Burning Boy,* sur Stephen Crane), mais qui suscitent moins de ferveur. Est-ce à dire que l'une est devenue meilleure que l'autre ? Plutôt une question d'air du temps. La littérature d'Auster parle de mystérieuses lois qui régissent les coïncidences *(La Musique du hasard)*, de la vie urbaine et les intrigues absurdes qu'elle peut susciter (la trilogie new-yorkaise) : autant de thèmes marqués par l'époque de leur rédaction. Au contraire, les textes de Hustvedt, comme le bien titré *Un été sans les hommes,* apparaissent en phase avec le féminisme actuel, dont ils participent à nourrir le versant cérébral…

Alexis Brocas

LES AMOURS HOMOSEXUELLES

ENSEMBLE, C'EST TOUT

Si les écrivains homosexuels sont nombreux, les couples qu'ils formaient parfois paraissent trop singuliers pour être érigés en emblèmes, comme l'a montré la tentative d'envoyer Verlaine et Rimbaud au Panthéon.

Une pétition demande que Verlaine et Rimbaud entrent au Panthéon. Lancée en octobre 2020, elle a notamment été signée par la ministre de la Culture Roselyne Bachelot et neuf de ses prédécesseurs. On comprend la petite révolution que représenterait l'entrée des deux poètes au Panthéon en matière de visibilité LGBT. Mais l'on peut également s'interroger sur le choix de ce couple : Verlaine était marié, Rimbaud encore adolescent, et tout le monde sait que leur relation s'est mal finie. Puisque le 10 juillet 1873, lorsque le jeune homme annonce à son amant qu'il veut le quitter, ce dernier lui tire une balle de revolver dans le bras. Tout cela ne donne pas une image apaisée des couples homo. Mais est-ce la question ? L'auteur de ses lignes n'étant pas lui-même homosexuel, il préférera poser des questions que de donner des réponses définitives. Notant que si les écrivains homosexuels sont nombreux, il est plus difficile de trouver dans l'histoire de la littérature des couples stables dont la relation intime comme intellectuelle a nourri les œuvres. Cocteau et Radiguet ? Pourquoi pas, mais c'est un peu comme Verlaine et Rimbaud, l'un fut le pygmalion de l'autre et leur relation n'a duré que cinq ans avant que le jeune prodige ne succombe à la fièvre typhoïde à seulement 23 ans. Cocteau et Jean Marais ? Une relation longue et apaisée, certes, mais Marais, s'il fut un grand artiste, n'est pas écrivain. Pas plus que Reynaldo Hahn, musicien et grand amour de Marcel Proust ou Peggy Roche, styliste qui a discrètement partagé la vie de Françoise Sagan.

Jean Cocteau (debout à droite) et Raymond Radiguet (assis à droite) au Lavandou (été 1922).

PVDE/BRIDGEMAN IMAGES

LES RÉVÉLATIONS POSTHUMES DE JULIEN GREEN

Un cas intéressant a été exhumé en 2019 avec la parution du *Journal intégral* posthume de Julien Green (1900-1998), écrivain catholique emblématique. *« Si ses penchants homosexuels étaient largement connus, sa vie sexuelle a longtemps été décrite par l'auteur et ses biographes comme essentiellement "sous contrôle" ou même comme platonique »*, explique Frédéric Martel dans un long article publié par le site de France Culture en 2019. La sortie de son journal non censuré donne à voir un tout autre portrait, sa relation de longue durée avec le journaliste et écrivain Robert de Saint Jean se révélant bien plus charnelle que les deux hommes ne le prétendaient. Martel ironise sur les cardinaux qu'il a rencontrés au Vatican et qui faisaient de leurs affinités un modèle

à suivre et conclut, moqueur, que si l'aura de l'œuvre de Green comme écrivain catholique est aujourd'hui au plus bas, la précision quasi ethnographique de son journal lorsqu'il évoque les lieux de drague à Paris dans les années 1920 pourrait lui valoir l'intérêt des études LGBT. Un sujet, sans doute, un modèle, sûrement pas.

« JE NE SAIS PAS CE QUE JE SUIS PAR RAPPORT À LUI. IL FAUDRAIT INVENTER UN MOT »
Virginie Despentes

DES CÉNACLES TOLÉRANTS

À l'opposé, Marguerite Yourcenar, première femme écrivain reçue à l'Académie française n'a jamais fait mystère de sa proximité avec Grace Frick. Mais l'homosexualité féminine a toujours fait moins de vagues. Mieux tolérée ? Plutôt invisibilisée, voir niée. Les deux femmes ont vécu ensemble de manière quasiment continue de leur rencontre en 1937 à la mort de l'Américaine en 1979. Frick ayant même renoncé à sa carrière universitaire pour devenir la traductrice de Yourcenar. Une Belge et une Américaine, pas idéal pour le Panthéon.

Mais quittons le 5e arrondissement… En fait, c'est la notion même de couple qu'il faudrait interroger dès lors que l'on s'intéresse aux écrivains homosexuels d'avant l'égalité des droits. Les relations étaient alors cachées, pas toujours pérennes, et il vaudrait sans doute mieux se pencher sur les groupes affinitaires qui permettaient à des artistes de créer et d'échanger en se sentant soutenus par leurs pairs. Ainsi le Bloomsberry Group à Londres dans l'entre-deux-guerres comportait-il plusieurs auteurs bisexuels comme Virginia Woolf et son amie Vita Sackville-West, John Maynard Keynes ou E.M. Forster dont le roman ouvertement homosexuel *Maurice* n'a été publié qu'après sa mort. La plupart étaient mariés, mais l'appartenance à ce cénacle tolérant a joué un rôle crucial dans leur liberté de création. On peut écrire la même chose de l'appartement du philosophe Michel Foucault et de son compagnon, le militant Daniel Defert, dans les années 1970. Mathieu Lindon ou Hervé Guibert ont évoqué dans leurs romans le soutien et l'amitié que leur a apportés ce cercle informel dont Foucault était l'épicentre.

Aujourd'hui, les choses semblent a priori plus simples et revendiquer son homosexualité – dans les milieux culturels tout du moins – moins problématique. Pourtant, on sèche un peu lorsqu'il s'agit d'ériger un couple en emblème. On pourrait penser à la longue relation de l'écrivaine Virginie Despentes et du philosophe Paul B. Preciado, qui se considérait alors comme une « femme lesbienne ». La doxa actuelle recommandant de ne pas mentionner son nom précédent (« morinom » selon l'association des journalistes LGBT). Ils se sont séparés en 2014, l'année où Preciado a entamé sa transition de genre. Despentes a d'ailleurs écrit la préface d'*Un appartement sur Uranus* (2019) « *chronique de la traversée* » d'un sexe à l'autre. « *C'est une histoire qui continue sous une autre forme que celle du couple* », expliquait Despentes dans *Le Monde* en juin dernier. « *Je ne sais pas ce que je suis par rapport à lui. Ça n'est pas ex, ça n'est pas ma meilleure copine. Il faudrait inventer un mot.* » Du coup, on parlera sans doute plus volontiers à leur sujet de relation « queer » que de couple homosexuel. Et quelque chose nous dit que les auteurs de *King Kong Théorie* et *Pornotopie* ont d'autres rêves que de finir au Panthéon.

Jacques Braunstein

DURAS-ANDRÉA, L'AMOUR EMPÊCHÉ

MARION KALTER/AKG-IMAGES

« *Au départ de l'histoire ici racontée, il y avait eu la projection de* India Song *dans un cinéma d'art et d'essai* », écrivait Marguerite Duras (*Yann Andréa Steiner*, P.O.L, 1992) au sujet de sa rencontre avec un jeune homme de trente-huit ans son cadet, homosexuel, qui deviendrait pourtant le dernier compagnon de son existence. De 1980 à la mort de l'écrivaine en 1996, Yann Lemée assiste et protège Duras qui, en retour, fait de lui un personnage de roman, effaçant le nom du père pour lui préférer le prénom de la mère : Yann Andréa rejoint ainsi Lol V. Stein et Aurélia Steiner au répertoire des icônes durassiennes. Le quotidien se veut tout aussi romanesque. Victime consentante, Yann Andréa se laisse vampiriser par celle qu'il admire depuis sa lecture des *Petits chevaux de Tarquinia* (Gallimard, 1953). « *Elle veut être la préférée. La seule. À tous. À tout le monde* », affirme-t-il dans *Cet amour-là* (Pauvert, 1999), récit-confidence d'une relation singulière, empêchée par l'impossibilité du désir physique. Cette impossibilité inspire *Les Yeux bleus, cheveux noirs* (Minuit, 1986) : « *C'est l'histoire d'un amour, le plus grand et plus terrifiant qu'il m'a été donné d'écrire* », un « *amour perdu* » entre une femme et un homosexuel. « *La passion passait par là, par la détestation du corps de la femme*, indiquait Duras dans un entretien au *Matin*. *C'était haïssable et, à me détester le corps, il devenait, lui, haïssable.* » À la mort de son pygmalion, Yann Andréa témoigne de son deuil impossible, puis s'efface de la scène littéraire, son nom à jamais lié à celui qui lui répond en une allitération.

Laëtitia Favro

DU CÔTÉ DES CONTEMPORAINS

S'AIMER EN TRAVAILLANT

Ils ont la même vocation, vivent sous le même toit et écrivent parfois sur le même bureau. Secrets pour leurs lecteurs, leurs ateliers le sont-ils l'un pour l'autre ? Enquête sur les coulisses de ces romanciers qui partagent presque tout.

Claire Berest et Abel Quentin écrivent l'un en face de l'autre et publient parfois leurs livres en même temps.

La réalité dépasse souvent la fiction, on le sait bien, mais certains ne se laissent pas distancer. Comme ces écrivains qui vivent en couple, unissant leurs cœurs et leur quotidien, comme pour mieux accoler, justement, leurs fictions individuelles et leur réalité commune. L'autre alors *« partage les mêmes obsessions »*, il ou elle devient un *« complice »*, un *« éditeur bis »*, un *« équipier »*, une *« épaule »*, voire *« une chieuse »*, selon les mots rapportés par Chantal Pelletier, Loulou Robert, Claire Berest, Simonetta Greggio, Erwan Larher, Abel Quentin et Tito Topin. On a forcément envie de visiter ces coulisses-là.

« Quand on écrit, plus rien d'autre n'existe que ce que tu composes, alors, je dirais comme Virginia Woolf : "Une chambre à soi !" », avance en souriant Simonetta Greggio, qui revendique *« plusieurs histoires avec des écrivains »* – parmi lesquels nous citerons Frédéric Lenoir. Elle explique : *« La compréhension et la communication sont directes. C'est bien plus jouissif ! En revanche, pour travailler, il faut s'isoler. »*

UN DOUBLE REGARD PRÉCIEUX

Même organisation pour Chantal Pelletier et Tito Topin, deux plumes appréciées du roman noir (le second fut le créateur de la série *Navarro*), en couple depuis quatorze ans : *« Chacun son bureau. Ils sont contigus mais relativement étanches »*, disent-ils de concert. Elle poursuit : *« On vit ensemble et, dans notre métier, nous sommes en télétravail en permanence. Tout se mélange beaucoup, on parle beaucoup. Le bureau séparé favorise aussi ce double regard, qui est respectueux et précieux. »*

À l'inverse, Claire Berest et Abel Quentin travaillaient, jusqu'ici, face à face, mais ils ont récemment emménagé dans une maison à Étampes, en région parisienne. Auparavant, ils vivaient dans la capitale, dans un logement fatalement plus petit. *« On travaillait dans la même pièce, sur la même table. »* C'est sur celle-ci qu'Abel Quentin a écrit son premier roman, *Sœur*, paru… lors de la même rentrée littéraire (2019) que le septième livre de sa compagne, *Rien n'est noir*. Il fut finaliste du prix Goncourt des lycéens, elle obtint le grand prix des lectrices *Elle* : c'était donc une bonne table. Claire de poursuivre : *« Lors du premier confinement, on a pu partir dans une maison de famille, en Bretagne, et là aussi on a pris l'habitude de squatter le même bureau, face à face, chacun avec son ordinateur. La présence de l'autre donne aux deux une énergie commune. »*

ÉRIC GARAULT

Le couple Erwan Larher-Loulou Robert a choisi de travailler séparément.

À Tours, le couple Loulou Robert-Erwan Larher vit ensemble mais travaille séparément. *« J'ai toujours écrit dans les cafés, je ne suis jamais parvenue à écrire ailleurs. Je commence à travailler le matin, et ça peut durer jusqu'à 19 heures. »* Les confinements et couvre-feux successifs ont sensiblement altéré son travail, mais elle parle avec gourmandise de ces *« moments courts mais intenses, car quand j'écris je suis habitée »*. *« Elle est le génie, je suis plutôt le tâcheron »*, renchérit son amoureux, qui plaide le *« besoin de silence, pas de radio, pas de musique, pas de télé. J'ai besoin de savoir que j'ai tout le temps que je veux »*.

DES CONTAMINATIONS POSITIVES

Quand un auteur montre ce qu'il a sur sa page, il montre ce qu'il a sur le cœur… Ces couples se lisent-ils les travaux qu'ils ont en cours ? Chantal Pelletier reconnaît : *« Je suis cachottière. J'ai l'impression que, si je parle de ce que je suis en train d'écrire, ça s'en va. »* Rusée, elle avoue : *« Dans le couple, c'est moi la chieuse ! Je suis plus interventionniste que Tito, je cherche à savoir ce qu'il écrit. Lui, il respecte, il fait*

« LA PRÉSENCE DE L'AUTRE DONNE AUX DEUX UNE ÉNERGIE COMMUNE »
Claire Berest

des remarques constructives. – C'est que j'ai besoin de toi ! enchaîne son homme, complice, *il y a de tels moments de solitude, de doute, et toi tu m'épaules si bien. »* Du côté d'Erwan Larher, ce fut longtemps : *« Personne ne lit tant que je n'ai pas fini, et que je n'ai pas relu quatre-vingts fois. »* Mais ça c'était avant Loulou (avant 2016 : ils se sont rencontrés lors du premier festival littéraire auquel participait la jeune femme, qui pour Erwan était le premier depuis son hospitalisation à la suite de l'attentat du Bataclan, dont il est l'un des survivants). Tous deux en sont venus à *« se montrer facilement »*, mais *« exclusivement »*, leurs textes en cours. Chacun aime *« l'avis impartial de l'autre »*.

« Se relire assez tôt dans le processus », c'est une envie forte et partagée chez les Berest & Quentin, en couple depuis huit ans. Il aime *« cette possibilité d'avoir un éditeur bis aussi près de soi. Je suis très demandeur de son regard »* ; et elle aime *« ce test perpétuel »* qui consiste à parler d'un texte *« avant même les premières pages »* : *« Ça fait des contaminations positives ! »*

RIVAUX, NON, APÉRO, OUI !

Simonetta Greggio, elle, ne sait *« pas faire confiance à un œil extérieur tant que ce n'est pas fini ». « En plus, je suis jalouse comme une louve avec mes textes »*, dit-elle en riant. Il est arrivé, en revanche, que ses compagnons romanciers lui donnent à lire leur travail. Certains adoraient ses retours, d'autres s'en énervaient. Une fois, ce fut fatal : *« J'étais follement amoureuse d'un homme qui écrivait de très beaux poèmes. Mais qui voulait absolument écrire un roman. Il me l'a montré. Je lui ai dit le mal que j'en pensais, et mal m'en a pris puisqu'il m'a quittée ! »* Autre détail marquant une différence : parmi nos couples de plumes, la Franco-Italienne est la seule à avoir écrit un roman à quatre mains avec l'un de ses compagnons (*Nina*, en 2013, avec Frédéric Lenoir). Aucun autre n'en a la moindre envie (*« Je n'ai aucune envie de divorcer ! »* plaisante Topin), sauf pour un scénario : nos Tourangeaux en ont achevé un, qui est dans les mains d'une production. Tous, sinon, avancent *« des univers personnels trop différents »*.

C'est sur la foi de ces univers (et éditeurs) distincts que nos sept témoins ne voient aucune possibilité de rivalité entre eux. En 2019, Erwan Larher et Loulou Robert publiaient chacun leur nouveau roman pour la rentrée littéraire : *« On était tout contents, on s'est dit qu'on allait faire un "love tour" dans les librairies et les salons. Mais ça n'a fait envie à aucun libraire, on était verts ! »* Claire Berest et Abel Quentin ont refait le coup double en août 2021 : elle publiait *Artifices*, et il publiait *Le Voyant d'Étampes*, son deuxième roman. Chacun plaide *« une distance suffisante »* avec le *« barnum des rentrées littéraires »*. En septembre, Claire mettait au monde leur deuxième enfant, et Abel obtenait le prix de Flore en novembre. Ce qui fut *« une occasion de danser et de lever le coude »*, disent-ils en riant, précisant illico : *« Et on aime lever le coude ! »*

C'est d'ailleurs « le » point commun qui rassemble nos sept écrivains et nos trois couples : ils vivent très bien ensemble parce qu'ils ont *« sacralisé »* un moment dans la journée. Le même. Celui où *« on ferme la boutique »* pour, justement, lever le coude. Un instant qu'ils s'accordent tous, pour se retrouver. Et se parler… d'écriture (entre autres).

Hubert Artus

DR/RENÉ FALLET JOURNÉES LITTÉRAIRES PLANET ALLIER.COM

TRIOS LITTÉRAIRES ET AMOUREUX

PETITS ARRANGEMENTS ENTRE AMANTS

Pacifiques ou chaotiques, les amours triangulaires jalonnent l'histoire littéraire d'hier et d'aujourd'hui. Revendiquées comme un idéal ou gardées à discrétion, elles s'affirment sous la plume de nombre d'écrivains ou se devinent entre leurs lignes…

Prise en 1929, l'une des rares photos réunissant Lili et Ossip Brik, et Maïakovski (à droite).

ARCHIVES FAMILIALES DE LERA SIMONOVA/RUSSIANPHOTO.RU

Cyrano aime Roxane, qui soupire après Christian. Maniant les mots aussi bien que l'épée, le poète met sa plume au service de Christian et séduit la belle convoitée. À Tintagel, Tristan célèbre si bien Iseut que le roi Marc la choisit pour épouse. Et sous le regard de François Truffaut, Jules et Jim plongent dans le tourbillon de la vie au bras de Catherine – l'irrésistible Jeanne Moreau prêtant ses traits à l'héroïne d'Henri-Pierre Roché.

Si les triangles amoureux ne manquent pas en littérature, plus discrets se font-ils en dehors de la fiction. *« L'écrivain se doit de garder le silence sur trois sujets : le sexe, l'argent et la religion »*, déclarait le romancier britannique Evelyn Waugh. Mais l'écrivain est aussi celui qui puise dans ses expériences la matière première de livres véhiculant parfois quelques indiscrétions. Dans *L'Invitée*, Simone de Beauvoir s'inspire ainsi du ménage à trois qu'elle forme avec Sartre et Olga Kosakiewicz, rebaptisée Xavière, puis Ivitch dans *Les Chemins de la liberté* de Sartre. *« Nous voulions bâtir un vrai trio, une vie à trois bien équilibrée où personne ne se serait sacrifié : c'était peut-être une gageure, mais au moins ça méritait d'être essayé ! »* peut-on lire dans *L'Invitée*, qui manque de peu en 1943 le prix Goncourt en raison, sans doute, d'une intrigue jugée trop sulfureuse pour l'époque.

ENTRE COUP DE POING…

Cet exemple appelle une distinction entre triangle amoureux et ménage à trois (ou « trouple »), le premier supposant de façon quasi systématique que l'arrangement déplaise à l'une ou plusieurs des personnes impliquées – quand le trouple repose sur la paix des ménages. Certains cas frôlent l'euphémisme, voire le règlement de comptes : ainsi Victor Hugo, apprenant que sa femme Adèle – par lui délaissée – avait trouvé quelque réconfort dans les bras de Sainte-Beuve, renomma-t-il pour se venger le célèbre critique « Sainte-Bave ».

Les piques de plumes virent parfois au coup de poing. Le 12 février 1976, sous le dôme du palais des Beaux-Arts de Mexico, les Prix Nobel Gabriel García Márquez et Mario Vargas Llosa fendent la foule, pour se saluer pense-t-on, jusqu'au moment où le poing de l'écrivain péruvien s'écrase sur la joue de son homologue colombien devant une assemblée médusée. L'affection liant les deux hommes est pourtant de notoriété publique, « Gabo » étant le parrain du dernier fils de Mario, qui avait choisi l'œuvre du romancier colombien pour sujet de sa thèse. L'objet de cette brouille définitive demeure obscur : est-elle de nature politique, Márquez continuant de soutenir un régime castriste vilipendé par Llosa ? Ou réside-t-elle dans une peine de cœur, Patricia Vargas Llosa ayant été se consoler chez les García Márquez d'une liaison de son époux avec une autre femme ? Reste le pacte conclu entre les deux écrivains de *« ne rien dévoiler »*.

Il arrive que le drame contribue à la légende. En 1930, le poète russe Vladimir Maïakovski se tire une balle en plein cœur après avoir rédigé une épitaphe débutant par la phrase *« Le canot de l'amour s'est fracassé contre la vie (courante) »*, et un mot se terminant par l'adresse *« Lili aime-moi! »*. Il n'en faut pas plus pour accuser Lili Brik, muse de l'avant-garde russe, d'avoir assassiné le poète après des années d'une tumultueuse relation à trois. Promoteur de l'œuvre naissante de Maïakovski, Ossip Brik se retrouve son obligé, ruiné par la révolution de 1917. Comme le révèle leur correspondance, Lili Brik oppose alors aux missives enflammées de Maïakovski quelques sèches demandes d'argent.

Mais le statu quo peut se révèler moins explosif. Avant d'épouser Paul Éluard, Gala s'éprend de son ami, le peintre et sculpteur surréaliste Max Ernst. Tous trois emménagent ensemble et coulent des jours heureux dans le pavillon d'Eaubonne, jusqu'à ce que la jalousie les rattrape. Ernst quitte le couple, qui se sépare peu de temps après, Gala divorçant d'Éluard pour épouser un autre surréaliste : Dalí. Le mariage de Colette et d'Henry Gauthier-Villars, surnommé « Willy », pâtit lui aussi de ces amours triangulaires. Willy introduit sa jeune épouse dans les cercles artistiques de l'époque où elle rencontre Madeleine Deslandes, *« relation inavouable »* qu'elle vit *« le soir quand l'ombre a rendu impénétrables les futaies de la rue Christophe-Colomb »*, avant de s'émanciper en 1906 de la tutelle de son mari.

... ET PAIX DES MÉNAGES

Les amours contingentes n'ont pas pour autant raison de toute union. À la fin des années 1920, Virginia Woolf file le parfait amour avec l'aristocrate Vita Sackville-West, tout en étant mariée à Leonard Woolf. Les écrits de Vita sont ainsi publiés à la Hogarth Press, la maison d'édition fondée par Virginia et Leonard. *« Il m'est arrivé de voir une petite boule bondissant et rebondissant sur le jet d'eau d'une fontaine : la fontaine, c'est toi ; la boule moi. Tu es la seule personne à me donner ce genre de sensation »*, écrit Virginia à son alter ego féminin, qui lui inspire l'un de ses plus célèbres romans : *Orlando*, ou l'histoire d'un jeune aristocrate androgyne et réfractaire au mariage qui, un jour, se réveille métamorphosé en femme. Nigel Nicolson, le fils de Vita, décrit le roman comme *« la plus longue et la plus charmante lettre d'amour de la littérature »*.

Dans son *Journal d'Irlande*, l'écrivaine Benoîte Groult raconte sans fard sa passion pour son amant américain, Kurt, rencontré en 1945. En vain Kurt espère-t-il que Benoîte quitte son époux, l'écrivain Paul Guimard, au fait de cette relation. *« D'emblée, Kurt m'a offert un amour inconditionnel, un don total. Paul et moi avions plutôt conclu un pacte de liberté réciproque. »* De petits arrangements entre épouse et maîtresse que l'on retrouve chez les Zola où débarque en 1888 Jeanne Rozerot, embauchée pour aider Alexandrine Zola à tenir la maison. Émile en tombe amoureux et Jeanne, enceinte. Découvrant le pot aux roses, Alexandrine fait contre mauvaise fortune bon cœur et le trio finit par s'accorder. Accueillie sous le toit d'Aldous Huxley et de son épouse Maria, Mary Hutchinson vient elle aussi pimenter les jours de l'auteur du *Meilleur des mondes* et de son épouse, bisexuelle et bientôt éprise de Mary. Le partisan du polyamour William Moulton Marston s'inspire quant à lui des deux femmes qui partagent sa vie, Elizabeth Holloway Marston et Olive Byrne, pour créer en 1941 la super-héroïne Wonder Woman.

« NOUS VOULIONS BÂTIR UN VRAI TRIO, UNE VIE À TROIS ÉQUILIBRÉE OÙ PERSONNE NE SE SERAIT SACRIFIÉ »

Simone de Beauvoir

Ainsi les relations tripartites n'auront-elles pas attendu une quelconque révolution sexuelle pour exister. De Zola à Sagan, de Hugo à l'une de nos romancières contemporaines fétiches – dont nous garderons le nom secret –, le duo s'est parfois enrichi d'une voix supplémentaire pour renouveler nos conceptions de l'amour et de la fidélité.

Laëtitia Favro

PYOTR IVANOVICH SHUMOV/WIKIMEDIA COMMONS

MARINA TSVETAÏEVA, AMOUREUSE TOTALE

« *Avec défi, je porte son anneau/ Épouse dans l'éternité – pas sur le papier.* » Poétesse absolue, la Russe Marina Tsvetaïeva menait sa vie amoureuse comme elle menait son œuvre : avec un engagement total et une liberté totale, ce qui n'allait pas sans douleurs. À 19 ans, invitée chez le poète Volochine, elle s'éprend du jeune Sergueï Efron, qui devient son mari – ce qui ne l'empêche pas d'aimer aussi la poétesse Sophia Parnok. Fidèle à sa façon – comme son mari, elle épousera la cause des Russes blancs, et le suivra dans ses exils –, elle connut de nombreuses passions : avec Ossip Mandelstam, en 1916, avec le comédien Youri Zadavski ou la comédienne Sonia Holliday durant ses années moscovites... Mais sa manière d'aimer, qui abhorrait toute tiédeur, n'était pas toujours payée en retour. Cela se lit notamment dans sa *Tentative de jalousie*, adressée à un amant qui, en 1923, l'avait quittée pour en épouser une autre : *« Est-ce que ça va, la vie, avec une autre ?/Plus simple, n'est-ce pas ? Un coup de rame,/Et le rivage s'enfuit,/L'oubli arrive vite pour vous.//Moi, je suis terre voguant/ Pas sur les eaux – au ciel,/Car les âmes, pour vous/ Ne sont que des âmes sœurs.//Comment ça va, la vie, avec une femme/Tout ordinaire et sans divinité,/La reine d'un trône renversé!/Vous voilà, vous aussi – détrôné! »* Comme Maïakovski, qu'elle admirait, Tsvetaïeva cherchait des amours sublimes, et la sublimation amoureuse lui venait naturellement. Ceux qui n'en étaient pas dignes tombaient alors de très haut.

Alexis Brocas

DANS L'OMBRE DE L'ÉCRIVAIN

UN PARTENAIRE PARTICULIER

Des *Trois Mousquetaires* à *Histoire d'O*, derrière bien des œuvres se trouvent non seulement un auteur, mais aussi un éditeur décisif, un collaborateur essentiel ou un destinataire unique.

On conçoit généralement l'écrivain comme un être à part, un démiurge solitaire, possédé par une création dont il est l'unique administrateur. Mais n'est-ce pas là une vision par trop romantique ? À bien examiner la genèse de certaines œuvres, et non des moindres, une remise en question s'impose.

MAQUET ÉCLIPSÉ PAR DUMAS

Prenons l'exemple d'Auguste Maquet et Alexandre Dumas. Leur collaboration fut si fructueuse qu'elle donna naissance à des chefs-d'œuvre parmi les plus célèbres de la littérature du XIXe siècle. Mais qui se souvient d'Auguste Maquet ? Proche de Pétrus Borel, Nerval et Gautier, ce fin lettré fut, depuis celle d'*Hernani*, de toutes les batailles littéraires de son temps. En 1832, abandonnant le projet d'enseigner, il se tourna exclusivement vers la littérature. En 1838, il demandait à Dumas de retoucher un drame qu'il ne parvenait à placer dans aucun théâtre. Il s'avéra très rapidement que les deux auteurs se complétaient à merveille. Leur premier succès fut un roman historique, *Le Chevalier d'Harmental*, écrit par Maquet et revu par Dumas. En 1844, un véritable coup de maître : *Les Trois Mousquetaires* ! Cette association, dont les cadres étaient malheureusement trop imprécis, prit fin dans la discorde. Il y eut procès quant à la paternité des œuvres… et aux droits qui y étaient attachés. Dumas obtint gain de cause devant la postérité.

Décédé en 1888, Maquet fut inhumé au Père-Lachaise. Sa tombe est ornée d'un médaillon de bronze où figure son portrait. D'un côté sont gravés les titres des œuvres publiées sous son nom ; de l'autre, celles qu'il a coécrites avec Dumas, dont *Le Comte de Monte-Cristo*, *Vingt ans après*, etc. À se demander s'il ne mériterait pas de rejoindre Dumas au Panthéon…

Auguste Maquet (ci-contre) et Alexandre Dumas, à l'origine ensemble de chefs-d'œuvre, jusqu'à la discorde finale.

CARVER, UNE CRÉATION DE SON ÉDITEUR ?

Le cas de Raymond Carver et Gordon Lish, son éditeur chez Knopf, se révèle encore plus troublant. Gordon Lish était plus qu'interventionniste. Les manuscrits de Carver, dont il avait deviné le génie particulier, ressortaient méconnaissables de ses mains. L'éditeur se livrait d'abord à un élagage sévère de la copie. Il réduisait les textes de 50 % au moins ; dans certains cas, il alla jusqu'à près de 80 %. Il se livrait à d'autres retouches discutables, comme de changer les noms des personnages ou les titres des nouvelles. Il supprimait aussi des passages bouleversants de Carver, ceux qui pouvaient exprimer trop directement l'émotion. Ainsi naquit un auteur de premier plan dont critiques et lecteurs louaient le style réduit à l'essentiel. Ce qui ne manquait pas d'agacer celui qu'on avait surnommé le « pape du minimalisme ». *« Je ne sais pas ce qu'est le minimalisme,* lança-t-il un jour. *Demandez-le à mon éditeur ! »* Carver ne serait-il qu'une création de Gordon Lish ? De récentes publications nous ont donné accès aux textes originaux. Restitués dans toute leur longueur, ils sont d'un génie différent de ceux que nous connaissons. Mais tout aussi fascinants.

Si *Histoire d'O* est incontestablement et entièrement de la main de Dominique Aury, alias Pauline Réage, ce livre n'aurait pas existé sans la relation qu'elle entretenait avec Jean Paulhan. *« Une fille amoureuse*, avoua la discrète éditrice chez Gallimard, *dit un jour à l'homme qu'elle aimait : moi aussi je pourrais écrire de ces histoires qui vous plaisent… »* Ce roman érotique était donc, de l'aveu même de Dominique Aury, à la fois un pari et un acte de séduction. Étant donné son caractère licencieux, il s'agissait en outre d'un jeu dans lequel elle se proposait d'entraîner son amant, l'unique lecteur dont elle se souciait réellement. Ainsi, le nom de Jean Paulhan est-il indissociable de ce livre dont il n'a pas écrit un mot.

Serge Sanchez

CC0 PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET – CC0 PARIS MUSÉES/MUSÉE CARNAVALET

ÉCRIRE EN TANDEM

L'UNION DES EGO

Expérimenter à deux, révéler l'autre, bâtir une œuvre qui conjugue les qualités de chacun : ensemble, tout est possible ? Tout porte à le croire au regard de ces couples qui ont su accorder leurs voix pour mener à bien leurs projets.

Le débutant et son pygmalion, en voilà un tandem récurrent. On songe au jeune Rimbaud lancé à Paris par Verlaine. Ou à Benoîte Groult, qui hésitait à publier de son côté jusqu'à ce que son mari, Paul Guimard, lui propose d'écrire ensemble dans les années 1950 un *Journal amoureux*.

ANDRÉ ET SIMONE SCHWARZ-BART : LA RENCONTRE DE DEUX HISTOIRES

Parfois, le premier livre cosigné annonce une œuvre à venir. Ce fut le cas pour André et Simone Schwarz-Bart. Quand ils se rencontrent à Paris en 1956, l'auteur du *Dernier des Justes* a déjà son « cycle antillais » en tête. Un jour, alors qu'il en écrit le premier volume, *Un plat de porc aux bananes vertes*, il demande à sa femme de préciser quelques termes en créole. *« André se rend compte qu'elle a une belle plume »*, relate Jean-Pierre Orban, directeur du groupe de recherche Schwarz-Bart au CNRS. Il lui propose de cosigner le roman. *« Parce qu'ils s'aiment. Mais aussi parce que ce cycle, c'est la rencontre de leurs deux histoires »*, poursuit le chercheur.

Après la mort de son époux en 2006, Simone Schwarz-Bart reprend la publication du cycle, cosignant avec son défunt mari *L'Ancêtre en Solitude* et *Adieu Bogota* qu'elle a reconstitués et complétés à partir des feuillets laissés par André. Les premières analyses numériques des manuscrits montrent que *« tout est très complexe et interconnecté »* dans cette collaboration dont les termes exacts ont été *« enrobés de récits et de fantasmes »*, d'après Jean-Pierre Orban. *« Il y a une vraie écriture à quatre mains par porosité. Cela passe par l'intangible. Ce n'est pas sur une feuille de papier. C'est la présence de Simone qui est forte. »* Ce qui n'a pas empêché l'écrivaine de poursuivre sa propre œuvre romanesque et théâtrale sans son mari.

Simone Schwarz-Bart auprès de son mari, André, chez eux en juin 1976.

SOPHIE BASSOULS/BRIDGEMAN IMAGES

SIMON ET CAPUCINE JOHANNIN : FUSIONNER, PUIS S'ÉMANCIPER

Que se passe-t-il quand l'écriture à quatre mains intervient au tout début d'une œuvre ? Quand Capucine et Simon Johannin se sont rencontrés, elle avait 19 ans, lui 17. Ils travaillent très vite ensemble. Alors qu'ils étudient dans la même école d'art à Bruxelles, Simon passe devant le jury avec des textes inspirés en partie par des photos de Capucine. Relus et corrigés par cette dernière, ils deviendront le premier roman de Simon Johannin, *L'Été des charognes*. Les jeunes mariés cosignent *Nino dans la nuit* deux ans plus tard. Le roman, inspiré de leur vécu, est salué par la critique. *« J'avais commencé ce livre seul, mais je n'arrivais pas à l'écrire,* explique l'auteur. *J'ai parlé du projet à Capucine. Elle a créé des frises chronologiques et des biographies de personnages. J'écrivais la journée. Le soir, elle reprenait mes copies, et me donnait des pistes pour le lendemain. Tout ce que j'ai écrit a été guidé par ces idées. »* Non sans frictions ou conflits d'ego.

Nino dans la nuit représente l'aboutissement d'un chemin à deux, qui leur a permis d'acquérir une certaine notoriété, puis de *« s'émanciper »,* sans abandonner l'idée de réécrire ensemble. Après onze ans de vie *« fusionnelle »,* Capucine et Simon Johannin essayent de repenser leur couple. Ils n'habitent plus la même région, mais continuent de *« partager un espace créatif »*. Leur collaboration se fait à présent *« de manière passive »*. Ils restent des lecteurs et des muses l'un pour l'autre. Simon apparaîtra dans le documentaire que prépare Capucine et dans son premier roman en solo à paraître chez Stock.

Gladys Marivat

HANNAH ARENDT-MARTIN HEIDEGGER

UNE PASSION PAR-DELÀ LE BIEN ET LE MAL

Outre leurs idées et leurs livres, la déconcertante idylle entre la penseuse juive antitotalitaire et le philosophe entaché de nazisme aura marqué la vie intellectuelle du XX^e^ siècle.

Hannah Arendt, en 1927, politologue et théoricienne de la « banalité du mal ».

Elle venait d'avoir 18 ans. Le philosophe Hans-Georg Gadamer se souvient d'*« une jeune fille en robe verte qu'on ne pouvait pas manquer de remarquer »*. En novembre 1924, Hannah Arendt assiste à l'université de Marbourg au séminaire de Martin Heidegger sur *Le Sophiste* de Platon. C'est le coup de foudre entre le professeur, étoile montante de la philosophie allemande, et la belle jeune femme à l'intelligence exceptionnelle, au charme étrange aussi, fruit d'un mélange de fougue et de timidité. Marié, le double de son âge, le futur recteur de Fribourg lui écrit dans l'une des missives enflammées, souvent ponctuées de poèmes, réunies dans le recueil de leur correspondance[1] :

« Tout à coup, l'Être nous est fulgurance/ Aux aguets, révérons – Entrons dans la danse. »

Cet amour entre une princesse juive de la pensée contemporaine, archéologue des totalitarismes, et un philosophe d'une immense amplitude, mais compromis avec le régime nazi, pose question. Car, au-delà d'une attirance réciproque, comment cette relation a-t-elle résisté et s'est-elle même confortée malgré le point aveugle de la Solution finale que l'auteur d'*Être et Temps* n'a jamais voulu prendre en considération ? Leur correspondance fournit un début d'éclairage, mais souffre d'un déséquilibre. D'abord parce que les lettres de Heidegger sont de très loin les plus nombreuses. Apparemment, le philosophe ou ses héritiers n'ont conservé de celles de Hannah que les plus « tenues », et en tout petit nombre. Par ailleurs, ce recueil, qui débute en 1925 et s'achève en 1975, quelques mois avant la mort de Hannah Arendt et un an avant celle de Heidegger, est troué de vingt ans de silence : rien entre 1933 et 1950, année où les anciens amants renouent, incluant dans leurs échanges et leurs rencontres l'épouse de Martin, Elfride, ex-membre du parti nazi, le NSDAP, qui n'a jamais renié ses positions antijuives.

DES MODÈLES DE RETENUE D'UN AUTRE TEMPS

On ne trouvera pas dans la première partie (1925-1933) pléthore de détails sur leur vie amoureuse. C'est sans doute, comme le note Ursula Ludz dans la postface, qu'ils se présentent comme des *« témoignages d'une culture de l'intimité d'un autre temps, se réglant sur des modèles de*

AKG IMAGES

Le philosophe controversé Martin Heidegger, vers 1930.

SZ PHOTO/SAMMLUNG MEGELE/BRIDGEMAN IMAGES – SCIENCE SOURCE/AKG IMAGES

retenue qui pourront paraître étranges aux générations grandies avec la révolution sexuelle ». En revanche, à l'hiver 1933, alors que Hannah a déjà fui l'Allemagne pour la France, Heidegger lui répond sur les accusations d'antisémitisme dont elle a eu vent par une dénégation argumentée, étayée d'exemples d'universitaires juifs protégés par ses soins. Ce qui ne l'a pas empêché d'adhérer au parti, ni de jurer allégeance à Hitler pour obtenir la même année le poste de recteur de l'université de Fribourg (1933-1934), ni d'interdire, à la suite des lois antisémites, les portes de la bibliothèque des lieux à celui qui fut son maître, le phénoménologue Edmund Husserl.

JUSQU'OÙ ALLAIT LE SOUTIEN DE HANNAH ?

Heidegger, dont l'aura n'a cessé de croître après guerre, a dû chez lui subir très tôt des campagnes mettant en cause ses dérives nationales-socialistes. Hannah n'aura cessé, sa vie durant, de prendre sa défense, contribuant ainsi à la respectabilité de l'œuvre de celui qui, disait-elle, *« m'a appris à penser »*. Jusqu'où allait le soutien de Hannah ? Pour le chercheur Emmanuel Faye, très loin. Il analyse dans *Extermination nazie et destruction de la pensée*[2] le texte le plus célèbre de Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem*, où, pour étayer sa théorie de la « banalité du mal », elle fait le portrait de l'ordonnateur en chef de la Shoah en petit fonctionnaire sans envergure. Emmanuel Faye s'inscrit en faux contre cette vision restrictive du haut dignitaire nazi et accuse Hannah Arendt, en raison de sa critique féroce des *Judenräte* (conseils juifs) lors de la mise en œuvre de la Solution finale, de mettre sur le même plan les victimes et les bourreaux en les renvoyant dos à dos, dédouanant du même coup Heidegger de toute culpabilité. Il va même beaucoup plus loin en décelant, dans le corpus des écrits de Hannah Arendt, toutes les traces de contamination de son mentor, dont elle aurait été, écrit-il, *« celle qui aura le plus contribué à sa diffusion planétaire »*. Outre qu'il oblige à reconsidérer à ce prisme l'œuvre encore très influente de Hannah Arendt, cet ouvrage manifestement à charge inviterait-il par ricochets à remettre en cause tous ceux qui ont puisé leur inspiration dans l'œuvre du philosophe en culotte de peau, qui ont pour noms, entre autres, Levinas, Derrida, Lacan et Foucault ?

Alain Dreyfus

1. *Lettres et autres documents 1925-1975*, Hannah Arendt, Martin Heidegger, traduit de l'allemand par Pascal David, Gallimard, 2001.
2. *Arendt et Heidegger. Extermination nazie et destruction de la pensée*, Emmanuel Faye, Albin Michel, 2016.

MARIÉ, LE DOUBLE DE SON ÂGE, LE FUTUR RECTEUR DE FRIBOURG LUI ÉCRIT DES MISSIVES ENFLAMMÉES, SOUVENT PONCTUÉES DE POÈMES

ZELDA ET SCOTT, UN COUPLE ICONIQUE

« Zelda. — *Qu'est-ce que notre mariage, à tout prendre ? Du plus loin que je me souvienne, il n'a été rien d'autre qu'une longue bataille.* Fitzgerald. — *Ça, je n'en sais rien. Vers 1921, nous étions parmi les couples les plus enviés d'Amérique.* Zelda. — *Oui, nous étions rudement bons comédiens !* Fitzgerald. — *Nous étions rudement heureux.*[1] » Scott et Zelda Fitzgerald ont formé l'un des couples littéraires les plus mythiques du XX^e^ siècle. Icônes de l'entre-deux-guerres, rock'n'roll avant l'heure, une belle histoire d'amour liera à vie la belle Zelda, qui obsessionnellement se voudra danseuse et écrivaine, et le magnétique Scott, qui sombre dans l'alcoolisme au gré de leurs virées de Riviera en fêtes new-yorkaises. Mais, entre cette fille du Sud qui finit à l'asile et l'écrivain de la désinvolture, se dissimule une guerre d'auteurs. Fitzgerald qualifiait sa femme d'*« écrivain de troisième ordre »*, voulait relire les écrits de celle-ci avant édition de peur qu'elle n'épuisât la primauté de son expérience de la maladie : Zelda était l'indispensable matériau des livres de son mari. Mais ses écrits n'ont pas rencontré le succès de *Tendre est la nuit* ou de *Gatsby le Magnifique*. Le couple reste l'incarnation d'un duo talentueux qui s'est perdu à force de s'étourdir.

Aurélie Marcireau

1. *Scott et Zelda Fitzgerald*, Stéphane Maltère, Folio biographies, 2019.

AUTEURS ET ACTRICES

LE MASQUE SOUS LA PLUME

Madeleine, puis Armande Béjart et Molière, Nicole Lançon et Jean Anouilh, Marilyn Monroe et Arthur Miller… L'histoire littéraire est marquée par ces couples qui rassemblent une comédienne et un écrivain. Un duo toujours inspirant, puissamment créateur.

Arthur Miller et son épouse Marilyn Monroe en 1959, au temps des jours heureux.

« *Tout commence par une femme, Madeleine Béjart.* » Ainsi parle l'historien Georges Forestier, spécialiste reconnu de Molière. Si l'on ignore les circonstances exactes de la rencontre entre celle qui était alors une courtisane et Jean-Baptiste Poquelin, il ne fait aucun doute qu'il n'y aurait pas eu la troupe de l'Illustre Théâtre sans Madeleine Béjart, qui la cofonde en 1643 avec celui qui deviendra Molière. *« Elle était belle, elle était galante, elle avait beaucoup d'esprit, elle chantait bien ; elle dansait bien ; elle jouait de toutes sortes d'instruments ; elle écrivait fort joliment en vers et en prose et sa conversation était fort divertissante »*, dit d'elle Georges de Scudéry dans son roman *Almahide*.

Dans la troupe, Madeleine Béjart dispose d'une aura particulière : elle peut au début choisir ses rôles dans le répertoire, et quand Molière écrit de nouvelles pièces, c'est elle qui crée et incarne les grands rôles féminins, avec Catherine de Brie. Madeleine Béjart a forgé l'artiste Molière, sa vision du théâtre et de la condition et de l'éducation des femmes, au cœur de ses premiers succès – *Les Précieuses ridicules, L'École des femmes*. C'est grâce à sa réputation de *« grande tragédienne »*, *« la meilleure de toutes »*, que les acteurs rescapés de la faillite de l'Illustre Théâtre en 1645 seront engagés par la compagnie de Charles Dufresne, point de départ de douze ans à sillonner les routes du sud de la France, assurant la bonne gestion financière de la troupe, avant le retour à Paris en 1658.

MUSE, BRAS DROIT, PYGMALION…

Tout change avec l'arrivée d'Armande Béjart, dite « Mademoiselle Molière ». La fille ou la sœur de Madeleine Béjart – la question n'est pas résolue – prendra la place de cette dernière, Madeleine étant reléguée à des rôles de servante ou de femme d'intrigue. En janvier 1662, Armande Béjart épouse Molière pour devenir actrice, puis entre dans la troupe au printemps. Elle sera Élise dans *La Critique de l'École des Femmes ;* pour elle, Molière crée le rôle de Célimène dans *Le Misanthrope ;* elle sera Elmire, épouse d'Orgon, dans la version définitive de *Tartuffe*. Si son talent est reconnu par ses contemporains, elle est au cœur de la biographie romancée diffamatoire, *La Fameuse Comédienne*, dont les attaques violentes font écho aux critiques que subit Molière.

Muse, bras droit, pygmalion, gestionnaire, conseillère : le large éventail des rôles tenus par les comédiennes, amantes ou épouses d'auteurs témoigne de leur place centrale, si ce n'est vitale, dans la construction d'une œuvre, de la renommée d'un artiste. Et même de sa naissance, comme le laisse croire le couple formé par Charlotte Lysès et Sacha Guitry.

ALBUM/AKG-IMAGES

En 1905, l'actrice de théâtre est présentée à Lucien Guitry, considéré comme le plus grand comédien de l'époque, le pendant masculin de la « Divine » Sarah Bernhardt. Charlotte Lysès a 28 ans, lui 61 ans. Elle est très riche, et Lucien Guitry y voit son seul intérêt, considérant sa passion pour le théâtre comme un caprice. La jeune femme se venge en séduisant le fils de Lucien, Alexandre, dit Sacha Guitry, de huit ans son cadet. Fâché avec son père, à cause de cette rivalité amoureuse et de ses débuts ratés comme acteur, Sacha Guitry s'installe avec Charlotte Lysès. Un temps, il néglige les rôles qu'elle lui obtient et dilapide les cachets de l'actrice. Non seulement sa riche conquête continue à l'entretenir, mais elle l'encourage à écrire. C'est ainsi qu'il achève sa troisième pièce, *KWTZ*, et quelques mois plus tard *Nono*, son premier grand succès.

Voilà Sacha Guitry lancé. Le couple se marie en 1907. Et l'auteur devient une figure de la nouvelle génération des boulevardiers, écrivant des pièces en quelques jours. À Charlotte Lysès, il donne un rôle magnifique dans *Le Veilleur de nuit*, comédie en trois actes dont le succès lui permet de s'offrir un château. Là encore, l'arrivée d'une actrice plus jeune – et, dans ce cas aussi, de la Première Guerre mondiale – précipite la fin du couple. Yvonne Printemps remplace Charlotte Lysès, et Sacha Guitry écrit pour sa deuxième épouse plusieurs comédies musicales à succès, dont *L'Amour masqué*. Reste que ce qu'a fait Charlotte Lysès pour lui est unique.

ET COCTEAU CRÉA MARAIS

Les couples d'auteurs et d'actrices sont nombreux, toutes époques confondues. Mais qu'en est-il des couples d'écrivaines et d'acteurs ? Nos recherches sont restées infructueuses. Cependant, est-ce si simple ? Quand Madeleine joue Magdelon dans *Les Précieuses ridicules*, n'est-elle pas aussi l'autrice de son rôle ? Et que dire de Nicole Anouilh qui certes joua dans les pièces de son mari, Jean Anouilh (*Pauvre Bitos*, *Le Songe du critique*), mais fut aussi coautrice de ses pièces les plus connues (*Beckett ou l'Honneur de Dieu*, et aussi *Pauvre Bitos*), avant de mettre en scène plus tard les pièces de son mari ? Les rôles sont nettement moins figés qu'on ne le croit, et la passivité dans un couple d'artistes ne semble pas exister. Comme si on ne pouvait pas être créé, seulement créer à deux dans un dialogue, qui est le langage du couple. Mais rien n'est simple, et cette intuition ne vaut pas pour tous. Songez à Jean Marais qui dira : *« Je suis né deux fois, le 11 décembre 1913 et ce jour de 1937 quand j'ai rencontré Jean Cocteau. »* Décrié comme le plus mauvais acteur de France par la presse, Jean Marais était un génie dans le regard de Jean Cocteau qui fit de lui le grand acteur que l'on connaît dans son chef-d'œuvre *La Belle et la Bête*. Et songez à cette déclaration d'Arthur Miller à Marilyn Monroe, son épouse, à qui il offrit comme cadeau de rupture son rôle inoubliable dans *Les Désaxés : « Je vous aime tellement que ce que vous êtes rejaillit sur moi. »* Quelques mois plus tard, ils divorçaient. L'année suivante, l'actrice se suicidait. Miller avait vu juste en Monroe, mais n'a rien pu empêcher. Écrire l'autre, le voir vraiment, le comprendre : sur la page, sur la scène, ou dans l'intimité, rien n'est simple.

Gladys Marivat

LES RÔLES SONT NETTEMENT MOINS FIGÉS QU'ON NE LE CROIT, ET LA PASSIVITÉ DANS UN COUPLE D'ARTISTES NE SEMBLE PAS EXISTER

MAISON MARIA CASARÈS

CAMUS-CASARÈS : LA PASSION CLANDESTINE

C'est peu dire que les lecteurs ont été soufflés quand, en 2017, ils ont découvert les 865 lettres d'amour qu'Albert Camus et la grande comédienne Maria Casarès ont échangées de 1944 à la mort de Camus. Parce que Camus n'avait jamais levé le voile sur sa vie intime. Et parce que, en matière de discours amoureux, la prose de Casarès égalait la sienne : *« Maintenant, me voilà entière, à toi. Prends-moi contre toi et ne me quitte jamais plus. Je saurai comprendre tes tentations, s'il t'en vient et je saurai aussi te faire part des miennes pour pouvoir puiser en toi la force qui doit me les faire vaincre. Lorsque j'y pense, lorsque j'essaie d'imaginer notre avenir, j'étouffe presque de bonheur et une immense crainte me serre le cœur, ne pouvant croire à tant de joie dans ce monde. »* Leurs lettres, souvent lyriques, racontent un couple clandestin voué à l'attente plus qu'aux retrouvailles : Maria Casarès se consacre à ses tournées théâtrales, Camus, dont *La Peste* a connu, en 1947, un immense succès, donne des conférences dans le monde entier. Quand, en 1949, Camus crée *Les Justes*, il donnera à son amante le rôle de la révolutionnaire Dora. *« Également lucides, également avertis, capables de tout comprendre donc de tout surmonter, assez forts pour vivre sans illusions, et liés l'un à l'autre, par les liens de la terre, ceux de l'intelligence, du cœur et de la chair, rien ne peut, je le sais, nous surprendre, ni nous séparer »*, lui écrit Camus en 1950. En effet : trois jours avant son accident de voiture fatal, il lui adressait une dernière lettre pour lui donner rendez-vous.

Alexis Brocas

ALBERTINE ET JULIEN SARRAZIN

RÉCITS D'UN AMOUR EN FUITE

Connue pour son roman autobiographique *L'Astragale* et sa correspondance de prison, Albertine avait son Clyde, Julien, qui lui aussi écrivait. Leur vie de cavale et d'écriture a fait d'eux un couple d'écrivains bandits au destin éminemment romanesque.

Albertine et Julien Sarrazin en 1965.

Dans la lignée des écrivains prisonniers, il existe une reine, un astre noir, une météorite rimbaldienne, dont la muse masculine est un bandit fougueux au cœur de géant. Adoptée par un couple de Thénardier qui la révoquera, Albertine trouve en Julien Sarrazin la figure d'un père, d'un *« héros »*, comme elle l'appelle dans ses lettres. Pour comprendre cette reconnaissance, penchons-nous sur leur rencontre, des plus rocambolesques, racontée par l'écrivaine née à Alger en 1937, dans son premier roman, *L'Astragale* (1965).

Condamnée à sept ans de détention pour braquage à main armée, Albertine s'évade de la prison-école de Doullens une nuit d'avril 1957. En sautant d'un mur de 10 mètres, elle se brise l'os du pied donnant son nom au roman : l'astragale. Elle se traîne sur le bitume quand soudain *« la foudre s'éveille »*. Julien se trouvait là par hasard, le coup de foudre est immédiat. L'homme, de treize ans son aîné, la planque chez sa mère, chez des bandits, puis chez une ancienne prostituée, disparaît la plupart du temps pour « trouver » l'argent nécessaire aux soins.

Plus tard, alors qu'il fréquente une maîtresse, Albertine fait le trottoir à Paris. Interdit de séjour dans la capitale, ce *« Julot »* visite en cachette sa *« môme »* en cavale. C'est ce qu'il raconte dans son récit paru post-mortem *Chausse-Trappes* en 2015. Pensant sans arrêt à elle, il culpabilise de ne pas assez la protéger. Dans son livre précédent *Contrescarpe* (1975), il déroulait l'histoire de sa jeunesse délinquante, les casses à répétition pour nourrir sa famille, la prison, l'amour fou.

DES ŒUVRES INTERDÉPENDANTES

Quand le style d'Albertine est flamboyant, mêlant l'érudition d'une authentique latiniste à l'argot de la rue, l'écriture de Julien se présente sans ambages. À vrai dire, ce couple ne compte qu'un seul véritable écrivain : Albertine. Mais leurs œuvres sont interdépendantes : tout dans l'existence de Julien fascine Albertine, et vice versa. Sans lui, *L'Astragale* n'aurait jamais vu le jour.

Auteur de la biographie *Albertine Sarrazin. Une vie*, Jacques Layani dépeint Julien comme un homme drôle et très intelligent. Un bandit à l'ancienne, pour qui une poignée de main a valeur de contrat. Un jusqu'au-boutiste, aussi : après la mort brutale d'Albertine en 1967, à 29 ans, des suites d'un problème rénal et des négligences d'un anesthésiste, il fait condamner celui-ci en justice, puis sculpte un astragale qu'il fait poser sur

INTERDIT DE SÉJOUR DANS LA CAPITALE, CE « JULOT » VISITE EN CACHETTE SA « MÔME » EN CAVALE

la sépulture de la jeune femme, dans leur propriété près de Montpellier.

Albertine Sarrazin laisse derrière elle trois romans autobiographiques – *L'Astragale*, mais aussi *La Cavale* et *La Traversière*, publiés chez Jean-Jacques Pauvert entre 1965 et 1966 –, des nouvelles, de la poésie, des milliers de lettres souvent écrites en prison : quand l'un y entrait, l'autre en sortait ! Dès sa première publication, elle embrassa cette gloire littéraire à laquelle elle goûta si peu de temps. Le temps de se moquer du monde des lettres, comme en attestent ses *Lettres de la vie littéraire (1965-1967)*. Car, jusqu'au bout, ces amants terribles sont restés fidèles au « milieu » : ainsi s'expriment les truands.

Simon Bentolila

PAUL ALMASY/AKG IMAGES

V. E. SCHWAB

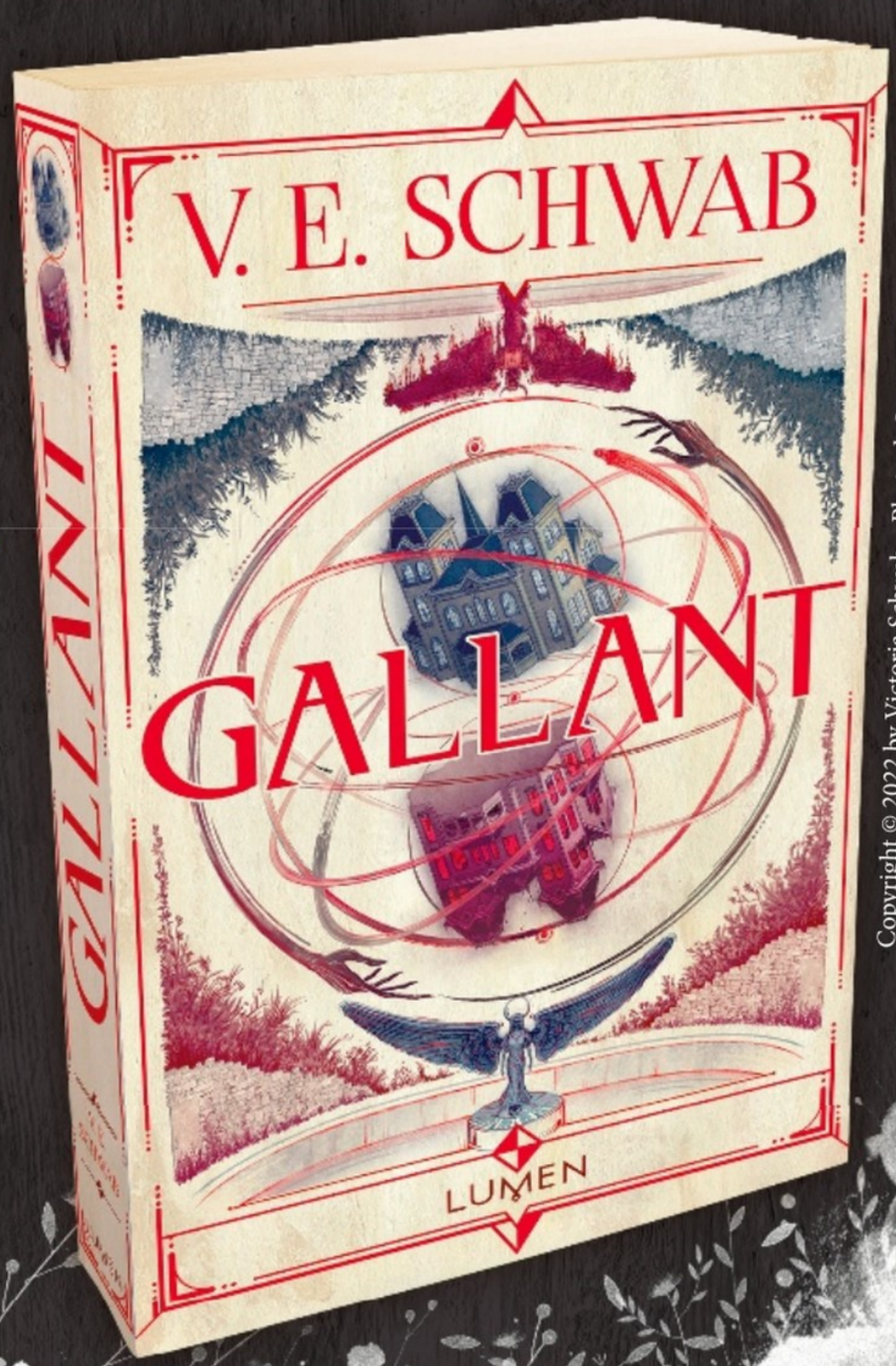
GALLANT

Toute chose projette une ombre,
même notre monde…

En librairie le 10 mars

V. E. Schwab

Découvrez le nouveau petit miracle de l'autrice prodige de *La Vie invisible d'Addie Larue* !



Copyright © 2022 by Victoria Schwab Photo de Jenna Maurice

Une écriture saisissante (…) qui donne le frisson.

– Kirkus Reviews

Puissance d'évocation et personnages ciselés, (…) la chaleur et le grain de folie inquiétant d'un Neil Gaiman.

– Publishers Weekly

DÉCOUVREZ LE TRAILER

LUMEN

Retrouvez-nous sur Instagram @lumeneditions

Retrouvez-nous sur Twitter @lumeneditions

Retrouvez-nous sur Facebook @lumeneditions

Retrouvez-nous sur YouTube /éditions Lumen

CHLOÉ MORIN

BAS LES ARMES, CITOYENS

À quelques semaines de la présidentielle, nombre de politologues publient des livres. Celui de l'ancienne conseillère de Manuel Valls détonne en ce qu'il démontre que les citoyens devraient balayer devant leurs portes avant d'accuser de tous les maux les politiques. Un courageux cri d'alarme, lancé par une désenchantée combative.

C'est un temps âpre à la violence incontrôlable. Des antivax, des anti-passe, des antitout et, pourquoi pas, pendant qu'on y est, des anti-antitout s'en prennent aux domiciles des députés, voire les lapident devant leur domicile avec des galets après les avoir assaisonnés de varech. Le parti des gens qui ne sont pas sûrs d'avoir raison peut se faire du souci. Doit-on en conclure qu'on a les électeurs ou, au contraire, les politiques qu'on mérite ? Voire les deux ? Chloé Morin a sûrement son idée sur la question. Justement, la voici qui apparaît, masquée, bien sûr, ombre discrète dont je ne distingue au premier abord que le regard intense, deux billes sombres d'où jaillissent des petites flammes, alors que nous prenons place dans un bureau des éditions Fayard, son éditeur.

Chloé Morin est une personnalité médiatique qui monte, même si elle n'aimerait sans doute pas ce terme. Venue de la politique où elle servit en qualité de conseillère de Jean-Marc Ayrault puis, beaucoup plus longuement, de Manuel Valls, cette jeune femme blonde de 34 ans me quittera dans une heure pour aller officier sur le plateau de France Info avant d'enfourcher sa Ducati Monster et de regagner ses pénates près de la Bastille, où l'attendront sans doute son compagnon et assurément ses deux chats. Également chroniqueuse à *L'Express*, Chloé Morin s'est fait une spécialité de lanceuse d'alerte sur tout ce qui touche au périmètre hautement inflammable du politique, un domaine qui, constate-t-elle avec une acuité tranchante tournant le dos au lénifiant discours consensuel, est désormais l'objet non seulement de dédain mais aussi d'accès de fièvre brûlante. Cette terrifiante montée d'une colère désormais sans limite, que la crise de la Covid a encore accentuée, est l'un des thèmes de son nouveau livre dont le titre, *On a les politiques qu'on mérite,* annonce la couleur.

DE L'ÉCONOMIE À LA POLITIQUE

Je lui rappelle en préambule qu'après nous avoir alertés sur l'ampleur de la crise démocratique (dans *Le Populisme au secours de la démocratie ?*), ce n'est désormais plus de l'inquiétude qui infuse ses nouvelles pages mais le désespoir. Comme si sa pensée n'était plus qu'un avis de décès d'un système qui aurait fait long feu. Chloé Morin ne s'oppose pas entièrement à ma remarque : *« Il y a effectivement une forme de continuité dans le raisonnement,* explique-t-elle, *même si le style de cet ouvrage est assez différent des précédents. Une continuité d'observation d'un monde que j'ai bien connu et que je continue de côtoyer. C'est notamment à partir de l'expérience acquise dans les cabinets ministériels que j'ai commencé à me poser des questions sur l'exercice du pouvoir, les dysfonctionnements de la démocratie, la détestation des élus. »* Un ressenti éprouvé par celle qui se définit aujourd'hui professionnellement comme *« politiste »* (politologue sans doctorat en sciences politiques) auprès de deux Premiers ministres socialistes en tant que conseillère « opinion ». Un parcours dû bien sûr à son bagage universitaire, ses compétences et à sa rapidité d'analyse, mais aussi à ce qu'elle nomme un hasard bien tombé. Celle qui se destinait à l'économie avait consacré son mémoire de fin de cycle à La London School of Economics à « La lutte contre la pauvreté », un travail qu'elle avait adressé avec son C.V. à Martin Hirsch, alors haut-commissaire aux solidarités actives contre la pauvreté dans le second gouvernement Fillon. *« Tout a commencé par lui, car il m'a recommandé auprès d'Ayrault et voilà. »* Voilà ? Quatre années intenses passées auprès de Manuel Valls à lui concocter des analyses d'opinion, des fiches de lectures sur des essais parus et parfois des suggestions pour ses discours, un homme qu'elle appréciait pour *« son sens de la contradiction, de la nuance, du partage des idées, quelque chose de très rare aujourd'hui, notamment*

« C'EST À PARTIR DE MON EXPÉRIENCE DANS LES CABINETS MINISTÉRIELS QUE J'AI COMMENCÉ À ME POSER DES QUESTIONS SUR LES DYSFONCTIONNEMENTS DE LA DÉMOCRATIE »

en politique, surtout de la part des gens de ma génération ». On devine les discussions musclées mais respectueuses, les échanges nourrissants.

UN CONSTAT ENTRE ACCABLEMENT ET MINCE ESPOIR

Après avoir quitté ce monde lors du débarquement de Manuel Valls à l'occasion de l'élection d'Emmanuel Macron, Chloé Morin s'embarque dans le privé et choisit d'œuvrer sur le terrain de la réflexion et non plus de la théorisation. Son nouvel ouvrage part d'un constat qui n'est certes pas nouveau, mais qui se voit amplifier par son travail sur le terrain où elle s'est attelée à rassembler les paroles des politiques de tous bords : la haine qu'ils provoquent parfois pour de bonnes raisons mais pas toujours. Dans son essai composé d'interviews d'élus célèbres, de récits, d'anecdotes, personnelles parfois, celle-ci veut avant tout s'adresser à ceux qui ne croient plus en leurs édiles et qui, souvent, en ont une vision déformée. *« Il ne faut pas être trop théorique »*, abonde cette « tête » spécialiste de l'analyse de l'opinion et de la communication publique au sein de Societing, la boîte qu'elle a cofondée et dont elle est directrice générale, avant de poursuivre : *« Il faut avant tout apporter du concret et essayer de donner un peu de chair à un monde politique trop souvent commenté et envisagé de manière assez désincarnée. »* Derrière le constat en forme de cri d'alarme, Chloé Morin ne se résout pas à accepter le spectacle déprimant d'une parole politique complètement dévitalisée, où l'hyper défiance incite de plus en plus de politiques à songer à quitter le navire. Comme si une poignée de prévaricateurs, de planches pourries déteignait sur l'ensemble ; comme si, du particulier, il était désormais admis de tirer des généralités. Il y a quelque chose de touchant à voir cette fille de médecins ardéchois, ayant grandi à Vallon-Pont-d'Arc dans le respect d'un certain idéal républicain, se débattre entre accablement et mince espoir, comme si elle voulait porter le fer à la manière d'un étendard : oui, dit-elle en substance, l'image fallacieuse du politique est bien souvent éloignée de la réalité.

CHEZ CETTE FAN DE MYLÈNE FARMER, NULLE CANDEUR MAIS « LA VOLONTÉ DE MONTRER UNE AUTRE FACETTE DU MILIEU POLITIQUE »

RÉCONCILIER LE PEUPLE ET LES ÉLUS

Chez cette fan de Mylène Farmer, nulle candeur mais, comme elle l'explique, assise derrière le bureau emprunté à une attachée de presse alors que la nuit est tombée, *« la volonté de montrer une autre facette du milieu politique, avec l'objectif de combler un peu le fossé entre les citoyens et les élus. Ou, au moins, d'amener les uns et les autres à réfléchir sur leurs rôles respectifs dans le système démocratique »*. Experte associée à la Fondation Jean-Jaurès, cet organisme de réflexion de centre gauche, notre « Ducati *woman* » s'obstine à croire que le grand soir de l'éclaircie entre les élus et le peuple est toujours possible même si la réussite de l'objectif paraît des plus lointains. *« Je souhaiterais apporter un peu de mesure dans le jugement excessivement sévère porté par la* vox populi *au sujet des politiques. »* Souhait appréciable où affleure en filigrane l'impuissance d'une action paralysée. *« On ne mesure pas la dilution des responsabilités induite par*

ÉLUS DE NOS RANCŒURS

Dans *On a les politiques qu'on mérite*, Chloé Morin appelle à plus de mansuétude envers les politiques, qu'elle humanise à travers des interviews touchantes ou surprenantes.

L'exercice n'a rien d'évident. Réhabiliter la politique par le politique. Chloé Morin s'y attache dans ce livre qui suprendra sans doute les plus critiques envers les élus. Si seulement ces derniers pouvaient en lire quelques extraits… Peut-être alors que la critique voire la violence envers hommes et femmes politiques diminueraient. Chloé Morin connaît bien le monde politique. Sa brutalité, la solitude, les journées qui n'en finissent pas, la vie privée qui n'existe plus… Il faut « en vouloir » pour faire de la politique et c'est souvent ce que l'on reproche à nos politiques, comme on leur reproche parfois aussi, ironie de l'histoire, d'être trop « normaux ». « On a les politiques qu'on mérite », donc. Coté négatif : des citoyens exigeants sur la transparence, les abus, l'exemplarité quand ces mêmes citoyens sont les premiers à demander passe-droits et exemptions. Coté positif : ce sont des élus méritants réellement soucieux du bien public. La politiste raconte des moments de vérité grâce à des interviews. Les plus touchantes – oui touchantes – sont celles de Valérie Pécresse, Myriam El Khomri ou David Lisnard ; certaines bousculent l'image que l'on peut avoir des élus comme celle de Marine Le Pen ou encore le propre témoignage de l'autrice sur Manuel Valls. Elles montrent un personnel politique qui mérite mieux que les caricatures qui en sont faites. Même Isabelle Balkany, pourtant brocardée en modèle du contre-modèle, fait réfléchir. Chloé Morin tente d'apporter des solutions pour réenchanter la politique et faire en sorte que des citoyens continuent à s'engager à tous les niveaux au service de la collectivité. Aucune évidence mais une certitude : nous comme nos représentants ne devons pas baisser les bras, sinon, c'est la démocratie qui bascule et tombe.

Aurélie Marcireau

★★★☆☆
ON A LES POLITIQUES QU'ON MÉRITE
CHLOÉ MORIN
324 P., FAYARD, 19 €

les différentes strates qui se superposent aux divers échelons de la vie politique. Personne n'est capable de dire précisément ce que fait le conseiller départemental par rapport au conseiller régional, etc. Lorsque vous êtes élu, vous êtes l'objet d'injonctions contradictoires en permanence, du plus petit au plus haut niveau. » Ceci explique la méfiance de Chloé Morin envers le concept de société civile où elle voit, la plupart du temps, *« une espèce de culte de l'amateurisme car il faut savoir maîtriser un certain nombre de codes et de connaissances pour prendre la tête d'une administration de dizaines de milliers de personnes. Il est illusoire de penser qu'il suffit de claquer du doigt pour savoir tout piloter de manière spontanée »*.

Pour décrire la situation actuelle, Chloé Morin se sert de l'exemple d'Atlas supportant le monde sur ses épaules. *« Que se passerait-il si, un jour, Atlas décidait de laisser tomber le monde sur ses épaules ? »* demande-t-elle à la fin du livre avant de conclure : *« Cette question n'est hélas plus qu'une simple hypothèse. »* Conservant une sensibilité de gauche, Chloé Morin ne cache pas son désarroi devant l'émiettement inquiétant des offres de son camp, avec ses guéguerres de candidats lilliputiens davantage concernés par des problèmes de transidentités et d'écriture inclusive que par des questions de pouvoir d'achat, de pauvreté, d'illettrisme ou d'insécurité. La jeune femme, qui reste admirative de l'action de son ancien « boss » Manuel Valls, ne semble plus reconnaître les siens, comme si un vent de folie avait marabouté la gauche au seul profit des théories derridiennes de « déconstruction » de l'homme blanc et de « décroissance », avec comme horizon final le retour souhaité à l'âge des cavernes.

« LES ROMANS RENDENT MEILLEURS »

« J'assiste comme tout le monde à un brouillage des repères avec l'affaissement de certaines idées républicaines à gauche, ce qui entraîne l'apparition de nouveaux défis et le besoin de reconfigurer le logiciel idéologique. » Chloé Morin trouve un certain réconfort dans la lecture, une passion concentrée sur l'art du roman où elle trouve non seulement une source émerveillée d'évasion, mais aussi de quoi puiser matières à réflexions, et fulgurances intellectuelles qu'elle ne trouve pas dans d'autres formes d'écrits. La description que fait Michel Houellebecq dans *Anéantir* sur les abjectes fins de vie subies par des vieillards abandonnés de tous dans les Ehpad la conforte dans l'idée que cet écrivain est un médium, puisque l'enquête sur l'ampleur de la maltraitance, psychologique et physique dans ces établissements ne fait que commencer. Chloé Morin parle avec admiration de James Ellroy et de John Niven, un auteur de romans très noirs dont l'un ne cesse de la hanter : *« L'histoire d'un homme condamné par la maladie, décidant d'aller buter tous les gens qui l'ont emmerdé dans la vie. Dont Trump. » « Les romans rendent meilleurs,* me confie cette désenchantée pugnace, *parce qu'ils vous permettent de vous mettre, par l'imagination, à la place de mille personnes différentes, ce que ne vous permettent pas le cinéma ou les jeux vidéo. »* Certes, mais aussi, définitivement peut-être, de ne pas passer à l'acte, quand l'envie vous démange de « buter » ceux qui n'ont pas l'heur de vous plaire. Parce que, n'est-ce pas, on n'a pas toujours les politiques, et les citoyens, qu'on mérite.

Fabrice Gaignault

Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine littéraire*

BERNARD QUIRINY

JAMES JOYCE À COLOMBEY

Colombey-les-Deux-Églises, ça vous dit quelque chose ? Bien sûr : ce village de Haute-Marne est connu pour… avoir accueilli la rédaction de *transition* (sans majuscule), célèbre revue anglo-saxonne d'entre-deux-guerres lancée en 1927 par Eugene et Maria Jolas, deux Américains installés à Paris, où ils côtoyaient leurs compatriotes de la Lost Generation – Hemingway, Gertrude Stein, Sherwood Anderson et autres habitués de La Coupole et du Select, à Montparnasse. Les Jolas connaissaient également James Joyce, croisé lors d'une soirée donnée en l'honneur de Valéry Larbaud. Le courant était si bien passé que Joyce leur confiera le soin de publier en avant-première les pages du *« work in progress »* sur lequel il travaille depuis *Ulysse*, le futur *Finnegans Wake*. Leur logis parisien étant devenu trop petit pour préparer *transition* et recevoir tous les écrivains qui leur rendent visite, les Jolas décident de partir à la campagne. Ils dégotent une maison à louer à Colombey, à trois heures en train de Paris. Elle n'a ni salle de bains ni électricité, mais qu'importe ! Ils y seront au calme pour éditer les textes de Desnos, Jouhandeau, Lewisohn, Soupault, Gide, Ernst, Trakl, Fargue, Juan Gris ou William Carlos Williams, quelques-uns parmi les cinq cents auteurs que publiera *transition* en vingt-cinq numéros.

Native de la Haute-Marne, Aurélie Chenot s'est prise de passion pour les Jolas, pour *transition* et pour cette époque où surréalistes, dadaïstes et expressionnistes – les trois principaux courants accueillis par la revue – rénovaient le langage poétique et démolissaient la syntaxe. Elle raconte cette aventure dans *Colombey est une fête*, bref récit au style agréable, étayé par une riche documentation. Joyce y tient une place à part. On apprend de quelle manière il dictait aux Jolas ses corrections depuis Paris par téléphone, un appareil alors tout nouveau à Colombey, qu'ils avaient fait installer spécialement pour recevoir ses interminables appels… Les numéros de *transition* étaient mis en page et imprimés à Saint-Dizier, à une heure de route, dans l'imprimerie Bruillard. Les protes, raconte l'autrice, s'arrachaient les cheveux en découvrant chaque mois le texte de Joyce, constellé de corrections et d'ajouts !

LA MAISON N'A NI SALLE DE BAINS NI ÉLECTRICITÉ, MAIS QU'IMPORTE !

Il y a quelque chose d'émouvant à se dire qu'un organe majeur de l'avant-garde littéraire de la fin des années 1920, qui fera découvrir aux lecteurs anglo-saxons tant d'écrivains français et qui recueillera les visions géniales du grand romancier irlandais, fut conçu là, au cœur de la Haute-Marne agricole, au milieu des champs. De quoi graver le nom de Colombey-les-Deux-Églises dans le marbre de l'Histoire ! Les Jolas repartiront en région parisienne au bout de deux ans, non sans avoir hésité à acquérir la maison. Leur propriétaire, la veuve Bombal, la revendra cinq ans plus tard à un lieutenant-colonel de l'armée française, en viager. Il paraît que le nouveau maître des lieux s'illustrera lui aussi par une grande œuvre littéraire, mais c'est une autre histoire.

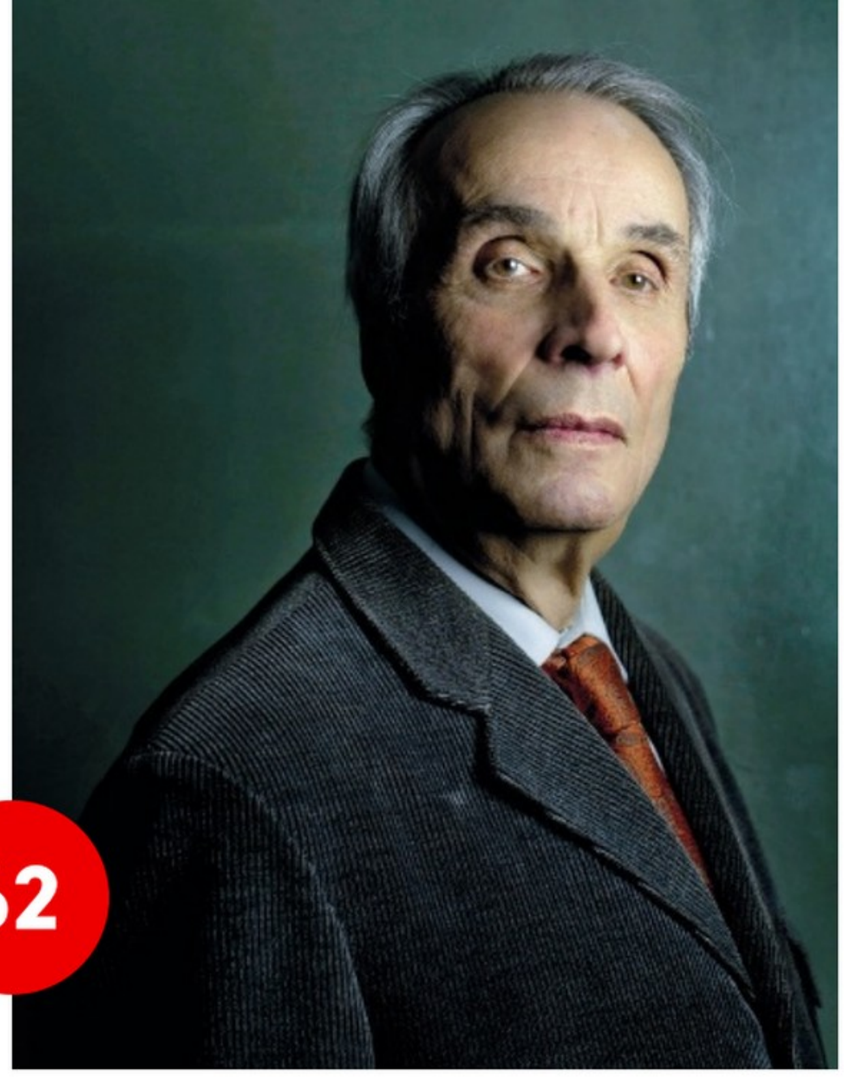
★★★★☆

COLOMBEY EST UNE FÊTE

AURÉLIE CHENOT

150 P., INCULTE, 14,90 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.

AUDREY SOVIGNET



62

LE REPOS SELON
ALAIN CORBIN

MÉLISSA DA COSTA
REVIENT : LES EXTRAITS

64

LE CAHIER CRITIQUE

JEAN LUC BERTINI/PASCO/PLON - ÉVA NIEPCE/ALBIN MICHEL - MICHAELA VERITY/ACTES SUD

DAMON GALGUT,
PROMIS JURÉ

76

84

BUG
EN PLANCHES
POUR
ENKI BILAL

Alain Corbin

L'empire des sens

Cet essai sur le repos apporte une nouvelle touche à l'œuvre originale de l'un des plus grands historiens français. Une œuvre consacrée depuis quarante ans aux sens, au désir et aux paysages.

À quelque chose malheur est bon. Le confinement imposé par le coronavirus aura permis aux plus chanceux de fuir *« les passions qui empêchent la tranquillité du corps et de l'âme »*, et de se *« resserrer en soi »* (La Rochefoucauld). À moins que ceux-ci n'aient préféré goûter les joies de la nature. Qui que nous soyons, nous aurons aspiré à l'une des figures changeantes du repos, dont Alain Corbin dresse la généalogie dans un nouvel essai nerveux et subtil.

L'objectif de l'historien est, cette fois, de débroussailler *« le chemin qui mène du temps où le repos était lié au salut, un état d'éternité heureuse »*, au *« grand siècle du repos »* (1875-1960), celui de *« la nouvelle figure hédonique des plages »* et du bronzage.

La chronologie d'*Histoire du repos* est finalement assez simple puisque, pendant près de deux millénaires, seul le repos éternel accapare les esprits : *« Requiem aeternam dona eis Domine »*, « Donne-leur le repos éternel, Seigneur ». Ceux-ci sont alors vissés sur la *« quiétude »*, le *« repos en Dieu »*, étape précédant le *« ravissement »*, ultime gamme des émotions mystiques.

VIVEMENT DIMANCHE

Le repos dominical, celui qui nous est le plus familier, n'en avait que l'apparence. De son institution par l'empereur Constantin, en 321, jusqu'à sa sécularisation au milieu du XIXe siècle, il était conçu comme un temps spirituel. Le croyant était sommé de se nourrir d'homélies, de sermons et prières. Le mépris de l'oisiveté, conjugué au souci de la « belle ouvrage », amenait à négliger les références au repos. Pour autant, paysans et artisans savaient prendre du temps pour eux, au rythme des travaux agricoles, des foires et des rencontres. Devenu repos festif avec une exigence de jeux, voire de beuveries, à moins qu'il ne fût oisif, le dimanche balancera ensuite entre restauration de la force de travail pour les ouvriers et temps personnel pour les *« classes de gens de loisir »* (Stendhal). Depuis que le monde est industrialisé, chronométré, voire digitalisé, le repos est perçu comme un remède à la fatigue physique et, de plus en plus, psychique.

Dans son nouvel essai, Alain Corbin (86 ans) évoque un vieux curé de campagne de Lonlay-Labbaye (Orne), le bourg de son enfance, qui menaçait les agriculteurs de la colère de Dieu s'ils travaillaient le septième jour. Son père, médecin, était un des fidèles les plus fervents et lui, le cadet, officiait comme enfant de chœur. Adepte de *« l'expérience vécue »* pour dérouler au plus juste le fil du temps, l'historien évoquera à plusieurs reprises son village dans *Les Cloches de la terre. Paysage sonore*

PIXABAY

DES GENS PAS SI ORDINAIRES

En 1998, Alain Corbin fait revivre un inconnu du XIXe siècle, Louis-François Pinagot[1], un sabotier analphabète normand, mari et père de fileuses, plutôt grand pour l'époque (1,66 mètre). Faute d'informations plus précises, l'historien se propose de prendre *« appui sur le vide et le silence »*, ce silence dont il écrira l'histoire. Il s'interroge sur ce que voyait (les paysages), ressentait (un siècle violent de révolutions et de déchéances), partageait (sa vie sociale) cet homme du peuple, soudain sorti de l'anonymat.
Près de vingt ans plus tard, l'historien se prête à un exercice similaire en reprenant les interviews de près de deux cents électeurs inscrits sur les listes électorales de la Haute-Vienne entre 1936 et 1966[2]. Tous ont un souvenir ému du Front populaire, porteur d'espoirs, mais se méfient de Léon Blum, un *« faux jeton »* et un bourgeois, juif de surcroît. Ils préfèrent Jean Jaurès, une *« tête »*, plus proche du peuple. Mais la mort du fils de leur médecin les touche plus que l'affaire Stavisky. Le local l'emporte toujours sur le national, *a fortiori* l'international. Aussi méprisent-ils et craignent-ils les immigrés italiens. Ils se méfient des Anglais, à cause de la guerre de Cent Ans. Mais ce sont les *« boches »* qui remportent la palme de la détestation. Quant aux déboires du Négus, les Limousins n'en ont cure.

E.H.

1. *Le Monde retrouvé de Louis François-Pinagot. Sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*. Flammarion, 1998.
2. *Paroles de Français anonymes. Au cœur des années trente*, Albin Michel, 2019.

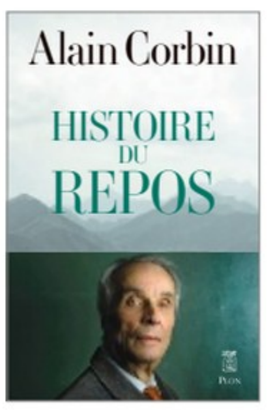
et culture sensible dans les campagnes au XIXe siècle ; tout comme son géniteur, l'un des rares nageurs à une époque où la plupart des habitants n'avaient jamais vu la Manche. Pourquoi, pendant mille ans, la mer fut-elle ainsi snobée ? Corbin répondra dans *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840* : siècle de l'avènement du bain froid, source de vigueur et fermeté. De là, il se penchera sur *L'Avènement des loisirs 1850-1960,* semblant enchaîner les ouvrages au fil des associations d'idées.

HÉRAUT DE L'HISTOIRE DES SENSIBILITÉS

Mêlant souvenirs personnels et travail d'archives, Alain Corbin a construit méthodiquement une œuvre d'au moins trente livres. La grande originalité de son travail réside dans la restitution historique de nos sens : odorat, vue, toucher, audition. Tout est bon à prendre : littérature, art, droit, médecine, afin d'affiner cette *« histoire des sensibilités »* dont il est devenu le héraut. Mais revenons à cette enfance « du XIXe siècle » baignée de religiosité, toujours prégnante, racontée dans *Sois sage, c'est la guerre*. Après un premier prix diocésain d'apologétique, son goût de l'histoire lui vient au lycée de l'Immaculée-Conception de Flers-de-l'Orne. L'agrégation passée, il part en Algérie en 1960. Une fragilité au genou le dispense d'une affectation dans les commandos. Au foyer des soldats, il lui vient l'idée d'une histoire des gestes. Ses condisciples l'en dissuadent : trop risqué pour une carrière universitaire. Après dix ans de travail et 1 600 pages, il publie en 1975 une thèse : *Archaïsme et modernité en Limousin au XIXe siècle*.

Touche-à-tout, il travaille ensuite sur la prostitution (*Les Filles de noce,* 1978) et l'odorat, d'où sortira un « petit livre » (*Le Miasme et la Jonquille,* 1982), qui aura, pourtant *« le plus de retentissement dans le monde »*. Le lien entre les deux sujets ? L'omniprésence de l'olfaction dans les archives sur les prostituées : parfum corporel, odeur de l'habitat, miasmes des sécrétions. Ainsi procède l'historien, passant avec brio d'une idée à l'autre. Déjà, ce travail annonce les écrits futurs : *L'Harmonie des plaisirs* ou les monumentales *Histoire du corps* (2005), *Histoire de la virilité* (2011), *Histoire des émotions* (2016), codirigées avec Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello. Dans cet itinéraire intellectuel, Alain Corbin est resté profondément attaché aux paysages du bocage de son enfance. Entre *La Douceur de l'ombre* déployée par les arbres, *La Fraîcheur de l'herbe, La Mer. Terreur et fascination* et le vent de *La Rafale et le Zéphir,* il ne cesse d'ouvrir de nouvelles portes d'entrée aux historiens. Comme s'il était décidé à ne pas suivre Montaigne, qui incitait ceux qui ont vécu à se *« forger un repos »,* afin de vivre pour soi ce *« bout de vie »* qui reste.

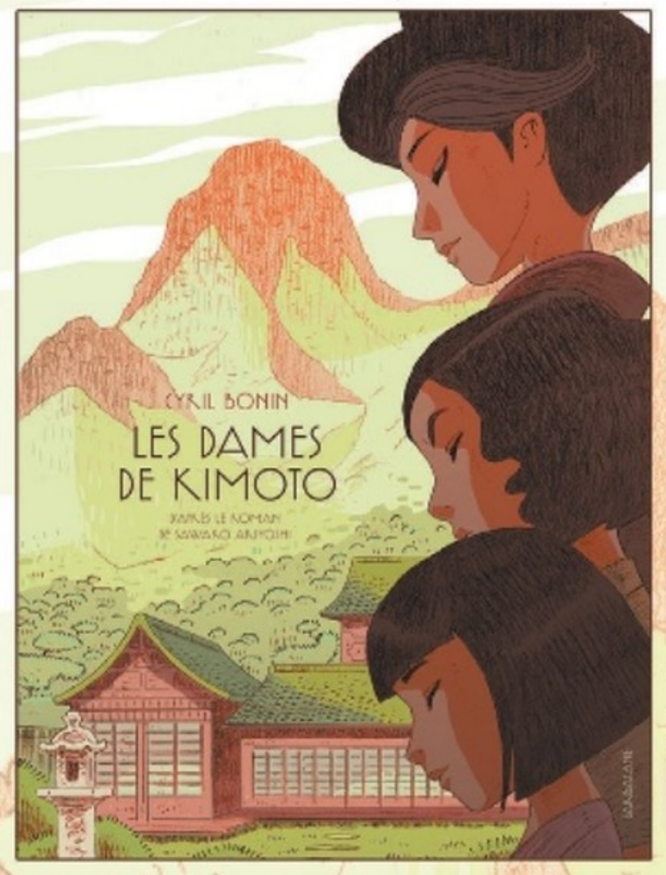
Emmanuel Hecht



★★★☆☆
HISTOIRE DU REPOS
ALAIN CORBIN
176 P., PLON, 13 €.
EN LIBRAIRIES LE 17 MARS.

ROMAN GRAPHIQUE

CYRIL BONIN
LES DAMES DE KIMOTO
D'APRÈS LE ROMAN DE SAWAKO ARIYOSHI



UN GRAND ROMAN FÉMINISTE À LA JAPONAISE

Trois femmes

Hana, *élégante et raffinée, héritière d'une longue tradition patriarcale.*

Fumio, *sa fille, en rébellion ouverte, tournée vers le monde extérieur et la modernité.*

Hanako, *la petite-fille, qui cherche le lien pour écrire son destin.*

Dessin : Cyril Bonin, « Les Dames de Kimoto » © Sarbacane 2022

SARBACANE
Tous les voyages…

Mélissa Da Costa

LES DOULEURS FANTÔMES

C'est avec le cœur gros que les lecteurs avaient refermé les pages de *Je revenais des autres*, et quitté cette attachante bande de saisonniers imaginée par Mélissa Da Costa – Ambre, Tim, Rosalie, Anton… Eux qui s'étaient juré une amitié éternelle après un hiver inoubliable à l'hôtel Les Mélèzes regorgeaient de projets fous et d'espoir en l'avenir. Mais rien ne s'est déroulé comme prévu ; comme si certaines promesses ne sont, hélas, pas faites pour durer… Cinq ans se sont écoulés, dans *Les Douleurs fantômes*. Ambre vit désormais à Lyon avec son nouveau compagnon, Marc. Responsable d'une boutique de vêtements, elle a fait une croix sur son passé et ses souvenirs vibrants d'Arvieux depuis que Tim l'a quittée pour retrouver son ancien amant, Anton. Un coup de fil de Rosalie, sa chère amie qu'elle a pourtant négligée depuis si longtemps, la ramène dans les Hautes-Alpes ; Gabriel, son mari, a disparu depuis trois jours la laissant inquiète, seule avec leurs deux enfants… Honteuse et mortifiée d'avoir été aux abonnés absents, Ambre décide de rejoindre Rosalie jusqu'au retour de Gabriel – malgré la présence de Tim et d'Anton, venus la soutenir dans cette épreuve. La gêne des retrouvailles entraîne un flot de questionnements ; dans ce tourbillon résonnent les souvenirs doux-amers du passé. Les trois amis devront faire face aux silences assourdissants, se retrouver, pour enfin guérir des blessures du passé. Et accepter ce bonheur *« revenu des autres »*.

Marie Lechevalier

LE LIVRE

LES DOULEURS FANTÔMES
MÉLISSA DA COSTA
448 P., 19,90 €. COPYRIGHT ALBIN MICHEL. EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.

BIO EXPRESS

1990

Naissance de Mélissa Da Costa à Replonges dans l'Ain. Après des études d'économie et de gestion à Lyon, elle devient chargée de communication. Elle effectue un voyage d'un an en van sur les routes de Nouvelle-Zélande, puis reprend son métier à son retour.

2019

Tout le bleu du ciel paraît aux éditions Carnets Nord. Passionnée par l'écriture depuis toujours, la jeune femme de 29 ans est repérée sur la plateforme monbestseller.com. Albin Michel la repère. Son roman devient un énorme succès au Livre de Poche.

2020

Les Lendemains, second roman à être publié, paraît chez Albin Michel en plein Covid. Un carton ! En développant des récits tout en délicatesse et émotion sur le thème de la résilience, Mélissa Da Costa conquiert définitivement le cœur des lecteurs.

EVA NIEPCE/ALBIN MICHEL

1

Le téléphone portable se mit à vibrer sur la table de nuit, Ambre se réveilla en sursaut. À côté d'elle, elle sentit Marc remuer et marmonner dans son sommeil. Elle attrapa le téléphone avant que le vibreur ne le réveille totalement.

Même pas sept heures. Qui pouvait appeler aussi tôt ? Ce genre d'appel n'augurait jamais rien de bon. Lorsqu'elle vit le nom qui s'affichait sur l'écran, son inquiétude grandit car cela faisait plus d'un an qu'elle n'avait pas eu de nouvelles de cette jeune femme dont elle avait été si proche.

« Rosalie ? »

Elle n'avait pas pu empêcher sa voix de trembler.

« Ambre, je suis désolée, je sais qu'il est un peu tôt…

— Qu'est-ce qu'il se passe ? »

Elle s'était levée du lit et sortit de la chambre le plus discrètement possible, avant de refermer la porte sans bruit. Dans le salon, le sapin que Marc avait absolument tenu à installer clignotait encore. Rouge, vert et bleu. C'était criard et inutile. Elle le lui avait dit.

« Je ne voulais pas t'affoler…

— Il est arrivé quelque chose ? »

Elle entendit Rosalie déglutir au téléphone. Comme chaque fois qu'elle entendait sa voix, elle s'en voulait de ne pas l'appeler plus souvent et de ne jamais avoir fait l'effort de lui rendre visite en trois ans.

« Non, je… je ne crois pas mais…

— Mais quoi ?

Ça ressemblait étrangement à une autre disparition, quelques années auparavant

— Tu n'aurais pas eu des nouvelles de Gabriel… récemment ? »

Un silence un peu lourd tomba.

« Qu'est-ce qu'il y a, Rosalie ? Il est parti ? chuchota Ambre très vite.

— Non. Non, enfin… ça ne fait que quelques jours…

— Vous vous êtes disputés ?

— Non ! répliqua Rosalie avec ferveur. C'est pour ça que je ne comprends plus rien !

— Attends, explique-moi. »

Ambre prit place sur le canapé, au milieu des gros ouvrages que Marc remplissait d'annotations des heures durant.

« Il y a trois jours, je suis rentrée de l'école avec les deux petits et Gabriel n'était plus là. Il y avait un mot sur la table. »

La voix de Rosalie s'étrangla et Ambre sentit son estomac se retourner. Ça ressemblait étrangement à une autre disparition, quelques années auparavant, mais cette fois les rôles étaient inversés[1].

« Ce mot, Rosalie, qu'est-ce qu'il disait ? »

Il y eut un court silence et Ambre soupçonna Rosalie de retenir ses larmes.

« Rien… enfin, pas grand-chose… Qu'il avait dû partir pour régler une affaire, qu'il ne pouvait pas me dire pourquoi ni quand il serait de retour mais il promettait qu'il allait revenir… Il… il disait de ne pas m'inquiéter et de ne pas inquiéter inutilement sa famille. Il serait là le plus tôt qu'il pourrait et il embrassait les enfants. »

Rosalie déglutit de nouveau. Ambre gardait les yeux rivés sur les lumières du sapin qui clignotaient ridiculement.

« Et ça fait trois jours ?

— Oui. Les enfants… ils demandent des nouvelles et je… j'essaie d'avoir l'air normale mais… »

La voix de Rosalie se brisa.

« Hé ! Reste calme. Je suis sûre que ce n'est rien de grave. »

Elle se trouvait nulle de prononcer une phrase comme ça. Elle aurait voulu faire plus. Elle devait faire plus.

« Écoute, Rosalie, j'ai deux semaines de congé pour Noël… je peux venir… à Arvieux. »

L'endroit qu'elle s'était efforcée d'éviter depuis cinq ans, depuis la fin de cette saison d'hiver où elle avait rencontré Rosalie, Gabriel et les autres… Ça produisait encore un effet étrange sur elle de s'entendre prononcer ce nom. Arvieux.

« Non ! protesta Rosalie. C'est Noël justement ! Tu ferais mieux de rester en famille !

— Je resterai le temps que Gabriel rentre, d'accord ? Ça ne devrait pas être très long.

— Non, vraiment, reste à Lyon. Je voulais juste savoir si tu avais eu de ses nouvelles, c'est tout.

— Je vais pas te laisser seule avec les enfants. »

Ambre avait déjà allumé l'ordinateur de Marc, posé sur la table basse à côté du canapé.

« Je vais acheter les billets. Je travaille aujourd'hui mais ce soir je suis en congé. Je peux arriver dès demain.

— Mais il doit y avoir un travail énorme au magasin en période de Noël. Tu es sûre qu'ils ne vont pas avoir besoin de toi ?

— J'ai accumulé tellement d'heures supplémentaires qu'ils m'ont mise en repos forcé pour deux semaines. »

C'était vrai. Ils ne lui avaient pas laissé le choix.

Le travail au magasin, ça avait été son excuse chaque fois que Rosalie insistait pour qu'elle vienne passer quelques jours à Arvieux. Ce n'était pas un mensonge en soi. Ambre ne comptait pas ses heures. Elle passait sa vie à la boutique. Mais elle aurait toujours pu s'arranger.

« J'ouvre le site Internet, Rosalie… Dans une minute j'aurai pris mes billets.

— Ambre… »

Le ton de Rosalie avait changé. Comme si elle hésitait à lui annoncer quelque chose.

« Quoi ?

— Il faut que tu saches… j'ai prévenu Anton dès que j'ai trouvé la lettre. Il sera là ce soir… »

Puis Rosalie lâcha :

« Avec Tim. »

Le malaise s'installa quelques secondes. Ambre tenta de se concentrer sur l'écran de l'ordinateur pour ne pas laisser ces deux prénoms la troubler, pour refouler la pensée qui se formait dans son esprit : Alors ils sont encore ensemble.

« Si tu ne veux pas venir, je comprendrai tout à fait », ajouta précipitamment Rosalie.

Elle se força à déglutir. Le site de la SNCF était ouvert. Elle pianota machinalement, sans voir ce qui s'affichait.

« Non ça va, répondit-elle d'une voix légèrement étranglée. Ça fait longtemps maintenant. »

Rosalie ne fut pas dupe de son ton apparemment détaché.

« Tu sais… pour les billets, tu peux me rappeler plus tard. »

Un pleur d'enfant se fit entendre. Celui du petit garçon qu'avaient eu Rosalie et Gabriel après Sophie. Ambre ne l'avait jamais vu et ne se rappelait même plus son prénom. Plus que jamais elle eut honte de

Elle venait d'être ramenée cinq ans en arrière et elle n'y était pas préparée

son silence ces dernières années. Gabriel était parti et sans doute les choses allaient-elles mal depuis de longs mois avec Rosalie, mais elle n'en savait rien puisqu'elle avait presque coupé les ponts avec eux.

« Timotée est réveillé. Je vais devoir te laisser. »

Timotée. C'était pour ça qu'elle l'avait oublié. Il lui rappelait trop un autre prénom. Tim.

« D'accord, Rosalie. Je te téléphone plus tard pour te donner mon heure d'arrivée.

— Ça marche.

— T'inquiète pas trop. Je suis sûre qu'il sera vite de retour. »

Mais sa phrase tomba dans le vide. Rosalie avait déjà raccroché.

Elle resta longtemps prostrée sur le canapé, le regard fixé sur le sapin et ses guirlandes clignotantes, tentant de calmer les battements de son cœur.

La voix de Rosalie. Arvieux. Anton. Tim… Elle venait d'être ramenée cinq ans en arrière en quelques secondes et elle n'y était pas préparée. Surtout pas dans ces circonstances où Gabriel avait disparu en laissant Rosalie seule avec les enfants.

Arvieux… L'hiver au chalet des Mélèzes. Le salon sous les toits, au coin du poêle à bois. Tim, Anton. Les livres, les promesses. Le lac de Roue.

Elle entendit du bruit dans son dos. Marc venait d'entrer dans le salon, seulement vêtu d'un boxer et d'un T-shirt. Il était sept heures. L'heure pour lui d'avaler un rapide café avant de se replonger dans ses livres.

Il déposa un baiser sur son front, par habitude, sans vraiment y penser, avant de demander :

« C'était qui ?

— Rosalie.

— Rosalie ? »

Ambre ne lui en avait presque jamais parlé. En deux ans de vie commune avec lui, elle n'avait dû échanger que trois ou quatre coups de téléphone avec Rosalie. Alors son prénom ne lui disait rien. Pas plus qu'Arvieux.

« Une amie que j'ai un peu perdue de vue. Je l'ai rencontrée il y a cinq ans dans les Hautes-Alpes.

— Dans l'hôtel où tu travaillais ? »

Il se souvenait vaguement qu'elle y avait été serveuse mais pour lui ce n'était qu'une ligne sur son CV.

« Ouais. Elle… son mari a disparu.

— Disparu ? »

Les yeux de Marc étaient écarquillés. Ses yeux en permanence effarés.

« Oui, enfin… il a laissé un mot lui demandant de ne pas s'inquiéter… ça ne fait que trois jours mais elle se fait du souci… elle est seule avec les deux enfants.

— Pourquoi elle t'appelle toi ? »

La question de Marc, innocente et tout à fait juste, lui rappela à quel point elle avait été absente ces dernières années, à quel point elle était devenue une inconnue pour Rosalie et à quel point c'était effectivement surprenant qu'elle l'ait appelée ce matin.

---

1. Voir Mélissa Da Costa, *Je reviens des autres*, Albin Michel, 2021.

L'INFO EN PLUS

Plus de 600 000 exemplaires écoulés ! Salué par la presse et les lecteurs, *Tout le bleu du ciel* est l'histoire d'un succès sans fin, propulsant la romancière en huitième position du classement des auteurs ayant le plus vendu en 2021. Selon les meilleures ventes établies par GfK pour *Livres Hebdo*, le poche figure à la 6e place du top 50, tandis que *Les Lendemains* arrive à la 22e position. Des récits empreints d'humanité, de partage, d'espoir. Unis dans les épreuves pour l'accomplissement de chacun.

Véronique Olmi

Geôle et môme

Plébiscitée entre autres pour *Bakhita*, la romancière et dramaturge revient avec *Le Gosse*, pavé déchirant sur les bagnes pour enfants de l'entre-deux-guerres. Portrait.

PATRICE NORMAND/LEEXTRA/ALBIN MICHEL

Le timbre est langoureux, la diction régulière, le phrasé est précis et élégant : sa voix est de celles qui vous embarquent et vous scotchent en même temps. Elle semble guidée par un moteur à deux temps : la tranquillité et l'enthousiasme. Quand elle évoque l'évolution de son travail, elle parle d'*« amplitude »* et de *« vertige »*. Deux axes, donc. On se rappelle alors que la langue littéraire de Véronique Olmi a toujours alterné la retenue et la force d'une implosion, d'une image ou d'une révélation surgissant tout à coup. Cette langue est la même dans son quatorzième roman et, pourtant, on y entend comme une octave différente. Car l'écrivaine adapte toujours son niveau de voix à son histoire.

DE LA SCÈNE À LA PAGE

Le Gosse nous met dans les pas de Joseph, dont nous apprenons à la toute première ligne qu'*« Il est né le 8 juillet 1919 et* [qu'] *il en est fier »*. *« La pratique du théâtre m'a beaucoup appris sur la façon de faire parler un personnage : selon sa condition sociale, son âge et son époque »*, nous explique Véronique Olmi pour justifier son choix narratif : à la troisième personne et au présent, comme un roman d'action. Elle poursuit : *« Écrire, c'est comme placer un diapason : ça donne le* la, *l'intériorité du personnage, donc son souffle, et donc la scansion. Joseph est un enfant. Les enfants n'anticipent pas, ils sont toujours dans le présent, ils découvrent en permanence. Ils sont aussi en alerte permanente… »*

Ce travail de voix rappelle qu'avant de se faire romancière Véronique Olmi était dramaturge, et même comédienne. Depuis *Le Passage* en 1991, ce sont neuf pièces qui ont été écrites, publiées et jouées (souvent avec elle) sur des scènes prestigieuses. En 1998, par exemple, elle

en avait trois à l'affiche : *Chaos debout* au Festival d'Avignon, *Le Passage* au théâtre des Abbesses à Paris, et *Point à la ligne* au Vieux-Colombier. Passer de la scène à la page lui a été lancé comme un défi : *« Mes pièces étaient publiées par Actes Sud, et une éditrice de la maison a demandé à trois de ses auteurs d'écrire un roman : Olivier Py, Laurent Gaudé et moi-même. On m'avait toujours dit qu'un dramaturge ne pouvait pas être romancier, et j'en étais persuadée. J'ai montré quelques petites nouvelles, dont l'une basée sur un fait divers. Elle y voyait un roman. Pas moi. »* Ce fut pourtant le premier publié, en 2001 : *Bord de mer*, récit à la première personne d'une mère infanticide. Couronné par le prix Alain-Fournier. Dix ans après, *Cet été-là* reçoit le prix Maison de la Presse. Depuis, ses ouvrages sont traduits dans une vingtaine de langues.

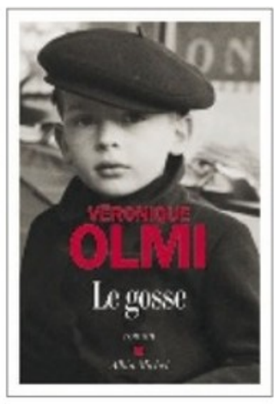
De telle sorte qu'aujourd'hui elle ne fait *« plus que ça »* : écrire des romans. Quitte à prendre une montagne de risques : *« Pour pouvoir écrire* Bakhita, *j'ai vendu ma maison et fait un emprunt à ma banque. »* La chance sourit aux audacieux, on connaît l'adage. En 2017, *Bakhita* fut l'un des romans marquants de la rentrée, par ailleurs lauréat du prix du roman Fnac et finaliste du Goncourt, du Femina et du Goncourt des Lycéens (*« avoir raté ce dernier est ma seule déception »*). Ce succès lui a permis *« de rembourser la banque ! »*, et lui a aussi offert *« la liberté. Celle de continuer à écrire les suivants. D'abord le temps, qui est un luxe absolu »*.

« ÉCRIRE, C'EST COMME PLACER UN DIAPASON : ÇA DONNE LE *LA*, L'INTÉRIORITÉ DU PERSONNAGE »

UN « GOSSE » PLUS PRÉSENT QU'IL N'EN A L'AIR

Le temps, par exemple, de se rendre en 2020 sur le site de l'ancienne colonie agricole et pénitentiaire de Mettray (Indre-et-Loire). Aujourd'hui institut thérapeutique, éducatif et pédagogique, le lieu fut un bagne pour enfants jusqu'en 1939. Un certain Jean Genet y avait été orienté de 1926 à 1929, après avoir été incarcéré à la prison pour enfants de la Petite Roquette à Paris – lire *Miracle de la rose*. Joseph, le *« gosse »* du roman éponyme, passera par ces deux lieux. La première intention de Véronique Olmi, qui avoue sa fascination pour l'écrivain… et dramaturge (tiens, tiens), c'était *« un roman en miroir : un personnage qui croisait Genet à Mettray, et se mettait à lui écrire tous les jours »*. Ce fut en visitant l'endroit, justement, que l'écrivaine comprit *« que Genet n'avait pas sa place dans* [s]*on roman, pourtant bien avancé ! »*. Le déclic, comme pour *Bakhita* d'ailleurs, fut une photo : un *« colon »* de Mettray (comprenez : un enfant retenu à la colonie) qui tient un cornet à piston. Il lui fallut tout recommencer, mais elle avait la clé. Et, comme indiqué plus haut, elle trouva le *la* pour raconter ce gosse, Joseph, que nous rencontrons en 1926, orphelin de père, puis bientôt de mère. On le suit de famille d'accueil en colonie pénitentiaire, en passant par la prison pour enfants de la Petite Roquette (Paris) et autres étapes. Avec un cornet à piston, dans les France du Front populaire. C'est son histoire. Mais c'est aussi un miroir (revendiqué par l'écrivaine) aux débats récents et récurrents sur les violences en familles d'accueil ou dans les foyers de l'Aide sociale à l'enfance. *Le Gosse* est plus présent qu'il n'en a l'air.

Une *« présence au monde »* que souligne d'ailleurs l'écrivaine Karine Tuil, l'une de ses amies les plus proches : *« En plus d'être une très grande romancière, elle est aussi une dramaturge et une comédienne qui, par sa voix, sa pensée et sa présence au monde, donne aux mots une résonance et une puissance particulières : ce qu'on appelle le talent. »* Sa consœur Véronique Ovaldé – par ailleurs éditrice de l'écrivaine chez Albin Michel – souligne *« son écoute et sa sagacité* [qui] *lui permettent d'écrire des livres à la fois accueillants et sans concession »*. Deux temps, deux énergies. La densité et la douceur. Et Véronique Olmi qui a su poser la voix. **Hubert Artus**



★★★★☆
LE GOSSE
VÉRONIQUE OLMI
304 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE
par Baptiste Liger

POUPÉES RUSSES

À l'heure où la Russie fait beaucoup parler d'elle dans l'actualité, plusieurs romanciers de langue française se penchent sur elle. Ou, plutôt, sur ce qu'elle représente en tant qu'imaginaire littéraire, dans des fictions vertigineuses. Parmi ces écrivains, deux nous ont particulièrement intéressés, voire fascinés. Remarqué avec les étranges *F* et *S*, Luis Seabra continue d'explorer une veine néokafkaïenne avec *L'Excuse* – comme la carte du tarot… Le jeu de cartes est l'un des nombreux instruments thérapeutiques (plus ou moins « légaux ») d'un obscur médecin russe, qui s'occupe d'un ingénieur, Vassili, traumatisé par la mort de ses filles jumelles et désormais tombé dans la folie. Mais cette dernière ne se situe pas toujours là où on le croit. Réalité et culpabilité sont ainsi au cœur de ce saisissant jeu de miroirs, à la lisière du fantastique et qui dépasse la vie des personnages pour saisir l'âme d'un pays.

Si les lois psychanalytiques se trouvent au cœur de *L'Excuse*, ce sont plutôt les mathématiques qui régissent le premier roman de Yann Brunel, l'ambitieux *Homéomorphose*. Elles sont en effet nombreuses au cœur du récit – et même au début de chaque chapitre –, qui tient sur l'opposition entre un père, Vladimir, et son fils Dmitri, génie des équations en pleine déchéance. Mais au-delà de la simple chronique familiale dans un territoire hostile, c'est un grand échiquier feuilletonesque et politique qui se dessine ici, quitte à parfois saturer la narration d'informations… Qu'importe : il y a là du souffle, un désir de littérature ô combien salutaires. Osera-t-on alors conclure *« na zdorovie »* ?

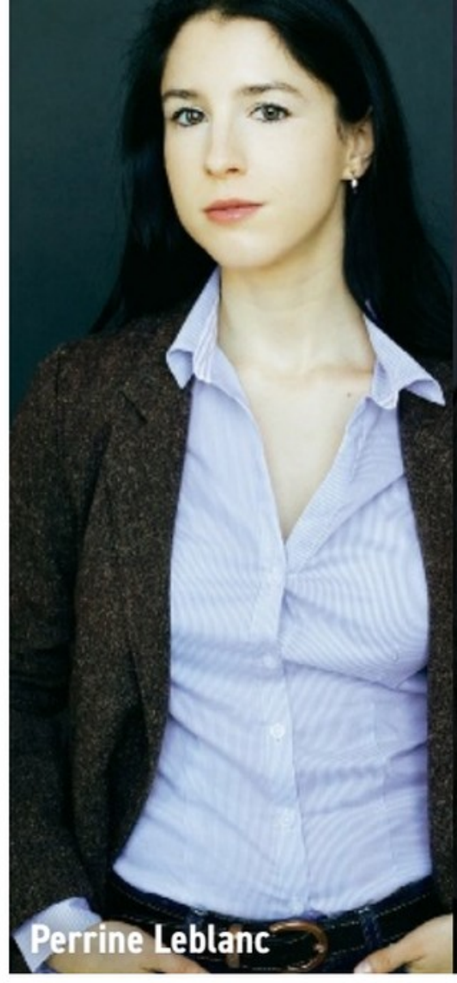
★★★★☆
L'EXCUSE
LUIS SEABRA
272 P., RIVAGES, 19 €

★★★★☆
HOMÉOMORPHE
YANN BRUNEL
520 P., GALLIMARD, 22 €

Perrine Leblanc - Audrée Wilhelmy

Des racines et des textes

Entre l'Irlande et une mystérieuse taïga, les romancières québécoises s'emparent de manière très personnelle de la question des origines.


Perrine Leblanc

Audrée Wilhelmy

Cet hiver, la littérature québécoise offre une place de choix à la question des racines. Deux romans, fort différents, explorent la nécessité de garder en mémoire ces cultures ou ces lieux qui fondent les individus que nous sommes. Outre-Atlantique, cela fait plus de dix ans que les Québécoises Perrine Leblanc et Audrée Wilhelmy, remarquées dès leurs premiers romans, séduisent les lecteurs. L'une a remporté le prestigieux prix du Gouverneur général en 2011, l'autre en fut finaliste en 2012. Cette année, elles s'offrent un aller simple dans les limbes du passé à travers deux beaux romans, qui se démarquent par leur originalité sur un thème pourtant rebattu.

Perrine Leblanc y entre frontalement, décortiquant le conflit nord-irlandais à travers le prisme du journalisme et de ces *Gens du Nord* qui subissent les répercussions de cette violence. Sujet passionnant autour de Samuel Gallagher, écrivain enlevé par l'IRA et laissé pour mort en raison de ses positions en faveur d'une Irlande réunifiée – une histoire qui capte l'intérêt des personnages principaux, deux journalistes. On y ressent une envie d'illustrer les rouages d'une Grande-Bretagne longtemps ébranlée par une ségrégation confessionnelle, l'espionnage et le terrorisme de grande ampleur. L'autrice montréalaise fait pudiquement hommage au vécu de ses ancêtres contraints de fuir l'Irlande pour le Québec, un devoir de mémoire migratoire pour ne jamais oublier.

RETOUR AU VERT

De son côté, Audrée Wilhelmy offre à son lecteur un tout autre récit, pour ne pas dire un conte réaliste, illustrant brillamment la force des racines par l'impact des lieux de notre enfance et la façon dont ils fondent ce que nous sommes à l'âge adulte. Dans *Blanc résine*, l'autrice imagine une relation entre deux protagonistes que tout oppose : l'une est fille de la taïga, nourrie au sein d'une nature luxuriante et sauvage, l'autre un garçon albinos né dans le paysage charbonneux des usines. Alors qu'ils trouvent un village où s'établir, l'appel de la forêt se fait sentir. Comprendre l'autre dans son entièreté ou accepter son *« mal du pays »* est une problématique qu'Audrée Wilhelmy, très inspirée par Anne Hébert, esquisse remarquablement bien dans ce récit. Elle y sublime le féminisme, la beauté des différences et l'esthétique de l'inhabituel, portant fièrement la culture plurielle de sa province québécoise.

Marie Jouvin

★★★☆☆
GENS DU NORD
PERRINE LEBLANC
192 P., GALLIMARD, 17 €

★★★★☆
BLANC RÉSINE
AUDRÉE WILHELMY
368 P., GRASSET, 22 €

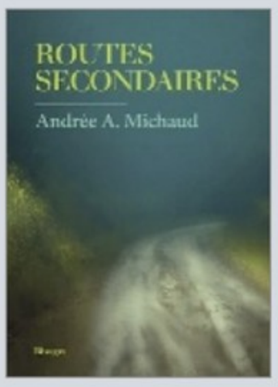
JULIE ARTACO/GALLIMARD – AUDRÉE WILHELMY/GRASSET

MIROIR, MON BEAU MIROIR

Andrée A. Michaud, autre autrice venue du Québec, sonde dans un livre troublant le thème de l'écrivain et de son double.

Avec ce cinquième roman, la Québécoise Andrée A. Michaud, qui est éditée en France depuis 2016, fait un pas de côté. Dans *Routes secondaires,* on retrouve son art du suspense et sa façon de donner une grande place au décor, mais c'est un peu comme si elle retournait le gant pour y enlever ce *« truc »* qui lui gratte la peau. Et ce truc qui la gratte, et surtout qui l'apeure, n'est autre que ce *« je »* qui, chez les écrivains, est justement un autre. D'ailleurs, l'un des personnages s'appelle Andrée A. Michaud. *« Je dois m'appeler Heather. Elle doit s'appeler Heather »*: telles sont les deux premières phrases. Plus la narratrice cherche à se changer les idées, plus cette Heather survient, toujours en ligne de mire. Elle est une apparition, un double, un cauchemar, et peut-être Michaud elle-même. Voire… le lecteur ? De ce sujet classique (l'écrivain aux prises avec son double), ce roman apporte un traitement original : tout ici consiste en un jeu de miroirs à plusieurs faces et à plusieurs hypothèses. Intrigant, et bluffant.

Hubert Artus



★★★☆☆
ROUTES SECONDAIRES
ANDRÉE A. MICHAUD
300 P., RIVAGES, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.

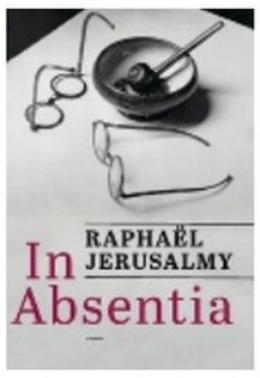
Raphaël Jerusalmy

Seul le rêve subsiste

S'absenter. Fuir l'horreur grâce aux voies de l'imaginaire : voici comment l'écrivain Pierre Delmain parvient à repousser la mort. Mais pas seulement. Déporté politique à Struthof, seul camp de concentration nazi ouvert sur le sol français, le prisonnier est recruté par l'un des médecins du camp pour achever les victimes de leurs *« expériences médicales »*. Avec l'humanité qu'il est encore capable d'éprouver pour celui à qui il ôte la vie. *« Il faut qu'il puisse sentir ton chagrin, ta propre douleur en communion avec la sienne, dans le tremblement de tes mains. Il faut qu'il puisse lire quelque chose sur ta bouche, sur la pâleur livide de ta face. De la compassion, une prière, du remords. »*

L'horreur, Saul Bernstein la rejette grâce à la mescaline. Alors que ses proches fuient vers les États-Unis, le collectionneur d'art est persuadé que la guerre n'éclatera pas. *« Hitler est un guignol »*, pense-t-il, moquant le pessimisme de son ami Maurois : *« Il envisage le pire, c'est un écrivain. »* Quand une peintre russe lui offre une étude représentant une descente de croix, il refuse encore d'y lire un présage. Alliant singularité et intensité romanesque, Raphaël Jerusalmy réunit ces deux trajectoires malmenées par l'Histoire dans *In absentia*, un ouvrage bouleversant, revisitant l'une des pages les plus sombres du XX^e^ siècle.

Laëtitia Favro



★★★☆☆
IN ABSENTIA
RAPHAËL JERUSALMY
176 P., ACTES SUD, 17 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.

Nathalie Azoulai

Tu es mon autre

Qu'est-ce qui a bien pu pousser Adèle à commettre l'impensable ? Cette douloureuse question hante Rachel depuis qu'on a retrouvé son amie de toujours pendue chez elle. Surtout, elle est soudainement confrontée à un étrange tiraillement. Si sa peine est immense, elle ressent comme un soulagement, la sensation de s'être débarrassée d'un poids. C'est que depuis l'adolescence et le pacte qu'elles ont scellé, ces deux existences que tout oppose sont intimement liées. Comme le reflet d'un miroir déformant, ces deux vies s'admirent et s'enlacent, mais aussi se confrontent et se jalousent. Rachel, issue d'une bourgeoisie cultivée qui vénère le génie, s'est consacrée à la littérature. Adèle, fille d'une famille modeste qui érige le travail en valeur cardinale, s'est tournée vers les mathématiques et s'est imposée dans un monde d'hommes en devenant une scientifique reconnue…

Sous la plume de Nathalie Azoulai – Prix Médicis 2015 pour *Titus n'aimait pas Bérénice* –, le roman d'apprentissage voit double ici. Grâce à un minutieux travail d'analyse psychologique et à une écriture troublante, la romancière bâtit avec *La Fille parfaite* une œuvre à double fond. Derrière l'enquête intime se révèle un cri rageur qui s'insurge contre le combat acharné que mènent encore les femmes pour se faire une place au sein de l'élite du savoir.

Léonard Desbrières

★★★☆☆
LA FILLE PARFAITE
NATHALIE AZOULAI
320 P., P.O.L, 20 €

SHARON JERUSALMY/ACTES SUD – PHILIPPE MATSAS/P.O.L

3 LIVRES EN BREF

★★☆☆☆
RESTONS BONS AMANTS
VIRGINIE CARTON
144 P., VIVIANE HAMY, 13,90 €

Fraîchement mariée, Hélène a une idylle avec un chanteur à succès. *« Qu'une liaison »*, ils se l'étaient promis. Le récit se révèle une confession intime et pudique d'une maîtresse à son amant, qui se glisse dans la peau de celle qui mène une double vie. : *« Bien sûr que je t'aimais. Bien sûr que tu le savais. »* La vérité sur une comédie jouée durant tant d'années, sans engagement ni sentiments. Juste *« bons amants »*. **Marie Lechevalier**

★★★★☆
VIVRE À TA LUMIÈRE
ABDELLAH TAÏA
208 P., SEUIL, 18 €. EN LIBRAIRIES LE 4 MARS.

La figure de la mère est souvent au centre des romans de Taïa. Mais il ne l'avait jamais déclinée avec une telle puissance poétique. Nous suivons ici Malika de 1954 à 1999 : jeune épouse trop vite endeuillée, puis mère de huit enfants, puis femme qui s'est sacrifiée. Trois temps de son histoire, mais aussi de celle du Maroc, entre la fin de la colonisation et le crépuscule du règne d'Hassan II. Une ode à la place et à la puissance des femmes. **H.A**

★★★★☆
SANS PLUS ATTENDRE
SYLVIE DURASTANTI
206 P., TRISTRAM, 19 €

Qu'est-ce qu'être la *« Maîtresse »* d'une île quand votre pouvoir tient à votre mariage avec un *« Maître »* absent ? Quand, chaque nuit, des prétendants boivent votre vin, séduisent vos servantes et assiègent votre couche ? Dans une langue solaire, Sylvie Durastanti réécrit l'histoire de Pénélope, femme d'Ulysse, pour montrer ce qui pourrait être le pendant féminin de l'héroïsme masculin chanté par Homère. Ce sublime premier roman parvient à éclairer le mythe sous un jour différent. **Jean Hurtin**

Yann Moix

Les bidasses en folie

Après son enfance à Orléans et ses études de commerce à Reims, l'écrivain raconte son service militaire à Verdun, au début des années 1990.

ARNAUD MEYER/LEEXTRA VIA LEEMAGE/GRASSET

Il avait publié *Cinquante ans dans la peau de Michael Jackson* : pas sûr qu'on aurait aimé passer les cinq dernières décennies dans sa peau à lui. Enfant, il s'est fait battre à plate couture. Étudiant, il a frayé avec des crétins, a conçu avec eux une éphémère feuille de chou antisémite – casserole dont il ne parvient pas à se défaire. Voici la suite des aventures autobiographiques du grand névrosé graphomane qui alterne depuis ses débuts sautes d'humeur et coups de génie : *Verdun*, où on le voit prendre les armes.

Yann Moix a 24 ans et déprime toujours autant : *« L'ennui, après trois années passées à Reims, m'avait suivi jusqu'ici. Partout où j'allais, je l'emportais. »* Il devait être beau, l'élève officier de réserve Moix, avec son crâne tondu de frais et son béret bleu marine orné du macaron du 6e régiment du génie… Hisser les couleurs au faîte du mât ne lui remonte pas le moral. Il s'essaie aux manœuvres, patauge dans la gadoue. On le voit tenir un Famas – il est plus à l'aise avec un stylo. D'abord incorporé à Angers, puis envoyé à Draguignan, Moix se fait martyriser par ses supérieurs. Il prend du galon, passe lieutenant, en poste à Verdun. Ses camarades ne voient pas la vie plus en rose. Un certain Pichon, ancien toxicomane, s'ouvre les veines. Un autre, Cancalon, tente de s'étrangler avec un lacet de rangers. Comme toujours chez Moix il y a de l'humour, mais on est loin de *Podium* : ici il rit jaune. Pour s'aérer l'esprit, le jeune homme qui vient de découvrir *Ferdydurke* de Gombrowicz essaie d'écrire un roman. Se retournant sur son passé, le quinquagénaire d'aujourd'hui digresse sur Gide et la mort de Péguy (deux grandes obsessions de Moix). On pense bien sûr à *Casse-pipe* de Céline, mais aussi aux *Bidasses en folie* de Claude Zidi quand une jeune fille lui rend visite.

Au bout d'une saison en enfer, enfin, c'est la quille. S'agit-il vraiment d'une libération ? Un copain de Reims, Garabédian, lui envoie une lettre : *« Nous étions mieux dans la boue, à crapahuter. Nous étions mieux sur la poussière des chemins, dans la rocaille, en sueur, avec notre barda, casque sur la tête. Qui sait si cette année-là n'a pas été la plus belle de notre vie ? »* Après *Verdun* il y aura *Paris* (son prochain livre à paraître). Si Moix était resté sous les drapeaux que serait-il devenu ? On peine quand même à l'imaginer général.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★★☆☆
VERDUN
YANN MOIX
288 P., GRASSET, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 9 MARS.

CHANT RÉVOLTÉ

De petites îles noires. Ainsi la mère de la narratrice décrit-elle la maladie qui marbre sa peau et l'oblige à quitter son île pour emménager chez sa fille. De parenthèses complices en moments douloureux, un autre mal se révèle : le souvenir de violences qu'une lignée de femmes porte en elle, sans faire de vagues. Un silence que « Co », la petite dernière, a décidé de rompre, encouragée par son amie ethnologue Selma, et par le chant diffus de ses semblables. *« Nous sommes innombrables et innommées, nous ne nous réunissons pas, nous nous retrouvons. »* Peuplé de créatures mythologiques, de marins, d'ondines et de guérisseurs, *Des sirènes* se déploie dans le deuil et dans l'amour, au gré d'ellipses puisant leur force dans leur silence, à l'image de la vague lorsqu'elle reflue. Féministe sans taper du poing, son histoire dénonce l'injustice : celle contre laquelle on se débat en vain (la maladie qui nous prive d'un proche) et celle qui recule quand l'union devient une force. Après la révolte, l'apaisement.

Laëtitia Favro

★★★☆☆
DES SIRÈNES
COLOMBE BONCENNE
208 P., ZOÉ, 17 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 MARS.

Hélène Laurain

Activisme incendiaire

Solastalgie. Un bien joli nom pour désigner la détresse et la rage qui consument Laëtitia. Sa colère face aux défilés de SUV, aux déforestations illégales et à l'enfouissement de déchets radioactifs sous sa région natale, la Lorraine. Trente et un ans après sa naissance, le jour de l'explosion de Tchernobyl, la jeune pousse sortie d'école de commerce s'est muée en mauvaise herbe et en *« furie verte »*. Le jour, elle glane un smic dans un aberrant complexe de ski en salle ; la nuit, elle allume des feux devant les centrales nucléaires.

Rédigé en vers libres uppercuts, ce premier roman militant fait feu de tous baumes, de la culture pop des années 1990 aux références plus « cinéphi-lettrées ». Mais entre *Sweet Dreams* et Nick Cave, entre les chaussettes Artengo et Svetlana Alexievitch, un hommage étincelle entre tous. Du documentaire *Wild Plants* de Nicolas Humbert, plaidoyer pour une autre manière d'habiter la Terre, *Partout le feu* tire quelques combustibles : mêmes personnages habités, même télescopage du politique et du poétique, même liberté dans la forme et même couleur sonore, nerveuse et percutante. Notre langue découle de la nature, rappelait en 2016 l'un des activistes du film : comme tout aigle ou tout coyote, chaque humain possède son propre chant. Avec ce texte brasier, nul doute qu'Hélène Laurain vient de trouver le sien.

Camille Thomine

★★★☆☆
PARTOUT LE FEU
HÉLÈNE LAURAIN
160 P., VERDIER, 16 €

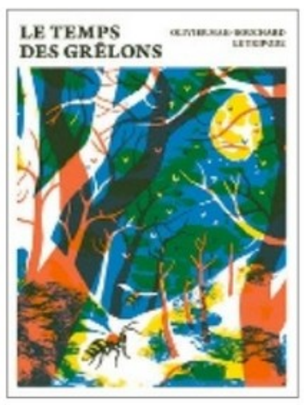
Olivier Mak-Bouchard

De mauvais clichés

Un phénomène inexpliqué frappe le monde entier : les humains deviennent invisibles aux caméras et appareils photographiques. Plus étrange encore, tous les sujets saisis jusque-là sur film ou pellicule réapparaissent subitement, par ordre chronologique, dans un profond état d'hébétude. Comme ils semblent tombés du ciel, on les surnomme les *« Grêlons »*. Le jeune Arthur Rimbaud immortalisé par Carjat en fait partie. Il est confié au narrateur, un animateur de centre aéré du Luberon, dont la méthode pour rendre leur conscience aux Grêlons a fait ses preuves. Le récit initiatique aux accents fantastiques bifurque vers la dystopie lorsque s'accroît inévitablement le nombre des nouveaux arrivants et que monte l'hostilité ordinaire à leur égard.

Un rien démonstrative, cette métaphore de la situation des migrants alerte sur la fragilité des idées humanistes à l'heure des tentations autoritaires. Entre candeur et lucidité, la voix de jeune adulte résolument accroché à l'enfance que prête Olivier Mak-Bouchard au héros du *Temps des Grêlons* est sa principale réussite. Au fil des années et des choix de vie, la subtilité des liens qu'il entretient avec ses copains de toujours confirme le talent de l'auteur pour les histoires d'amitié, déjà sensible dans son premier roman *Le Dit du mistral*.

Antoine Faure



★★★☆☆
LE TEMPS DES GRÊLONS
OLIVIER MAK-BOUCHARD
352 P., LE TRIPODE, 19 €

SOPHIE BASSOULS/VERDIER – DR/LE TRIPODE – MAURINE TRIC/JC LATTÈS

3 RAISONS DE LIRE

DIADIÉ DEMBÉLÉ

UN BON ROMAN D'APPRENTISSAGE

Les premières lignes du *Duel des grands-mères* en disent déjà long : Hamet aime *« jouer le finaud »*. À 11 ans, il vit à Bamako avec sa famille. S'il se soumet aux injonctions scolaires, il est de plus en plus insolent, fait l'école buissonnière, jusqu'à crever les pneus de la voiture de la prof. On décide de l'envoyer chez sa grand-mère, où il découvre un autre monde…

LA DÉCOUVERTE DES DEUX FACES D'UN PAYS

C'est le même pays, mais pas le même Mali. Celui-ci est rural, et Hamet va travailler aux champs. Ce qu'il a appris à l'école est, pour partie, caduc, et il lui faudra réapprendre. À travers la science et la ruse des anciens. Ce n'est pas une, mais deux grands-mères qu'il va retrouver : Mama Hata et Mama Cissé.

UN JEU HABILE AVEC LES LANGUES

Si le livre forme un tout, c'est parce que le grand personnage du roman, c'est la langue. Il débute d'ailleurs ainsi : *« À la maison tout le monde parle songhay, peul, bambara, soninké, senoufo, dogon, mandinka, tamasheq, hassanya, wolof, bwa. Mais, à l'école, personne n'a le choix : il faut parler français. »* Plus loin, Hamet écrira : *« Je veux retrouver ma langue. »* Il va l'inventer grâce à la plume de Diadié Dembélé. **Hubert Artus**

★★★☆☆
LE DUEL DES GRANDS-MÈRES
DIADIÉ DEMBÉLÉ
224 P., JC LATTÈS, 19 €

3 POCHES À DÉCOUVRIR

★★★☆☆
UN MONSTRE EST LÀ, DERRIÈRE LA PORTE
GAËLLE BÉLEM
256 P., FOLIO, 7,50 €

Ce premier roman offre une peinture réaliste, quoique gorgée de légendes créoles, d'une famille réunionnaise des années 1980. Rongés par la misère sociale, les Dessaintes élèvent leur fille dans la terreur. Celle-ci aspire à s'en sortir. Mais sa volonté aura-t-elle raison du déterminisme social qui pèse sur elle ? Sous la plume acérée de Gaëlle Bélem, la cruauté ne laisse place à aucun pathos. **S.B.**

★★☆☆☆
POUR L'AMOUR D'ELENA
YASMINA KHADRA
304 P., POCKET, 6,95 €

L'auteur de *L'Attentat* nous plonge au cœur d'une violence non moins extrême, celle des gangs de Ciudad Juárez, à la frontière mexicaine. Le personnage principal s'y rend pour reconquérir un amour perdu ; et cette poursuite de l'être aimé se transforme en quête de soi. Confirmant son indéniable talent de conteur, Yasmina Kkadra maintient une rare intensité tout le long de ce récit inspiré d'une histoire vraie. **S.B.**

★★★★☆
CAFÉ PANIQUE* suivi de *TAXI STORIES
ROLAND TOPOR
192 P., POINTS, 7,90 €. EN LIBRAIRIES LE 4 MARS.

Roland Topor pourrait bien avoir écumé tous les rades de Paris, cigare au bec, chapeau vissé sur la tête. Les voilà tous réunis en un seul, et pas des moindres : le *Café Panique*. Là se racontent des brèves de comptoir aussi savoureuses qu'un petit coup de rouge à la mescaline. À commencer par celle d'un clown triste nommé Attends-la-Suite, dont la gloire n'a d'égale que la poisse monumentale. De l'humour noir, très noir, comme seul l'auteur du génial *Locataire chimérique* en détient le secret. **S.B.**

Constance Debré

De l'importance d'être Constance

POUR/CONTRE **La rédaction est divisée sur le nouvel ouvrage de l'autrice, réputée sulfureuse, qui s'en prend à l'idée de famille. Doit-on dire oui à *Nom* ?**

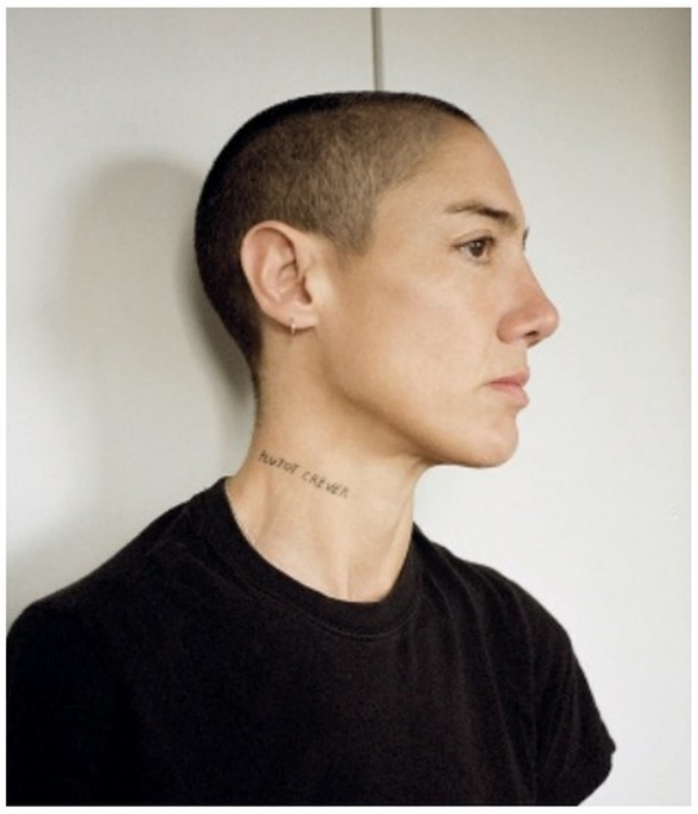
« UNE DORIAN GRAY À L'ENVERS »

Parce qu'elle se rase le crâne, arbore des tatouages et revendique son homosexualité, certains passent à côté de Constance Debré. Elle aggrave son cas avec ses phrases courtes et son discours émancipateur appelant à s'affranchir des attaches familiales. Pour ses détracteurs, le dossier est clos : c'est une progressiste à la noix avec un look punk snob qui fait bien en photo. Rappelons que cette femme inclassable est née dans l'élite, a lu tous les classiques et fait de brillantes études. Comme l'énarque Guillaume Dustan avant elle, elle brûle ses vaisseaux en connaissance de cause. Quand elle raille dans *Nom* la mythologie Debré, ce n'est pas un caprice d'enfant gâtée : on y sent l'influence de Proust et de Thomas Bernhard. Son style est réfléchi, et sa sécheresse toute janséniste – on peut porter des Dr Martens et avoir lu Pascal. Difficile de ne pas aimer un écrivain pareil, qui allie pensée originale et humour ravageur. C'est une Dorian Gray à l'envers : derrière l'apparence sombre, une personnalité lumineuse. Constance Debré : *born to be Wilde !*

Louis-Henri de La Rochefoucauld

« DE L'ÉPATE-BOURGEOIS »

Nous l'aurons compris, Constance Debré entend se dépouiller de ses attributs de classe. La petite-fille de ministre le martèle dans un troisième tour de piste : *« Pas d'argent, pas de maison, pas d'héritage. »* Cracher dans le caviar est une recette qui fait florès. À quelques exceptions près – dont la mort de son père survenue en 2020 –, elle reprend dans *Nom* les mêmes ingrédients autofictionnels en amplifiant sa radicalité.



Après tout, son modèle stylistique – la Christine Angot des débuts – a bien raconté maintes fois la même histoire, et parfois avec brio. D'une prose hachurée certes identifiable, l'ancienne avocate séduit, dérange, et fait de l'épate-bourgeois. Découvrant la lune du nihilisme, elle se targue de mépriser les pauvres – un mépris de classe qui ne fait curieusement pas sourciller –, propose d'abolir l'enfance, de brûler des livres et… patatras, la mort de la littérature ! Lorsqu'on assume d'avoir un tel ego, le mieux pour se préserver du ridicule est de faire preuve d'autodérision. Mais la squatteuse d'élite le dit elle-même : *« Il faut être très concentré, très sérieux quand on vit comme ça. »* N'est-ce pas ce qui caractérise les snobs ?

Simon Bentolila

★★★★☆/★☆☆☆☆
NOM
CONSTANCE DEBRÉ
170 P., FLAMMARION, 19 €

PIERRE-ANGE CARLOTTI/FLAMMARION

Wu Ming - Joseph Denize

Sur une autre planète

Fantaisie de SF autour d'une planète socialiste et variation fantastique sur Joseph Conrad : deux étranges projets littéraires jouent avec les codes du genre.

BINGO NARANJO/PIXABAY – SOPHIE DAVIDSON/GALLMEISTER

Cette recension pourrait s'intituler « Éloge du dérapage romanesque ». Le dérapage étant le fait de commencer dans un genre et de finir dans un autre, éloigné du premier. Vous croyez lire de la littérature blanche, vous vous retrouvez dans un récit de SF ou d'horreur. C'est souvent réjouissant, ne serait-ce qu'à cause de l'effet de surprise.

Prenez *Proletkult*, le nouveau Wu Ming. Sous ce pseudonyme se cachent quatre Italiens de Bologne (cinq à l'origine, mais Luca di Meo a quitté le navire), auteurs d'une dizaine de livres à plusieurs mains. *Proletkult* raconte l'histoire d'Alexandre Bogdanov, savant et médecin, homme clé du léninisme, auteur à succès d'*Étoile rouge*, un roman situé sur une planète organisée d'après les principes du socialisme. Alors qu'il prépare les festivités du 10e anniversaire de la Révolution, Bogdanov tombe sur une femme égarée, pourvue d'un corps de fillette et de cheveux platine. Elle prétend débarquer de Nacun, une planète socialiste comme celle du roman, sans capitalisme ni propriété, où l'on pratique à grande échelle la transfusion sanguine, pratique dont Bogdanov est spécialiste… *Proletkult* est un beau cas de roman qui dérape, passant du roman historique à la parodie de science-fiction et à la métafiction philosophique. C'est original et inclassable, avec un jeu fort amusant sur le kitsch révolutionnaire et l'esthétique soviétique.

Autre roman qui dérape, *Je suis les ténèbres* de Joseph Denize. Le narrateur, jeune agent de commerce anversois, embarque en 1888 pour le Congo, décidé à faire fortune dans l'ivoire. Ayant pris son poste au cœur de la forêt, il découvre les coutumes atroces des tribus locales. Peu à peu, il bascule dans un univers d'épouvante, à la lisière du surnaturel… Denize joue au début sur les clichés du roman d'aventures colonial, avec un humour noir qui décape, notamment quand il évoque les mœurs inhumaines des indigènes – têtes coupées, supplices, etc. Puis le roman dérape vers le fantastique, jusqu'à l'apparition de créatures à la Lovecraft, dans un décor de jungle vénéneuse et corruptrice. Je ne sais pas s'il faut pourchasser les dérapages dans le débat public, mais en littérature, ils font merveille…

Bernard Quiriny

★★★★☆
PROLETKULT (ID.)
WU MING
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR ANNE ECHENOZ,
352 P., MÉTAILIÉ, 21 €

★★★☆☆
JE SUIS LES TÉNÈBRES
JOSEPH DENIZE
208 P., JULLIARD, 19 €

C'était mieux après

« *Le taux de mortalité est beaucoup plus élevé que celui de la grippe.* » ; « *Je suis confinée chez moi avec mes fils, qui absorbent la panique grandissante sur Twitter, Facebook et Snapchat.* » ; « *Restez chez vous* […]. *Évitez les foules et les transports en commun.* » ; « *Sans le savoir, des centaines de milliers de personnes propagent le virus en ce moment même.* » ; « *Dans l'attente d'un vaccin, les garçons devront rester isolés pour éliminer tout risque de contagion.* » ; « *Nos esprits les plus brillants cherchent une solution.* » Attention : ceci n'est pas un journal de bord rédigé en 2020. Ceci est une fiction, bouclée en 2019 par une primo-romancière anglaise de 29 ans. Prophétique, à ceci près que le « *Fléau* », qui provoque une multiplication express des globules blancs et s'avère dramatiquement létal, n'affecte ici que les hommes. Vous avez dit « métaphore » ?

De fait, *La Fin des hommes* s'intéresse moins à la catastrophe en elle-même qu'à ses conséquences sociales, politiques et intellectuelles. Plusieurs narratrices se succèdent : une historienne, une analyste du renseignement, une médecin-chef dont les collègues négligent les avertissements affolés, etc. La mécanique, un brin convenue, n'en reste pas moins efficace. Rapidement, et c'est heureux, la description des combats de ces opiniâtres survivantes prend le pas sur le roman à grand spectacle.

Fabrice Colin

★★★☆☆
LA FIN DES HOMMES (THE END OF MEN)
CHRISTINA SWEENEY-BAIRD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR
JULIANE NIVELT, 480 P., GALLMEISTER, 25,50 €

Damon Galgut

Portrait de l'artiste en fantôme

Avec *La Promesse*, tour de force narratif, le lauréat du Booker Prize 2021 raconte l'Afrique du Sud de son temps : une terre brûlante et déchirée, toujours en quête d'apaisement.

MICHAELA VERITY/ACTES SUD

Né en 1963 à Pretoria au sein d'une famille blanche et juive, Damon Galgut s'est rapidement imposé comme une figure incontournable de la littérature sud-africaine post-tapartheid. Depuis *Un docteur irréprochable* (paru en France en 2005), sa renommée n'a cessé de s'étendre à travers le monde. *L'Été arctique*, son avant-dernier roman – compte rendu des « années indiennes » d'E.M. Forster –, se révélait déjà une merveille de finesse. Y étaient évoqués, entre autres, les tourments d'un jeune écrivain, homosexuel comme lui, à une époque où cela valait malédiction. Vivre, ou faire des livres ? Telle est la question qui se posait à Morgan. *« Écrire demandait du courage, renoncer en aurait exigé encore plus. »*

QUATRE ENTERREMENTS ET UN LIVRE

Pour Damon Galgut, l'écriture est vite apparue comme une nécessité – il était un tout jeune homme quand parut son premier roman. Le lymphome qui lui fut diagnostiqué à 6 ans le marqua en profondeur : d'abord, en lui offrant le refuge de la fiction *(« à un certain niveau, j'ai associé les livres et la lecture à l'amour et à l'attention »)* ; ensuite, en lui fournissant la matière du récit central de *Small Circle of Beings* (1988), son deuxième livre, qui décrit la maladie d'un enfant et le désarroi de ses parents. Pendant des années, le pronostic de sa pathologie demeura réservé. *« J'ai appris tout ce qu'il y avait à savoir sur la mortalité trop tôt dans ma vie. »*

La mort luit tel un diamant noir au cœur de *La Promesse*, le nouveau roman de Galgut – le sixième traduit en français. L'histoire, une saga familiale en pointillé, couvre quatre décennies, sautant de l'une à l'autre. L'auteur raconte que l'idée lui en est venue au cours d'une conversation avec un ami chroniquement endeuillé. *« C'est un grand conteur et, lors d'une après-midi de beuverie, il m'a parlé des quatre enterrements auxquels il avait assisté – celui de sa mère, de son père, de son frère et de sa sœur –, conférant à ces épisodes une patine à la fois hilarante et tragique. Il m'est apparu que ce serait là une façon peu ordinaire mais intéressante de construire une histoire. Quatre enterrements, un jour ou deux à chaque fois, et rien entre chaque partie. »*

CETTE FABLE EST PRÉTEXTE À UNE ÉTUDE DE CARACTÈRES D'UNE ACUITÉ HORS DU COMMUN

Les Swart, des Afrikaners affublés d'un *« accent qui piétine tout »*, possèdent une demeure, « la ferme », au large de Pretoria. Amor, la cadette de la famille, est ce qui se rapproche le plus – on y reviendra – d'un personnage principal. Manie, le père, Rachel, la mère, Anton et Astrid, le frère et la sœur, complètent le tableau. La « promesse » du titre fait allusion au souhait formulé par Rachel en 1986, peu avant sa mort, que la maison des Lombard – *« une petite construction de guingois, mal foutue à la base. Trois pièces, un sol en ciment, des fenêtres brisées »* revienne à Salome, leur domestique noire, qui y a toujours vécu. Promesse entendue par Amor mais que personne, dans sa famille, ne semble pressé d'honorer : ni le père, ni le frère après la mort du père, etc. Salome qui, en quelque sorte, fait partie du décor, prend son mal en patience, et attend que le monde change.

« Le roman est structuré autour des quatre enterrements, précise Galgut, *un par décennie, avec, à chaque fois, un président différent, et un état d'esprit particulier imprégnant le pays. Tout cela s'inscrit en toile de fond, mais donne aussi une sensation de temps qui passe. »*

LES AUDACES MODERNISTES D'UN JOYCE

Dès la deuxième partie, on retrouve les enfants Swart adultes : Amor s'apprête à quitter Londres pour Durban, Astrid est mariée et mère de jumeaux, Anton a pris le large – des drames mijotent, de natures diverses. Lorsque le père succombe (une morsure de serpent hautement évitable), l'aîné consent à signer les papiers qui obligeraient Salome… mais ne le fait pas. Acte manqué ? Tout se déroule comme si la tribu, en refusant cette grâce à son antique domestique, rechignait en définitive à entériner une réalité nouvelle. La vieille femme, qui a attendu trente et un ans, a presque perdu tout espoir. Sera-t-elle récompensée *in fine* ? Plus l'intrigue progresse, plus la réponse à cette question devient accessoire.

Car ce qui charme, dans le roman de Galgut, ce qui éblouit, même, c'est à quel point cette fable est prétexte à une étude de caractères d'une acuité hors du commun : l'aisance avec laquelle la voix du narrateur bondit d'un personnage à l'autre, l'habitant puis s'en détachant, parfois apostrophant le lecteur, ou laissant tel ou tel se parler à lui-même, est tout bonnement confondante. Dramaturge à ses heures perdues, Galgut explique avoir emprunté cette technique au septième art. *« Les conventions du cinéma sont très différentes de celles de la prose* […], *j'ai vite compris que je pouvais m'affranchir des règles habituelles. Un narrateur peut se comporter comme une caméra, s'approcher d'un personnage puis reculer brusquement, en rattraper un autre en plein milieu d'une scène (ou même d'une phrase), suivre soudain une péripétie qui n'a rien à voir avec l'intrigue principale. »* Le résultat, qui rappelle, de loin en loin, les audaces modernistes d'un Joyce, est un roman somptueux, qui regarde la tragédie en face, mais en contourne les saillies avec une agilité enchanteresse.

Fabrice Colin

★★★★★
LA PROMESSE (THE PROMISE)
DAMON GALGUT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (AFRIQUE DU SUD) PAR HÉLÈNE PAPOT,
304 P., L'OLIVIER, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 MARS.

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

DÉMONS ET MERVEILLES

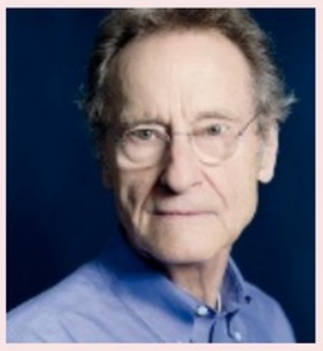
Spécialisées dans les littératures asiatiques, les éditions Picquier n'ont pas pour habitude de donner dans l'outrance publicitaire : quand elles étiquettent un roman « chef-d'œuvre », il importe donc d'aller voir, en l'espèce ici cette *Traversée des sangliers.* C'est ainsi que l'on se retrouve à Bornéo, en 1941, dans une communauté sinophone peuplée de chasseurs opiomanes, elle-même prise dans une jungle de narrations inextricables. Au milieu, l'histoire du Bouk aux Sangliers, leur village, jadis conquis sur les suidés puis occupé par les *« monstres »* – les envahisseurs japonais, menés par un officier qui n'aime rien tant que de découper les enfants vivants à l'aide de son précieux sabre. Autour, une foule de récits impliquant des crocodiles dont on crève l'œil avec une épingle à cheveux, une gardienne de cimetière qui drogue les enfants mais les cache aussi des *« monstres »* et abat à coups de faux la tête de vampire volante qui hante le village.

Il y a de l'espionnage (qui a dénoncé les membres du comité aux Japonais ?) et des scènes d'une violence inouïe que seul un usage très particulier de la poésie nous permet d'avaler. C'est d'ailleurs pour cette poésie, qui tire ses images de la nature, qu'on laisse d'abord défiler les pages, avant de se retrouver pris dans la multitude d'intrigues. Dès lors, grâce à Zhang Guixing, on renoue ainsi avec un plaisir de lecture très particulier : celui de se confronter à un monde étranger, converti en livre par une magie littéraire elle-même radicalement différente de celle pratiquée sur nos terres ! Une seule référence vient à l'esprit : *Cent ans de solitude,* de García Márquez. Un autre chef-d'œuvre…

★★★★☆
LA TRAVERSÉE DES SANGLIERS
ZHANG GUIXING
TRADUIT DU CHINOIS (TAIWAN) PAR PIERRE-MONG LIM, 600 P., PICQUIER, 23 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU BERNHARD SCHLINK



Il aurait été possible, au prix d'une infidélité à l'original *Abschiedsfarben,* d'intituler *Couleurs de l'adieu* « Retrouvailles », car la plupart des personnages du troisième recueil de nouvelles de l'auteur sont confrontés à leur passé qui resurgit sous la forme d'un souvenir, d'un ami disparu ou d'un conjoint séparé. Ces scénarios donnent à Bernhard Schlink l'occasion de jouer sur les temporalités et les flash-back. Prenez « La musique d'une fratrie », récit exemplaire de ces allers-retours entre passé et présent : le narrateur, musicologue conférencier, tombe au bout de plusieurs décennies sur la femme qu'il a aimée à 16 ans, et qui ne s'était jamais vraiment donnée à lui…

Thème cher à l'auteur, l'histoire de l'Allemagne est présente elle aussi, notamment dans la première nouvelle. Elle raconte les inquiétudes d'un ex-ingénieur de la RDA qui, à l'époque, a dénoncé anonymement le projet d'évasion d'un collègue et ami. La fille de ce dernier s'apprête aujourd'hui à ouvrir son dossier à la Stasi… Les retrouvailles avec le passé sont des confrontations avec soi-même, savamment décrites par Schlink dans ces neuf nouvelles toutes également réussies.

J.H.

★★★☆☆

COULEURS DE L'ADIEU (ABSCHIEDSFARBEN)

BERNHARD SCHLINK

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR BERNARD LORTHOLARY, 256 P., GALLIMARD/DU MONDE ENTIER, 21 €

Jenny Lecoat - Emma Stonex

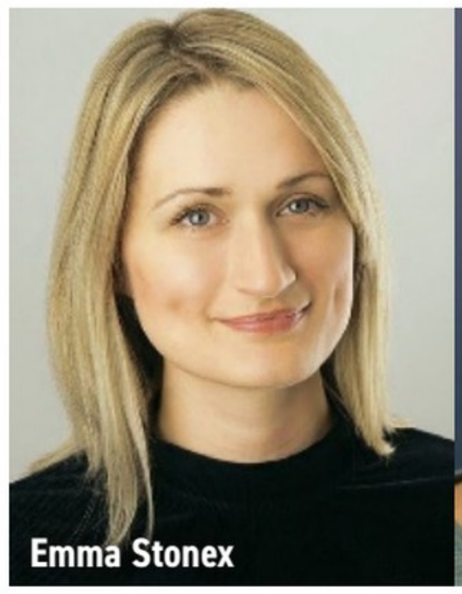
Chroniques insulaires

De Jersey aux Hébrides, les îles britanniques charrient leur lot de mystères et de faits divers, dont se sont inspirées les deux romancières.

Voici deux romans qui ont pour points communs de venir du Royaume-Uni, d'avoir une femme pour auteur, la mer pour décor, et de s'inspirer d'une histoire vraie. Jenny Lecoat, scénariste de séries télé, se penche, dans *La Clandestine de Jersey,* sur le cas d'Hedwig Bercu, jeune juive de Vienne qui a fui son pays après l'Anschluss et trouvé refuge sur l'île de Jersey, sans imaginer que les nazis vont s'en emparer – Jersey sera la seule zone de Grande-Bretagne occupée pendant la guerre –, l'obligeant à entrer dans la clandestinité. Elle pourra compter sur l'aide de Dorothéa, une habitante qui la cache, mais aussi sur celle d'un officier allemand, dont elle tombe amoureuse. Jenny Lecoat s'était déjà intéressée à cette période de l'histoire de son île natale dans *Another Mother's Son*, un film de Christopher Menaul (2017) dont elle a écrit le scénario. Bien documenté, *La Clandestine de Jersey* donne à voir toute l'ambiguïté des relations humaines en temps de guerre, quand l'opposition ami/ennemi se complique de sentiments et de nuances, et que l'insularité ajoute au drame une dimension de huis clos.

La filiation avec une histoire vraie est bien présente également dans *Les Gardiens du phare* d'Emma Stonex, quoique de manière plus lointaine. L'autrice s'est inspirée d'un fait divers datant de 1900, quand trois gardiens d'un phare des Hébrides extérieures, à l'ouest de l'Écosse, se sont volatilisés de manière inexplicable. Emma Stonex transpose l'affaire dans les années 1970 et ajoute une seconde couche au scénario, située vingt ans plus tard : les compagnes des trois disparus se confient sur ce mystère irrésolu qui a fait basculer leur existence, interrogées par un écrivain qui enquête sur le drame. Gros succès en Angleterre, *Les Gardiens du phare* mêle habilement le suspense (que s'est-il passé dans le phare ?), l'étude psychologique (qu'y a-t-il dans la tête d'hommes isolés en mer pendant des semaines, et dans celle de leurs épouses abandonnées), voire le polar (l'entreprise qui gère le phare a-t-elle étouffé la vérité ?), dans un décor spectaculaire et inamical – la haute mer, les éléments déchaînés – qui fait presque office de quatrième personnage.

Jean Hurtin



Emma Stonex

Jenny Lecoat

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – MARK ALLSOP NELSON/MERCURE DE FRANCE – MARTE LUNDBY REKAA 2017/STOCK

★★☆☆☆

LA CLANDESTINE DE JERSEY (HEDY'S WAR)

JENNY LECOAT

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MARIE-PIERRE BAY ET NICOLAS CASTELNAU-BAY, 304 P., MERCURE DE FRANCE, 23,80 €

★★★☆☆

LES GARDIENS DU PHARE (THE LAMPLIGHTERS)

EMMA STONEX

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR EMMANUELLE ARONSON, 448 P., STOCK, 24 €. EN LIBRAIRIES LE 9 MARS.

Pensées de Mahler

Dans la *Neuvième Symphonie* de son idole Mahler, le compositeur Alban Berg entendait un *« indicible amour du monde, l'aspiration à y vivre en paix, à y jouir pleinement de la nature – avant que ne survienne la mort, inéluctable »*. Robert Seethaler semble s'être souvenu de cette interprétation crépusculaire pour imaginer l'ultime voyage en mer du chef d'orchestre, de New York à Vienne où il s'éteignit en 1911. Transi et mélancolique sur le pont de l'*Amerika*, Gustav Mahler s'y remémore les souvenirs les plus sombres – la perte de sa fille Maria, l'infidélité de sa femme Alma – comme les plus lumineux – le triomphe de la *Huitième Symphonie* ou la silhouette inoubliable d'une sauterelle, en été.

Déjouant une partition trop attendue, Seethaler se contente dans *Le Dernier Mouvement* d'effleurer les épisodes les plus connus pour progresser par notes subtiles. Ici, le vieux pupitre mité et bancal, là les gouttelettes de condensation retombant en pluie sous un tonnerre d'applaudissements. Le compositeur du *Chant de la Terre* y apparaît en travailleur acharné et intense ; insomniaque, migraineux et sensible à l'extrême ; capable de pleurer devant un lever de soleil ou la respiration régulière de son grand amour. En maestro moins du lyrisme épique et des grandes envolées sauvages que des contrepoints énigmatiques et finales *morendo*. **Camille Thomine**

Femmes savantes

Le nouveau roman de l'Américain Laird Hunt, *Dans la maison au cœur de la forêt profonde*, est un conte de fées pour adultes : une énigme à rendre dingue, un puzzle auquel il manque des pièces, ou peut-être pas… Une femme court dans les bois, effrayée. Elle était partie chercher des baies, elle s'est endormie ; à son réveil, le monde a changé. Il lui semble entendre son fils pleurer. Il lui semble s'entendre elle-même. Comme chez les gothiques des temps enfouis, le récit s'entortille autour des thèmes du double, de l'éternel retour. La logique se délite, des règles se voient sans cesse réécrites. Qui est Capitaine Jane, avec sa cape en peau de loup, *« savante en plus d'un domaine »* ? Et cette Mamie Machin aux pouvoirs déclinants, et cette Eliza aux énigmes tortueuses, chez qui notre héroïne revient sans cesse ? Bientôt, un navire d'ossements prend son envol.

Il est question d'hommes abusifs, il est question de plumes, d'écorces, de masques et de cordons rouges, de sorcières, évidemment, de *« silences à faire exploser les oreilles »*, de *« jeux grandioses »* dans la forêt. C'est Alice au pays des horreurs nécessaires, l'Amérique accouchant d'elle-même – non sans regrets, non sans douleurs. **Fabrice Colin**

L'héroïne de l'Ohio

En donnant à une entreprise minière l'autorisation de forer les sous-sols de ses terres, contre un chèque mensuel de neuf cents dollars, le père d'Amy Wirkner pensait avoir agi selon *« ce qu'il devait faire »*. Mais les produits chimiques ont pollué les eaux des environs. En choisissant d'ourdir un acte de sabotage contre l'entreprise minière, la tenant pour responsable de la maladie respiratoire de son père, Paul McCormick, un ami d'Amy, accomplissait *« ce qu'il devait faire »*. Quand Amy s'est laissé convaincre de l'accompagner, elle pensait bien faire : si son frère est né difforme, l'entreprise y est forcément pour beaucoup…

Lady Chevy emporte notre émotion dès les premières lignes, car chaque protagoniste fait ce qu'il croit devoir faire et n'en dévie jamais. Si ce premier roman a du sens actuellement, c'est parce qu'il évoque des sujets brûlants : pollution environnementale, racisme dans les zones reculées, ou même grossophobie : Amy est surnommée « Lady Chevy » parce qu'elle a *« le derrière très large, comme une Chevrolet »*. Fiction prolétarienne aux accents de rural noir, évitant les écueils misérabilistes, portée par une force tellurique déchirante, on n'oubliera pas *Lady Chevy*. **Hubert Artus**

★★★★☆

LE DERNIER MOUVEMENT (DER LETZTE SATZ)

ROBERT SEETHALER

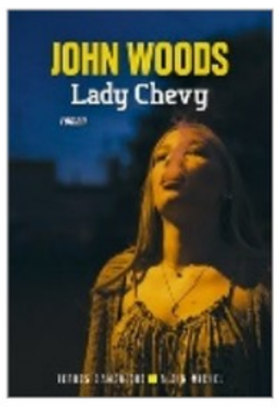
TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE) PAR ÉLISABETH LANDES, 128 P., SABINE WESPIESER, 15 €

★★★★☆

DANS LA MAISON AU CŒUR DE LA FORÊT PROFONDE (IN THE HOUSE IN THE DARK OF THE WOODS)

LAIRD HUNT

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE-LAURE TISSUT, 224 P., ACTES SUD, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.



★★★★☆

LADY CHEVY (ID.)

JOHN WOODS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR DINIZ GALHOS, 480 P., ALBIN MICHEL/TERRES D'AMÉRIQUE, 22,90 €

URBAN ZINTEL/SABINE WESPIESER – LAIRD HUNT/ACTES SUD – ERIN SWANSON/ALBIN MICHEL

3 LIVRES EN PLUS

★★☆☆☆
LES ABEILLES GRISES
ANDREÏ KOURKOV
400 P, LIANA LEVI, 23 €

Un village déserté, à la frontière. D'un côté : l'armée ukrainienne. De l'autre : des milices prorusses. Au milieu : Sergueïtch et Pachka. Deux voisins hauts en couleur, et souvent opposés. Le premier est apiculteur et puisqu'on ne vient plus acheter son miel, il va l'apporter aux clients. Pendant trois saisons, il va ainsi parcourir plusieurs régions d'Ukraine. On connaît le potentiel fantaisiste de Kourkov, et il n'est jamais aussi piquant que lorsqu'il écrit sur un contexte dramatique.

Hubert Artus

★★★☆☆
LA VALLÉE DES FLEURS
NIVIAQ KORNELIUSSEN
384 P., LA PEUPLADE, 21 €

Homo sapienne, publié en 2014, avait été remarqué au-delà de son Groenland natal. Avec _La Vallée des fleurs_, l'autrice poursuit sa fine peinture contemporaine des jeunes queers en abordant le tabou du nombre élevé de suicides dans son pays. Dans les pas d'une étudiante qui ne se sent chez elle nulle part, elle donne corps à l'écho mélancolique qui s'échappe des montagnes glacées. **J.S.**

★★★★☆
PURGATOIRE
DMITRI BORTNIKOV
288 P., NOIR SUR BLANC, 22,50 €

Avant l'écrivain de langue française de _L'Agneau des neiges_, il y eut l'auteur russe. Publié en 2005, _Purgatoire_ vient d'être magnifiquement « rendu » en français. Une enfance comme une flamme tremblotante, une mère ensorceleuse. Un garçon qui aime les animaux, les baisers de sa sœur, poreux au monde, et qui voit la mort partout. La tendresse, l'humour et la poésie de Bortnikov sont déjà là, semés comme les cailloux du Petit Poucet. **P.R.**

Elena Medel

Argent trop cher

Dans son premier roman, la poétesse espagnole dresse deux magnifiques portraits de femmes désargentées.

Voici un premier roman beau de maîtrise et d'intelligence, que l'on voudrait voir vivre longtemps. Celle qui nous le livre est une jeune autrice talentueuse, Elena Medel, inconnue de nous, mais déjà plébiscitée en Espagne pour ses recueils de poésie. Avec *Les Merveilles* se présentent deux femmes, dont les trajectoires sont différentes mais qui ont en commun un statut précaire – et autre chose, dont la teneur nous parvient à la fin, magnifique. Elena Medel voulait parler de cela, de la manière dont le manque d'argent oriente le cours d'une vie, en limite les possibles.

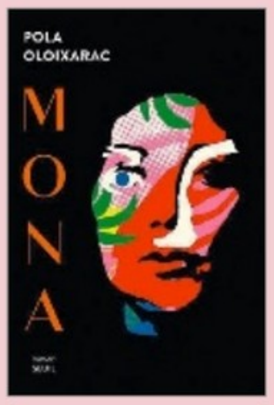
Installées à Madrid, Alicia et María ne se connaissent pas. La première, trentenaire, travaille dans une boutique de gare. *« Gosse de riche qui un jour s'est retrouvée pauvre »*, elle revit toutes les nuits le suicide de son père, qui a fini criblé de dettes. La seconde, la cinquantaine, est femme de ménage et évolue loin de sa fille, élevée par sa famille. Tout au long du roman, *« la voix de* [leur] *mémoire parle »*, convoquant quelques souvenirs d'une existence qui, sans doute, auraient été *« tout autre avec de l'argent »*. Engagée pleinement dans son écriture, Elena Mendel dessine très finement leur solitude, choisie pour une part, subie pour une autre, qui tient alors à une forme d'invisibilisation entourant les personnes aux revenus modestes. *« Ce qu'on ne voit pas n'existe pas »*, lit-on plusieurs fois, et la phrase donne leur sens à bien des aspects du récit. De notre place, nous les regardons, alors elles existent. Elles se tiennent droites, admirables, donc merveilleuses. **Juliette Savard**

★★★★☆
LES MERVEILLES (LAS MARAVILLAS)
ELENA MEDEL
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR LISE BELPERRON, 224 P., LA CROISÉE, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.

LA LIE DES ÉLITES

Dépressive majuscule et accro à toute sorte de dérivatifs, sexe et drogue en tête, une doctorante péruvienne de Stanford est invitée en Suède pour _« quatre jours d'intrigues et de désespoir paisible »_ précédant l'attribution du plus prestigieux des prix littéraires européens dont elle est finaliste. Souvent hilarant, _Mona_ brocarde le _« racisme bienveillant »_ des facs américaines en pleine frénésie woke et le nombrilisme endémique des élites intellectuelles mondialisées. Mais sous le réjouissant jeu de chamboule-tout, l'Argentine Pola Oloixarac ose une réflexion plus sombre sur les afflictions ordinaires des écrivains et le devenir de leur art à l'âge de Google et Twitter. Délicieusement déroutant.

Antoine Faure



LAURA C. VELA/LA CROISÉE

★★★★☆
MONA (ID.)
POLA OLOIXARAC
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR ISABELLE GUGNON, 176 P., SEUIL, 19 €

Orhan Pamuk

Quand la réalité rejoint la fiction

L'écrivain turc a eu le nez creux en commençant, il y a cinq ans, cette fresque flamboyante sise sur une île imaginaire, touchée par une funeste épidémie.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Après le *Journal de l'année de la peste* de Daniel Defoe, *Les Fiancés* d'Alessandro Manzoni, *La Mort à Venise* de Thomas Mann, *La Peste* d'Albert Camus, *Le Hussard sur le toit* de Jean Giono ou *Némésis* de Philip Roth, le Prix Nobel 2006 Orhan Pamuk s'inscrit à son tour brillamment dans la littérature d'épidémie.

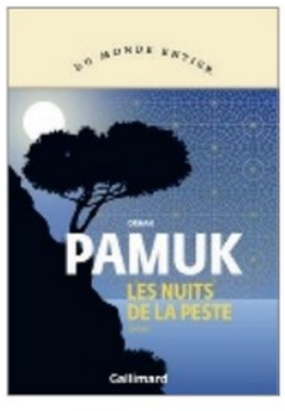
C'est une petite île imaginaire de la Méditerranée orientale, quelque part entre Rhodes et Smyrne, qui saisit le voyageur par sa beauté. Depuis toujours, les communautés orthodoxes, musulmanes et catholiques de Mingher vivent en paix entre leurs couvents de derviches, leurs églises et bazars parfumés. Un jour de 1901, pourtant, surgit la peste. Elle fait bientôt voler en éclats la belle et fragile harmonie. Le sultan Abdülhamid II, maître de la Sublime Porte et de son empire, a dépêché sa nièce Pakizê avec une délégation afin de remédier aux problèmes sanitaires des musulmans de Chine. Mais en route, la peste empêche l'*Aziziye* de repartir après son escale à Mingher, et contraint la jeune sultane et son tout nouvel époux, le docteur Nuri Bey, éminent spécialiste des épidémies, à rester sur l'île. Amateur des aventures de Sherlock Holmes et de science moderne, le tyran exige alors du médecin qu'il résolve le meurtre de son prédécesseur, le docteur Bonkowski, assassiné quelques jours plus tôt dans l'île, et qu'il sauve Mingher du fléau. Le protocole sanitaire instauré prend vite un tour politique. L'épidémie, vécue diversement par les différentes communautés, devient le théâtre de confrontations, les tenants de l'hygiénisme à l'occidentale s'opposant à ceux d'un fatalisme spirituel rétif à toute mesure. Lorsque la quarantaine sépare les familles, que les Minghériens ne peuvent plus enterrer leurs morts, quand le crime fait florès sur la douleur et le dénuement, les insulaires perdent la raison et le sens commun. Prières, dénonciations, amours clandestines, trafics, spoliations, opportunisme, courage et bassesse, tous les ingrédients du chaos s'entremêlent alors.

INCROYABLE COÏNCIDENCE

Le gouverneur de l'île liquidé, le major Kâmil le remplace et se transforme en héros national, promulguant l'indépendance, coupant les ponts avec l'Empire ottoman, sur fond de blocus des puissances occidentales. Succombant à son tour, il laisse la place à des gouvernements successifs, dont l'autoritarisme n'a rien à envier à celui d'Istanbul. Durant tout ce temps, la jeune sultane, figure de l'écrivain, rédige des lettres à sa sœur, l'informant en détail de la terrifiante situation, décrivant à merveille le délitement d'une société, où chacun se prend à rêver d'une conversation entre amis dans un café, perspective désormais impossible.

Le colossal travail d'écriture d'Orhan Pamuk, commencé il y a cinq ans, s'est trouvé soudain interrompu par l'irruption de la pandémie de Covid. Saisi par l'incroyable coïncidence, l'auteur a repris l'écriture, trouvant dans le réel de puissants échos à son roman. À la fois fresque onirique, historique et réflexion teintée d'humour sur le pouvoir et la liberté, *Les Nuits de la peste* nous parle de nous. Pamuk est un magicien. Nous n'oublierons pas de sitôt ses orphelins volant des fruits dans des jardins désertés, les mourants transformés en monstres, l'odeur des cadavres. Ni les histoires d'amour, comme celle du gouverneur et de Marika qui, telle Shéhérazade, lui égrène chaque soir les mille rumeurs insensées nées de la catastrophe. Une fresque éblouissante et déchirante.

Patricia Reznikov



★★★★★

LES NUITS DE LA PESTE (VEBA GECELERI)

ORHAN PAMUK

TRADUIT DU TURC PAR JULIEN LAPEYRE DE CABANES, 685 P., GALLIMARD, 25 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 MARS.

3 POCHES À DÉCOUVRIR

★★★★☆
LE BAL DES OMBRES
JOSEPH O'CONNOR
460 P., RIVAGES POCHE, 9,50 €

Dans l'ambiance gothique de Londres en 1878, Joseph O'Connor s'amuse à mêler fiction et réalité, récit romanesque classique et formes narratives singulières (extraits de lettres, articles de presse…). Ceci pour conter la façon dont Bram Stoker a imaginé son *Dracula*. Il s'appuie sur l'ambiance de l'époque et sur deux personnages réels : la comédienne Ellen Terry et le tragédien Henry Irving. Passionnante enquête au mordant certain. E.L.

★★★☆☆
LES FEMMES N'ONT PAS D'HISTOIRE
AMY JO BURNS
312 P., 10/18, 8,10 €

C'est presque devenu un genre en soi : la nature comme décor (les Appalaches), une femme comme héroïne (Wren, perdue entre Dieu et les hommes), le récit comme expérience initiatique (secrets, décès, émancipation, survie…), le romanesque en emballage (« à l'américaine » avec Ron Rash et David Joy en ligne de mire). Un premier roman ambitieux qui raconte la résistance des femmes à l'oppression masculine et le combat contre des temps passés trop rigides. E.L.

★★★☆☆
LES ÉMEUTES RACIALES DE CHICAGO
CARL SANDBURG
224 P., PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT, 8 €

Le 27 juillet, Eugene Williams, jeune Noir de 17 ans, meurt noyé. Nous ne sommes pas au XXIe siècle mais en 1919 à Chicago. Ce drame est l'un des épisodes de « l'été sanglant » qui embrase les États-Unis. Carl Sandburg, poète et journaliste, rend compte de ces événements en s'extrayant d'un récit factuel pour revenir aux sources historiques de la discrimination raciale dans son pays. Un texte important brillamment remis dans le contexte par une préface de Christophe Granger. E.L.

Fernanda Melchor

L'enfer au paradis

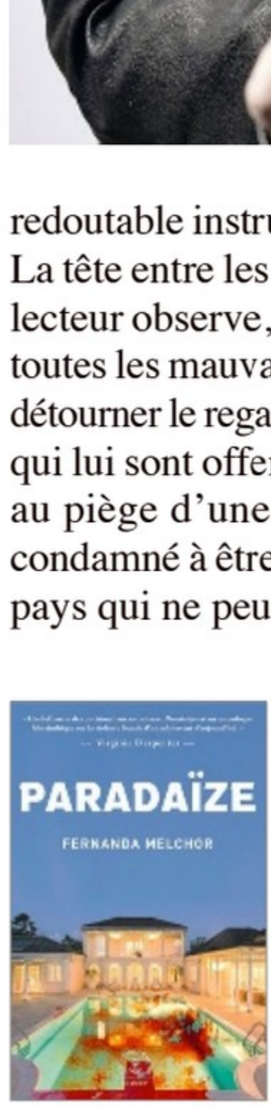
Avec ce bijou noir et corrosif, l'écrivaine mexicaine publie un grand roman sur la banalité du mal.

Et si l'avenir de la littérature sud-américaine se conjuguait au féminin ? À la suite des monstres sacrés García Márquez, Sepúlveda ou encore Vargas Llosa, de géniales héritières s'imposent désormais sur la scène mondiale avec des œuvres furieuses qui explorent sans concession les errances coupables d'un continent en pleine crise de conscience. Après Mariana Enriquez, révélation de la dernière rentrée avec *Notre part de nuit*, chef-d'œuvre de littérature horrifique qui rassemblait toutes les angoisses de l'Argentine, c'est au tour de la Mexicaine Fernanda Melchor d'illuminer notre hiver littéraire avec une plongée immersive et radicale au cœur de la violence qui ronge son pays.

Déjà, avec *La Saison des ouragans*, récit ébouriffant du meurtre d'une « sorcière » dans l'État de Veracruz, elle s'était révélée comme la brillante incarnation d'une nouvelle génération bien décidée à faire entendre la parole des femmes dans un pays où dix d'entre elles sont assassinées chaque jour. Avec *Paradaïze*, elle récidive et enfonce le clou. Dans ce fulgurant monologue, elle fait le portrait au vitriol des ravages de la culture machiste et raconte la collusion destructrice entre deux êtres aux antipodes de la société mexicaine. Polo, un enfant des quartiers pauvres qui travaille en tant que jardinier dans une résidence haut de gamme, fait la connaissance de Franco, un gosse de riche obèse et dépravé qui tue l'ennui dans la boisson et la pornographie. Ce dernier lui confie son obsession sexuelle pour sa voisine et lui explique son plan pour la conquérir. Bien que médusé par la folie de son acolyte, Polo se laisse prendre au jeu dans l'espoir de s'offrir enfin une vie meilleure. Sans savoir qu'il vient de signer un pacte avec le diable.

Récit au cordeau d'une descente aux enfers incontrôlable, *Paradaïze* est un redoutable instrument de torture littéraire. La tête entre les mains, le souffle court, le lecteur observe, impuissant, Polo prendre toutes les mauvaises décisions possibles et détourner le regard des seules échappatoires qui lui sont offertes. Comme s'il était pris au piège d'une terrible danse macabre, condamné à être le symbole tragique d'un pays qui ne peut plus s'arrêter de tuer.

Léonard Desbrières



JF PAGA/OPALE VIA LEEMAGE/GRASSET

★★★★★
PARADAÏZE (PÁRADAIS)
FERNANDA MELCHOR
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE) PAR LAURA ALCOBA, 220 P., GRASSET, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 MARS.

Søren & Lotte Hammer

Se jeter à l'eau

Les auteurs, frère et sœur, nous plongent dans une trépidante nouvelle enquête au large de Copenhague.

Après *Morte la bête* (2011) et ses successeurs, *Le Polonais fou* est le cinquième volet des enquêtes de l'inspecteur Konrad Simonsen. D'un caractère franc et placide, ce sexagénaire, nous dit-on, est habitué *« à être obéi dans des situations critiques »*. Ça tombe bien : son équipe est sur les dents. Dans la baie de Copenhague, un ferry vient de percuter un bateau-mouche à la dérive. Bilan ? Vingt et un morts, parmi lesquels des enfants asiatiques, et des adultes, apparemment poignardés à bord juste avant l'accident. Pauline Berg est du nombre. Membre de la brigade criminelle, cette jeune femme ambitieuse était obsédée par une affaire irrésolue, sur laquelle il va falloir de nouveau se pencher. La piste mène loin : jusqu'en Bosnie, notamment, à Srebrenica, où des soldats de l'armée danoise, en 1995, étaient présents. Au cœur du mystère ? Bjørn Lauritzen, le « Polonais » du titre, un peu vite déclaré mort…

Les romans des Hammer ne brillent guère par leurs scènes d'action ; leur intérêt réside surtout dans le déploiement d'une investigation aux ramifications insoupçonnées. Celui-ci, comme les autres, est haletant, étonnant, tout de lenteur, subtil et dramatiquement humain.

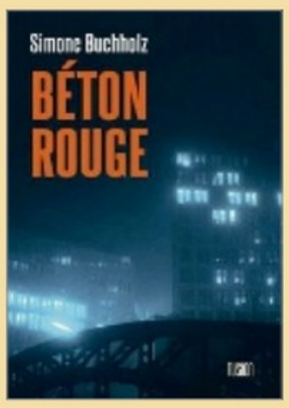
Fabrice Colin

★★★☆☆
LE POLONAIS FOU (DEN SINDSSYGE POLAK)
SØREN ET LOTTE HAMMER
TRADUIT DU DANOIS PAR FRÉDÉRIC FOURREAU,
448 P., ACTES SUD, 23 €

RÉDACTION EN CHAÎNE

Il faut être honnête : l'intrigue criminelle de cette deuxième aventure de la procureure allemande Chastity Riley n'est pas très originale… Et c'est exactement pour cette raison que ce *Béton rouge* est réussi. En deux mots : deux patrons d'un journal sont retrouvés dans une cage après avoir été torturés ; Chastity et le commissaire Stepanovic enquêtent. Ça sent la vengeance. D'ailleurs, à la moitié du livre, c'est (quasi) plié. Mais le plaisir (de lecture et d'écriture) est toujours là : l'autrice s'amuse avec son personnage, femme au caractère bien trempé dans la bière et autres alcools, drôle, cinglante, névrosée et indépendante. Simone Buchholz raconte à la première personne et commente ce qu'elle raconte avec brio et humour (belle traduction de Claudine Layre). C'est cet entre-deux qui fonctionne à plein : jamais prétentieux, toujours piquant.

Éric Libiot



DR/ACTES SUD

★★★☆☆
BÉTON ROUGE (BETON ROUGE)
SIMONE BUCHHOLZ
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR CLAUDINE LAYRE,
240 P., L'ATALANTE/FUSION, 19,90 €

ET AUSSI

★★★☆☆
NUEVE CUATRO
NICOLAS LAQUERRIÈRE
448 P., HARPER COLLINS, 19 €

Dans une cité dirigée d'une main de fer par Brahim, un caïd qui perd la tête et la mémoire, Henri, un vieux comptable diabétique, et Souleymane, une petite frappe qui s'est toujours rêvée en détective, partent à la recherche de Clara, une envoûtante voisine qui a subitement disparu. Un roi qui sombre dangereusement dans la folie, deux preux chevaliers que tout oppose mais qui vont s'allier pour sauver une princesse en danger : avec une poésie âpre, brutale, Nicolas Laquerrière, coscénariste de la série *Validé*, transforme son « 9-4 » natal en un fascinant royaume de bitume et d'acier et en fait le décor d'un conte urbain trash et palpitant. **L.D.**

★★★★☆
LA COUR DES MIRAGES
BENJAMIN DIERSTEIN
864 P., EQUINOX/ LES ARÈNES, 22,90€

La Cour des mirages **clôt la trilogie commencée avec *La sirène qui fume* (2018), sur fond de guerre des polices entre les présidences Sarkozy et Hollande. Retrouvons le capitaine Gabriel Prigent, toujours hanté par la disparition de sa fille, carburant aux tranquillisants, et la commandante Laurence Verhaeghen, mutée de la DCRI à la brigade criminelle pour espionner ses propres collègues. Nous sommes en juin 2012, l'enquête démarre après un massacre chez un ancien cadre politique. Plonge ensuite dans la pédocriminalité, l'évasion fiscale, et autres joyeusetés. La rage est bouillante chez les protagonistes. Et elle est d'un lyrisme obsédant chez l'auteur d'*Un dernier ballon pour la route*.** **Hubert Artus**

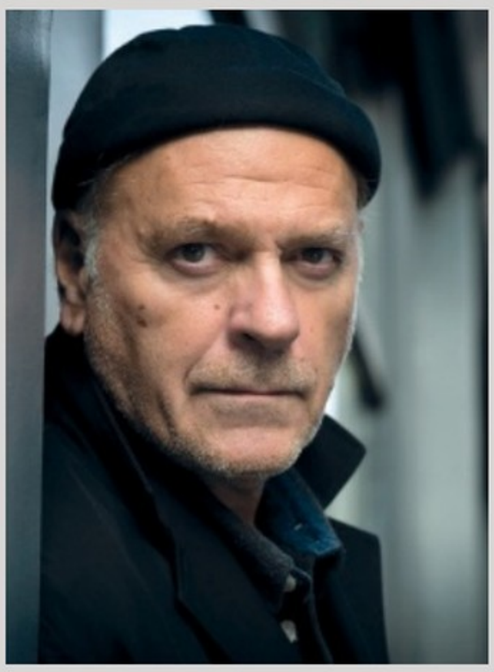
Enki Bilal

BUG. LIVRE 3

C'est toujours un événement : le retour d'Enki Bilal, avec son trait inimitable et ses dégradés de bleu majestueux. C'est en 2017 qu'on avait pu découvrir sa nouvelle série – qui devrait compter cinq tomes –, *Bug*. Dans un futur proche, la Terre aurait connu un BNG (« bug numérique généralisé ») lié au retour d'un astronaute, Kameron Obb, de la planète Mars. À la suite de cet événement, toutes les données numériques se sont ainsi volatilisées, comme par magie. Un véritable cauchemar, une apocalypse pour ce monde hyperconnecté. Mais toute la mémoire de notre univers a trouvé un réceptacle, en la personne de ce voyageur de l'espace, infecté par un organisme extraterrestre inconnu. Il va sans dire que l'hypermnésie de notre héros va attiser les convoitises des gouvernements, des autorités religieuses et des diverses mafias… Nous ballottant de Barcelone à la Sibérie en passant par la Libye, Marseille ou Paris (y compris les bureaux de l'Élysée !), ce troisième opus situé en 2042 fait la part belle aux personnages féminins – mention spéciale à la tsarine et à l'historienne Eliz Desplantes… Aussi, Bilal nous en apprend plus sur les origines du BNG, et nous fait suivre son protagoniste, à la beauté bleutée, cherchant coûte que coûte à protéger sa fille, Gemma, avec laquelle il peut communiquer par une sorte de télépathie… Pour le plaisir de la rétine (mais pas seulement), le célèbre scénariste et dessinateur met au service de son sujet son inimitable coup de crayon (particulièrement brillant pour les scènes en avion !) pour créer des ambiances froides, collant remarquablement à ce futur anxiogène. De quoi nous mettre la puce à l'oreille…

BUG. LIVRE 3
ENKI BILAL
88 P., 18 €. COPYRIGHT CASTERMAN.
EN LIBRAIRIES LE 16 MARS.

Rabih Hawa



BIO-EXPRESS

1951

Naissance à Belgrade d'Enes Bilal – que ses proches, lorsqu'il était enfant, appelaient Enki. Son père, refusant d'adhérer au Parti communiste, quitte la Yougoslavie et demande l'asile en France en 1961. La famille le rejoint, et le clan Bilal obtient la naturalisation française six ans plus tard.

1975

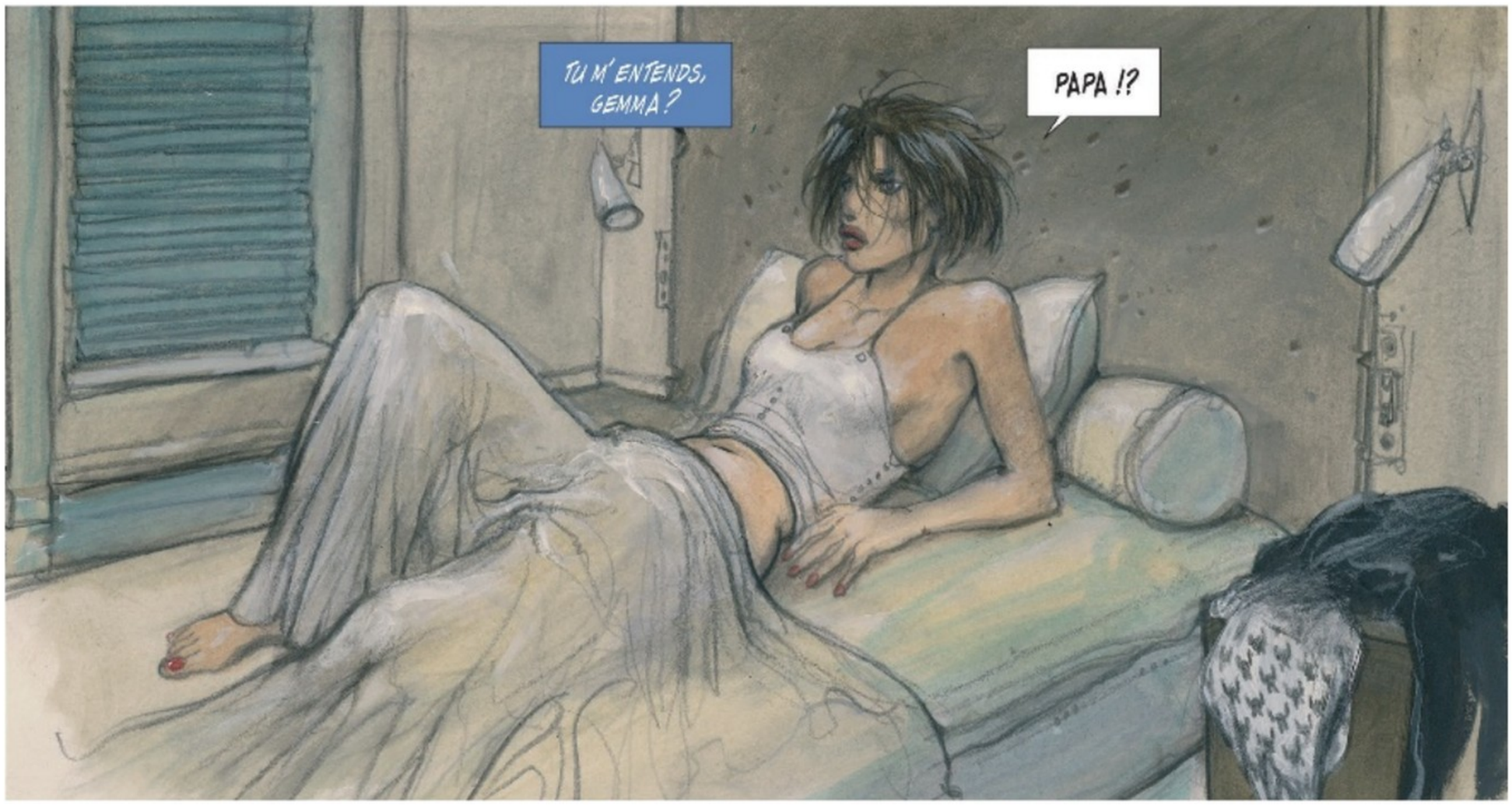
Après avoir travaillé pour le journal *Pilote*, il voit son premier album – scénarisé par Pierre Christin –, *L'Appel des étoiles*, être publié chez Minoustchine. Bilal ne tardera toutefois pas à travailler en solo, avec des œuvres comme *La Trilogie Nikopol* ou *La Tétralogie du Monstre*.

1989

Celui qui avait collaboré dans les années 1980 avec Michael Mann, Alain Resnais ou Jean-Jacques Annaud passe à la réalisation avec *Bunker Palace Hôtel*. L'homme de BD, célèbre pour ses nuances de bleu-gris, tournera deux autres longs-métrages, *Tykho Moon* et *Immortel, ad vitam*.

HANNAH ASSOULINE/CASTERMAN

Marseille.
GEMMA !
HOTEL


TU M' ENTENDS, GEMMA ?
PAPA !?

PAPA...
D'OÙ TU PARLES ? OÙ ES-TU ?

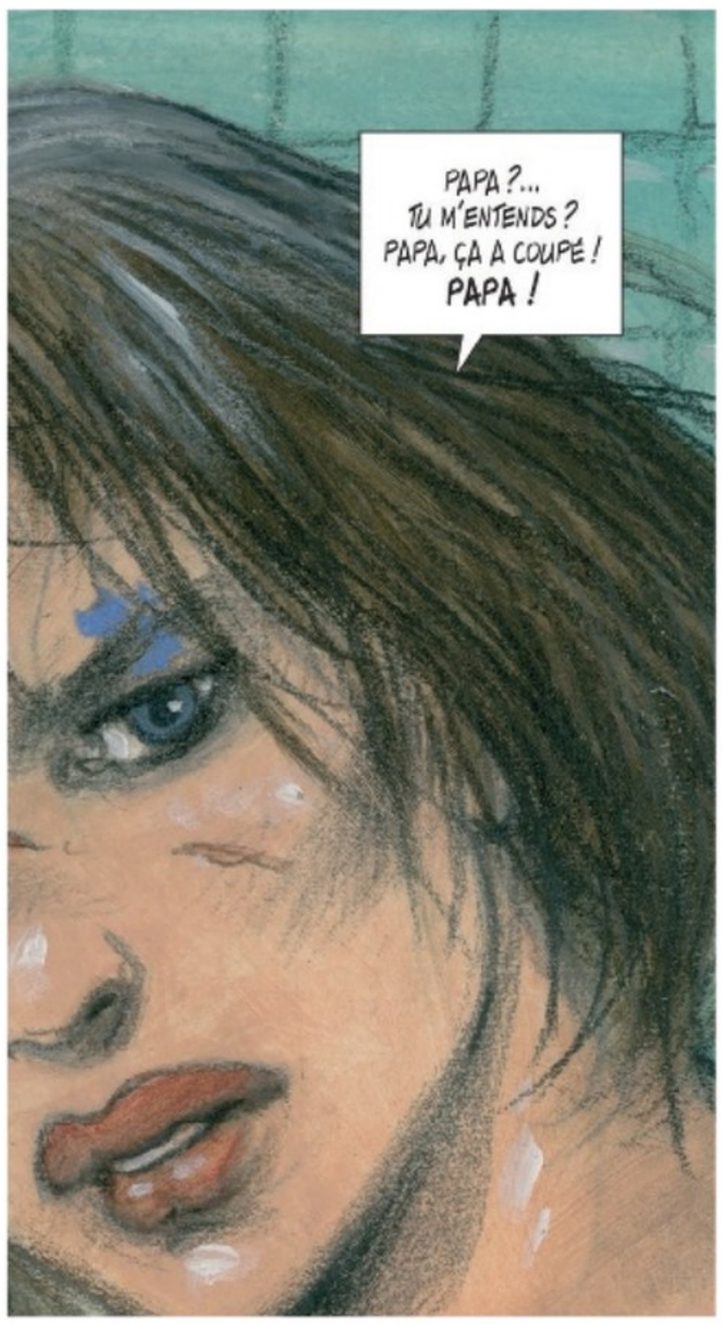
JE SUIS AU LARGE DE BARCELONE, À 322 KILOMÈTRES DE TOI...

TU AS UN MIROIR À PORTÉE DE MAIN ?
UN MIROIR ?

UN MIROIR, OUI...
ATTENDS, JE VAIS DANS LA SALLE DE BAINS.

UNE TACHE !?
PAPA, J'AI LA TACHE !
JE SAIS...
... JE LE SAIS, PARCE QUE C'EST ELLE QUI NOUS PERMET DE NOUS PARLER... NOUS SOMMES CONNECTÉS PAR NOS TACHES...
C'EST TA DOCTORESSE QUI ME L'A FILÉE ?
NON, CE N'EST PAS CONTAGIEUX...

ENCORE EN TRAIN DE PARLER TOUT SEUL, KAMERON OBB ? VOUS VOUS ENNUYEZ TANT QUE ÇA, ICI ?
JE MANQUE UN PEU D'EXERCICE... SI VOUS VOYEZ CE QUE JE VEUX DIRE...


PAPA ?... TU M'ENTENDS ? PAPA, ÇA A COUPÉ ! PAPA !

IL FAUT QUE VOUS M'AIDIEZ À GARDER CET ENDROIT... VOUS DEVEZ LE SÉCURISER. IL Y A DÉJÀ DES TENSIONS INTERNES...
... ET LES EXTERNES NE VONT PAS TARDER...

LE BUILDING EST INSÉCURISABLE, JE VOUS L'AI DÉJÀ DIT... TROP COMPLEXE, TROP D'ACCÈS, TROP DE SOPHISTICATIONS INABOUTIES. TYPIQUE DE L'ARCHITECTURE DES ANNÉES 20, AVEC DU NUMÉRIQUE PARTOUT...
VOUS SEREZ MIEUX AILLEURS.

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
IMMONDE!
ÉLIZABETH HOLLEVILLE
240 P., GLÉNAT, 22,50 €

Évoquant Élizabeth Holleville, l'éditeur annonce « *la Charles Burns française* ». Dans *Immonde!,* Holleville joue du même trait un peu épais, de l'absence de détails, de l'étrangeté comme métaphore sociale et politique. Ici, un trio d'ados enquête sur la disparition d'un employé d'une usine d'extraction de minerais radioactifs. Un récit captivant qui s'habille de fantastique quotidien : David Lynch n'est pas loin non plus. **E.L.**

★★★★☆
SHADOW LIFE
ANN XU, HIROMI GOTO
368 P., ANKAMA, 22,90 €

Le trait est esquissé, la mise en case très libre, le récit convoque Miyazaki et cet imaginaire onirique et fantastique qui habite chacun. Dont Kumiko, 76 ans, qui s'échappe de sa maison de retraite pour vivre chez elle ses derniers mois. Rien de triste pourtant dans *Shadow life*, plutôt une foi intense dans la beauté de l'existence. Ann Xu met en images le roman de la Japonaise Hiromi Goto dont l'intrigue touche au plus juste. **E.L.**

★★★☆☆
 # LES MÉMÉS (T. 2)
SYLVAIN FRÉCON
56 P. , FLUIDE GLACIAL, 12,90 €

Dans *Mourir peut encore attendre,* Huguette, Lucette et Paulette, des vieilles carnes sans filtres, sont aux prises avec un monde moderne qui les dépasse mais qu'elles commentent avec frénésie, méchanceté et drôlerie. Un gag, une page. Sylvain Frécon a la bienveillance acide ou le vitriol coloré, c'est selon. Un tome de la même trempe que le précédent. **E.L.**

David Sala

Dessins souvenirs

L'auteur se met en scène pour mieux rendre hommage à ses grands-pères, hommes libres et courageux. *Le Poids des héros* ou comment l'imaginaire construit une vie. Magnifique.

Il faut le répéter : un album n'est jamais meilleur que lorsqu'il prend à son compte la singularité de la bande dessinée qu'il envoie valser un peu plus loin. On veut dire par là qu'un album est bien sûr l'alliage du dessin, des couleurs, du récit et de l'intrigue, mais pour sortir du lot commun il doit également prendre des risques, pousser le bouchon, ouvrir des fenêtres et claquer des portes – en gros. Le ratage est à craindre, la réussite à espérer. *Le Poids des héros* de David Sala est une franche réussite – et plus encore. Sous ses allures de souvenirs d'enfance et d'aujourd'hui – le jeune David, ses grands-pères antifranquistes et résistants, la vie bercée par la douleur, le rire du père ; et puis David devenu grand, son envie de raconter des histoires, de jouer du crayon et des couleurs – se planque un magnifique album qui fait honneur au neuvième art.

David Sala est un magicien des couleurs, qui sait leur donner une autonomie propre en ce qu'elles tapissent la toile de fond d'un imaginaire qui fait trembler le quotidien, soutenu par un trait à la fois expressif et baroque. Cette histoire, qui dit aussi l'importance des héros, réels ou imaginaires, dans la construction d'une identité, est si personnelle mais son incarnation si peu réaliste qu'elle dépasse largement la table à dessin de David Sala. La distance que l'auteur sait mettre à chaque case, à chaque page, crée l'émotion et le plaisir. Sûrement l'un des albums majeurs de l'année. Oui, déjà. **Éric Libiot**

★★★★★
LE POIDS DES HÉROS
DAVID SALA
176 P., CASTERMAN, 24 €

DAVID SALA/CASTERMAN 2022

Adam Silvera

Bonheur à tout prix

Grâce à l'engouement sur TikTok pour son jeune héros, le premier roman de l'auteur américain est enfin traduit en France.

Une histoire d'amour hétérosexuelle qui prend l'eau, une passion homosexuelle pour son meilleur ami et un deuil infaisable… Voici les trois « ingrédients » piliers de *Plus heureux que jamais*. Adam Silvera fait partie des plumes de la littérature « jeune adulte » dont les titres caracolent parmi les meilleures ventes. *Et ils meurent tous les deux à la fin* s'est ainsi vendu à plus de 80 000 exemplaires en France. *Plus heureux que jamais* (2015), son premier roman, n'avait, lui, pas été traduit. Un engouement sur TikTok et la décision du romancier de proposer une nouvelle fin sont l'occasion pour les Français de faire connaissance avec Aaron Soto. L'appartement familial dans le Bronx est petit et la mère cumule les boulots pour joindre les deux bouts depuis que son mari s'est suicidé. La plongée sociale est réussie et il ne suffit que de quelques pages pour avoir le sentiment de faire partie du petit monde d'Aaron. L'existence d'une entreprise proposant d'effacer ses souvenirs dans son scénario est aussi une réponse habile aux fameuses thérapies de conversion… On regrettera quelques longueurs dans la première partie et l'ensemble manque parfois de subtilité. En tout cas, on aura compris qu'oublier n'est pas une solution au bonheur !

Raphaëlle Botte

★★☆☆☆
PLUS HEUREUX QUE JAMAIS (MORE HAPPY THAN NOT)
ADAM SILVERA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CONSTANCE DE MASCUREAU,
448 P., ROBERT LAFFONT/R, 17,90 € (DÈS 14 ANS)

HENRI LE CONTE

Avec *Henri dans l'île*, le lecteur sent les roches coupantes sous ses pieds et les mouches l'envahir ! La belle langue de l'auteur belge Thomas Lavachery met en scène une nature hostile que son héros, Henri Malden, tente d'apprivoiser. Nous sommes en 1888 et le jeune marin se retrouve sur une première île déserte après le naufrage de son navire. *« Une bête, il n'était plus qu'une bête épuisée, oublieuse du passé, indifférente à l'avenir. »* La force du texte réside dans cette description d'un homme face à lui-même. La survie est de chaque instant : de la chasse pour se nourrir à la nécessité vitale de tisser un lien avec l'autre, qui prendra d'abord les atours d'un perroquet puis d'une créature qu'on laissera au lecteur le soin de découvrir… Un très beau roman d'aventures. **R.B.**

★★★★☆
HENRI DANS L'ÎLE
THOMAS LAVACHERY
232 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS, 12,50 € (DÈS 13 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

MARGOT WOOD/ROBERT LAFFONT

ET AUSSI…

★★★★☆
SAUVAGE ?
ALEXANDRE GALAND, DELPHINE JACQUOT
68 P., SEUIL JEUNESSE, 20,90 € (DÈS 10 ANS). EN LIBRAIRIES LE 4 MARS.

Prononcez le mot « sauvage » et l'imagination est en marche. Le point d'interrogation du titre reflète le parti pris de ce documentaire. *« Pourtant le sauvage n'existe pas en soi. Il est toujours lié à un regard »*, posent les deux auteurs dans leur préface. Divisé en quatre parties, le livre explore les sauvages de légendes, les sauvages pour l'Occident, la nature sauvage et enfin les sauvages masqués. De page en page, butinant des histoires portées par les magnifiques planches de Delphine Jacquot, le regard s'enrichit de toutes ces facettes incarnées au fil des époques et des lieux. Sans être un précis de sciences humaines, *Sauvage ?* fait la part belle aux croyances, à l'anthropologie, mais aussi aux différentes cultures. Les récits de ce documentaire font autant rêver que réfléchir. **R.B.**

★★★☆☆
MISS CHAT. LE LUTIN TEINT
JEAN-LUC FROMENTAL, JOËLLE JOLIVET
64 P., HÉLIUM, 12,90 € (DÈS 6 ANS). EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.

Un verre de lait et une coupette de croquettes. Accoudée au comptoir du Milkbar, Miss Chat a besoin d'avoir les idées claires avant de se lancer dans une nouvelle enquête. La scène est à l'image de cet univers porté par le duo Fromental-Jolivet : décalé, fantaisiste, drôle, captivant… Cette fois-ci, un lutin lui demande d'empêcher un rêve de se produire et le protagoniste de ce rêve se trouve être un personnage de roman ! Voici le tome 2 de cette nouvelle série réjouissante dans laquelle héros fantaisistes et humains cohabitent dans un décor scandinave. À mi-chemin entre le roman junior illustré et la bande dessinée, *Miss Chat. Le Lutin teint* est une pépite précise et déjantée ! **R.B.**

3 RAISONS DE (RE)LIRE

SAKI

LE SATIRISTE DE L'ANGLETERRE ÉDOUARDIENNE

Né en Birmanie en 1870, le petit Hector Hugh Munro fut envoyé en Angleterre après la mort de sa mère pour être éduqué par deux tantes autoritaires, qui rendirent son enfance malheureuse. Devenu adulte, il se vengera d'elles et de la société conservatrice qu'elles incarnent dans des nouvelles humoristiques qu'il signera « Saki », du nom d'un personnage du poète persan Omar Khayyam.

UN MAÎTRE DE LA NOUVELLE

On doit à Saki quelques romans comme *L'Insupportable Bassington,* mais il est surtout connu pour ses 135 nouvelles. Grand technicien de la chute, maître dans l'art de résumer une réalité sociale d'une traite, Saki a traité tous les thèmes qui lui tenaient à cœur – l'enfance, la critique de la bonne société, l'éloge des excentriques – dans des formats très brefs, à la précision quasi horlogère.

LE PATRON DE L'HUMOUR ANGLAIS

Gérard Joulié, qui a traduit toutes les nouvelles de ce recueil réédité aujourd'hui, voit en lui un membre éminent du « renouveau sadiste » de la littérature comique anglaise, aux côtés de Beerbohm, Waugh ou Firbank, tous influencés par Wilde. C'est aussi le grand frère des auteurs de comédies *british* comme P.G. Wodehouse ou Coward. Pour un écrivain qui brocardait la famille, il en avait une belle! **B.Q.**

★★★★★

LE PARLEMENT INFERNAL. NOUVELLES INTÉGRALES

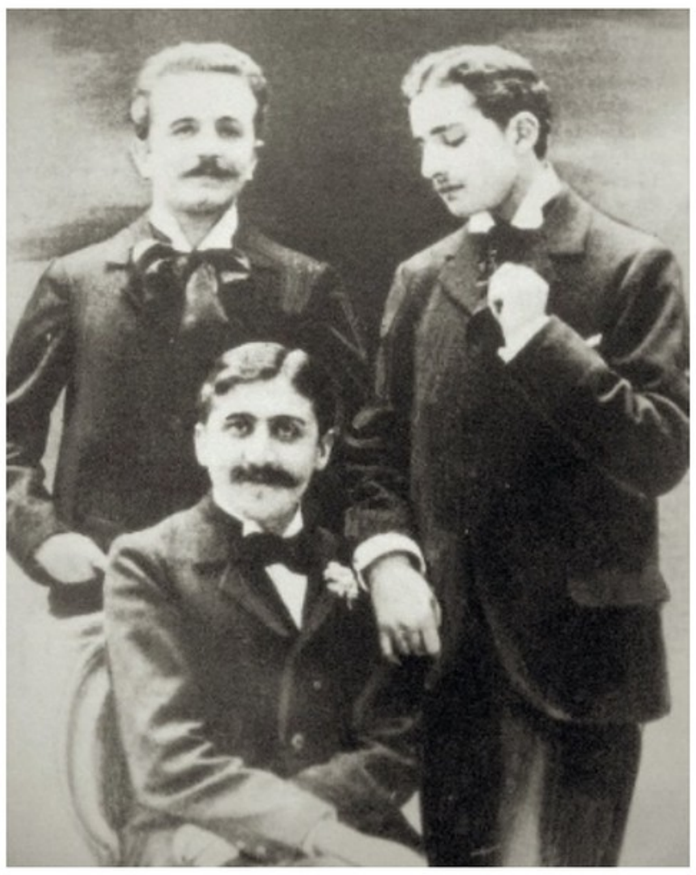
SAKI

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR GÉRARD JOULIÉ, 832 P., NOIR SUR BLANC, 29 €

Mathilde Brézet - Isabelle Serça

Proust de A à Z

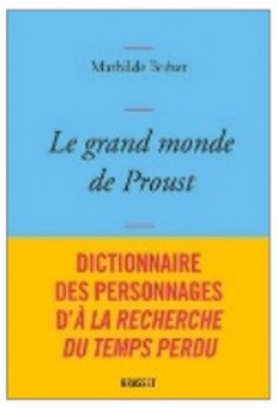
Deux livres, sous forme de dictionnaire, feront les délices des proustolâtres. Mais pourront aussi aider à la conversion des proustosceptiques en proustophiles.



Dans le flot ininterrompu – et toujours réjouissant ! – des publications sur Marcel Proust, Mathilde Brézet reprend et amplifie, avec *Le Grand Monde de Proust,* l'idée du *Bottin proustien* de Michel Erman, en s'inspirant du classique *Balzac et son monde* de Félicien Marceau : elle étudie par ordre alphabétique une centaine de personnages de la *Recherche*, sur les 2 500 environ que comporte l'œuvre, les uns incontournables (Charlus, Françoise, Norpois, Elstir), d'autres moins connus (le professeur Dieulafoy, Lady Israëls). Trois difficultés s'élèvent devant une telle entreprise, dont l'auteure s'explique dans son avant-propos : faut-il forcément chercher les *« modèles »* des personnages, faut-il toujours associer les personnages à des *« idées »* – au risque de les dépouiller de leur *« chair dense »*, qui fait que rien chez Proust n'est jamais didactique –, comment photographier des personnages dont la première caractéristique est d'évoluer tout au long du roman. On peut parcourir ce *Grand Monde* dans l'ordre ou le désordre, en allant d'abord aux personnages qui nous touchent le plus, tels le scintillant Bloch ou le pathétique Saniette, auquel Mathilde Brézet consacre une belle notice.

Toujours sous la forme d'un dictionnaire, Isabelle Serça se penche avec son équipe sur ce que Proust nous dit à propos du temps : issu d'un programme de recherches interdisciplinaires, *Proust et le temps* confronte des extraits de la *Recherche* à la physique, aux neurosciences, à la linguistique ou à la sociologie, autour de notions communes à l'écrivain et aux savants – la mémoire, la réminiscence, l'anachronisme, l'intermittence ou l'interpolation, classées par ordre alphabétique. Une fois passée la surprise de croiser Einstein, Popper ou Niels Bohr dans un livre sur un tel sujet, il est difficile de ne pas se passionner pour ces études vivantes et pédagogiques, qui ouvrent à la fois des perspectives sur Proust à partir des sciences, et des perspectives sur les acquis de la science à partir de ce grand styliste métaphysique.

Bernard Quiriny

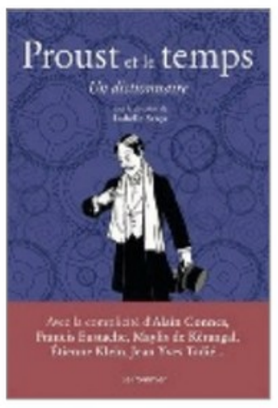


★★★☆☆

LE GRAND MONDE DE PROUST

MATHILDE BRÉZET

608 P., GRASSET, 26 €



★★★★☆

PROUST ET LE TEMPS

ISABELLE SERÇA (DIR.)

294 P., LE POMMIER, 21 €.

EN LIBRAIRIES LE 9 MARS.

PICTURES FROM HISTORY/AKG IMAGES – ALBUM PLEIADE/FLICKR

Le mystère Ferrante

Pour avoir révélé qui était réellement Elena Ferrante, le journaliste italien Claudio Gatti s'est attiré les foudres des partisans du droit au pseudonymat et à la séparation de l'œuvre et de l'auteur. Si, en France, le mystère plane encore sur la véritable identité de l'autrice de *L'Amie prodigieuse*, à Naples, il fait assez peu de doute qu'il s'agit de la traductrice Anita Raja, comme l'a affirmé Gatti dans sa série d'articles. Sans émettre de parti pris définitif sur l'opportunité d'une telle révélation et sur les méthodes d'investigation employées, Salomon Malka, auteur de cette enquête littéraire entre Paris et la cité parthénopéenne, se demande *« pour quelles raisons l'auteur a cherché à se faire oublier et même à se rendre invisible »*. L'ancien directeur du magazine culturel juif *L'Arche* s'interroge également sur la condition de fille de rescapée de la Shoah d'Anita Raja, alors que cet élément essentiel n'apparaît pas dans l'œuvre d'Elena Ferrante. S'agirait-il alors du mari de la traductrice, l'écrivain Domenico Starnone ? Si l'on croit cette hypothèse, la mystification littéraire aurait de quoi rappeler celle de Romain Gary… Au cours d'*Elena Ferrante. À la recherche de l'Amie prodigieuse*, on rencontre aussi bien Erri De Luca, Jean-Noël Schifano – découvreur de Ferrante en France – que des habitants des lieux mêmes de son œuvre.

Simon Bentolila

L'ange inconsolable

Premier volume de la prometteuse collection « Figures de l'itinérance », du jeune éditeur suisse Double Ligne, cet essai de Véronique Bergen intitulé *Annemarie Schwarzenbach. La vie en mouvement* se présente comme un brillant hommage à la grande voyageuse, écrivaine et photographe ; mais c'est aussi, à partir de ce thème, une réflexion stimulante, pénétrée de clairvoyance et d'intelligence, sur le nomadisme, autrement dit sur la vie. Rien de plus naturel d'ailleurs. Le sujet nous y invite. Car si Annemarie, *« l'ange inconsolable »*, comme l'avait surnommée Roger Martin du Gard, arpenta les routes d'Europe, s'aventura en Orient avec Ella Maillart, visita l'Amérique du Nord et l'Afrique, elle explora aussi les vertigineux chemins de l'intériorité. Comme le rappelle Véronique Bergen, sa courageuse quête d'identité l'avait menée sur *« les "routes" de la drogue, de l'engagement politique, des amours saphiques, de l'anticonformisme »*.

Annemarie Schwarzenbach est morte à l'âge de 34 ans, en 1942, des suites d'une chute de bicyclette. Sa fin prématurée, si elle accentue l'aspect sombre de sa légende, nous a de toute évidence privés de chefs-d'œuvre. En figeant cet être de mouvement dans l'immobilité, la mort lui a évité toute stagnation. Annemarie Schwarzenbach ne vieillira pas. Elle restera cet être androgyne et rebelle en suspension entre les mondes.

Serge Sanchez

La force des contours

Page à page, elle fixe des interstices insoupçonnés dans la matière de sa vie, s'engouffrant dans les écarts entre la pensée et la chair, l'intime et le dehors du monde. Dans le déploiement de ce va-et-vient, l'intuitif et l'intensité du fragile sont ses boussoles. Dans ce journal sensible et introspectif, elle écrit : *« dans les magasins tu deviens ton argent/dans les restaurants tu deviens une table/sur les trottoirs tu deviens une vitesse/dans l'autobus une place en moins »*. Limpides et tranchants, ses poèmes se logent dans les contours des relations avec elle-même et les autres et, très vite, on sent une émouvante proximité avec sa façon si délicate de trouver l'essentiel dans l'infime, et l'universel dans le précaire. Si *« quelquefois tu manques/de mots/ou plutôt/d'espace pour dire les mots/et ce qui aurait pu être/une parole/reste une pensée »*, le plus souvent « tu » vise au cœur, dans la liste *« des situations où tu te tais »*, dans l'intelligence de dire que *« choisir c'est ce qui arrive quand rien ne nous emporte »*. Jeune poète québécoise installée à New York, Camille Readman Prud'homme clôt son magnifique recueil par un éloge de la nuit, sa nuit, qu'elle aime et trouve *« un peu partout, dans la forêt, dans la vitesse, dans les conversations qui me soulèvent »*.

Estelle Lenartowicz

★★☆☆☆

ELENA FERRANTE. À LA RECHERCHE DE L'AMIE PRODIGIEUSE

SALOMON MALKA

240 P., ÉCRITURE, 18 €

★★★☆☆

ANNEMARIE SCHWARZENBACH. LA VIE EN MOUVEMENT

VÉRONIQUE BERGEN

120 P., DOUBLE LIGNE/FIGURES DE L'ITINÉRANCE, 19 €

★★★☆☆

QUAND JE NE DIS RIEN JE PENSE ENCORE

CAMILLE READMAN PRUD'HOMME

108 P., L'OIE DE CRAVAN, 14 €

HBO – STRANGE FLOWERS (WORDPRESS) WIKIMEDIA COMMONS – NEW YORK UNIVERSITY

Haud Guéguen, Laurent Jeanpierre

Aux audacieux l'avenir

Et si nous envisagions ce qui nous attend avec moins de prévisions étouffantes et plus de possibles émancipateurs ? Voici ce que suggère cet ouvrage rassérénant.

DR/LA DÉCOUVERTE

Face à une crise écologique majeure, à l'explosion des inégalités, à la division d'hommes et de femmes politiques aux ambitions étroites, que ressentez-vous ? *« Le sentiment de l'impossible, l'impression d'impuissance et l'expérience de la crainte demeurent au centre de la vie du plus grand nombre »*, déplorent Haud Guéguen et Laurent Jeanpierre. *« Pour beaucoup, le passé ne passe pas, l'avenir paraît sans horizon ou menaçant, le présent se trouve dilaté, siège d'une crise qui elle-même n'en finit pas. »* Dans cette situation, notre accès aux solutions se trouve entravé par des mouvements qui établissent d'avance un cadastre de possibilités réduites nous menant droit au mur. Par contraste, *La Perspective du possible* entend restaurer en nous *« un nouveau "sens du possible", adapté aux conditions présentes, relié plutôt qu'opposé au "sens du réel" et donc libéré de l'impuissance comme de la spéculation, de l'utopisme, mais aussi de la prévision et de la prospective ainsi que des vœux pieux »*. On ne demande que ça !

Le diagnostic minutieux, informé, rigoureux, constate que les possibilités, entendues comme des marges de manœuvre dans le présent, nous deviennent moins visibles à mesure que les catégories de « potentiel » et de « prévision » occupent le devant de la scène. En effet, dans les *« potentialités humaines en théorie illimitées »* que chantent le néolibéralisme et les diverses branches du développement personnel centrés sur les individus, Guéguen et Jeanpierre pointent une façon d'accompagner l'effondrement des structures sociales ;

rien de tel pour domestiquer les possibilités réelles des personnes et des sociétés en définissant leur direction à l'avance. L'exaltation du potentiel humain s'avère ainsi malheureusement concomitante de la prolifération des dispositifs étatiques et techniques de limitation du possible. Quant aux « prévisions », les responsables politiques en usent et en abusent tellement qu'à force de réalisme ils finissent par réduire le possible à n'être plus qu'une *« déclinaison du probable »*. Le calcul des probabilités, l'emploi des algorithmes, l'évaluation des risques nous donnent l'image de possibilités étouffées par une obsession de contrôle gestionnaire dénué de toute force de proposition.

LES BIENFAITS DU CATASTROPHISME

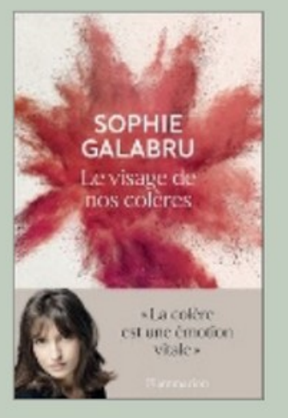
Comment rouvrir nos perspectives ? Quatre pistes sont explorées : la première souligne combien il est essentiel d'imaginer les possibles, y compris par l'utopie et la littérature, car cette imagination a des effets sociaux et politiques plus concrets qu'on ne le croit. La deuxième montre que les expérimentations sociales et les institutions alternatives, si elles finissent par s'éteindre, ont souvent un impact sur le devenir de la société entière. Leur disparition, loin de toujours signer leur échec, peut signifier que la société a absorbé leurs propositions. Un troisième axe montre que la perspective du possible dépend des conditions de l'anticipation, qui peuvent favoriser une forme d'espoir sans naïveté, sorte de projection dans l'avenir de sa propre stabilité.

Mais l'axe le plus intéressant est l'étude du catastrophisme actuel : contre toute attente, Guéguen et Jeanpierre se réjouissent que les imaginaires de l'apocalypse témoignent d'une grande vitalité ; car à mesure que recule l'idéologie du progrès et que la fin des temps approche, les rapports à l'avenir se démultiplient – et tant mieux si aucune image univoque ne s'en dégage ! En effet, c'est en comprenant les possibles du présent que notre connaissance peut avoir des effets pratiques, et que notre compréhension embraye sur une réelle transformation. Magistrale démonstration de ce que peut l'intelligence lorsqu'elle se propose d'être réellement émancipatrice, leur essai parvient à rasséréner les lecteurs sans utiliser aucun des procédés habituels, en nous donnant à percevoir que les possibles s'ouvrent à mesure que l'on interagit avec eux. **Maxime Rovère**

★★★★☆
LA PERSPECTIVE DU POSSIBLE. COMMENT PENSER CE QUI PEUT NOUS ARRIVER ET CE QUE NOUS POUVONS FAIRE
HAUD GUÉGUEN, LAURENT JEANPIERRE
336 P., LA DÉCOUVERTE, 22 €

LES RAISONS DE LA COLÈRE

Pour Homère, la colère d'Achille est le signe de sa grandeur. Alors que la Bible condamne la colère des hommes mais magnifie celle de Dieu. Notre époque, elle, fait mine de bannir ce sentiment en prônant la « cool attitude » à coups de développement personnel et de management bienveillant. Mais la philosophe Sophie Galabru, dont *Le Visage de nos colères* est le premier essai, y voit plutôt une hiérarchisation des colères. Celle de l'enfant, de la femme ou de l'étranger est dépréciée alors que celle du père, du patron ou du chef est légitimée. Dans cet ouvrage aussi convaincant qu'érudit, elle voit également des vertus thérapeutiques à la colère : *« Elle est une réaction agressive qui nous épargne le stress qu'engendre la soumission ou l'impuissance. »* Faute de s'en prendre aux autres, on s'en prend à soi-même. **Jacques Braunstein**



★★★☆☆
LE VISAGE DE NOS COLÈRES
SOPHIE GALABRU
296 P, FLAMMARION, 20,90 €

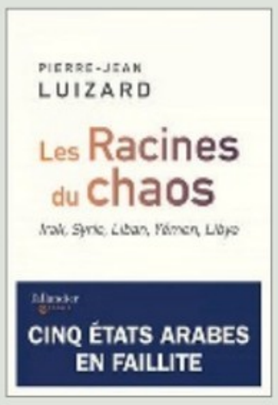
AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Aurélie Marcireau

ÉTATS DE DÉSORDRE

Des pays en ruine, en guerre… Souvent, sur nos écrans, sont diffusées des images d'Irak, de Syrie, du Liban et – moins souvent – du Yémen ou de Libye. On voit des gouvernements qui tombent, des guerres entre clans, des assassinats sans parler des attentats, mais il est impossible de comprendre ce qui se passe réellement. Pierre-Jean Luizard est historien, membre du CNRS et spécialiste de cette zone géographique. Il revient dans *Les Racines du chaos* sur l'histoire de ces États en faillite. *« Sur les cinq États retenus, quatre sont des créations coloniales (Irak, Syrie, Liban et Libye) et quatre sont emprisonnés dans les pièges de la confessionnalisation (Irak, Syrie, Liban et Yémen). »* Les pays colonisateurs ont souvent instrumentalisé minorités et élites confessionnelles, ce qui se paie cher aujourd'hui car, partout, on assiste à une idéologisation de la religion musulmane qui apparaît comme la meilleure arme contre la modernité occidentale. Et ce ne sont pas les régimes autoritaires, incapables de se réformer, qui seront les plus aptes à combattre les djihadistes, bien au contraire. Ajoutons à cela des solidarités basées sur les liens du sang, plus fortes que n'importe quel sentiment d'appartenance nationale, et le problème devient inextricable. L'auteur essaie d'aller au-delà du constat en cherchant comment, plus que les gouvernements, remettre les systèmes politiques en cause et susciter espace public et citoyenneté. Un sujet majeur.



★★★★☆
LES RACINES DU CHAOS. IRAK, SYRIE, LIBAN, YÉMEN, LIBYE
PIERRE-JEAN LUIZARD
240 P., TALLANDIER, 19,90 €

Marcel Conche

Un sage hors des modes

Né en 1922 en Corrèze, le penseur fêtera ses 100 ans au mois de mars. Considéré comme l'un des meilleurs spécialistes de la philosophie grecque, il reste une figure à part dans le paysage intellectuel français.

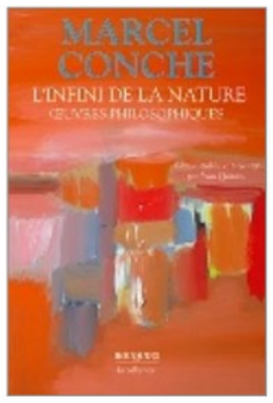
À rebours des stars médiatiques, Marcel Conche offre l'image d'un esprit bien fait qui, s'étant toute sa vie gardé des projecteurs, n'est pas tombé amoureux de lui-même. Grâce à cette rare qualité, il est devenu avec les ans un philosophe humble, discret et sage. Aujourd'hui centenaire comme Edgar Morin, il laisse ses livres rassemblés en recueil raconter pour lui, à l'adresse des plus jeunes, la posture intellectuelle passionnante et risquée dans laquelle il s'est retrouvé, comme de nombreux universitaires de sa génération. Elle tient en deux mots : compétence et stupeur. En effet, sa formation en histoire de la philosophie antique et son poste de professeur de métaphysique à la Sorbonne lui ont permis de développer un art du commentaire, de l'édition et de la traduction qui ont fait de lui l'un des grands passeurs du matérialisme gréco-romain. Ses traductions d'Héraclite et ses commentaires d'Épicure et de Lucrèce méritent l'attention, parce qu'ils en éclairent des aspects difficiles (notamment la physique des atomes) en équilibrant avec adresse la légèreté du ton et la profondeur du propos.

L'ÉLABORATION D'UNE PENSÉE PERSONNELLE

Mais dans le même temps, l'expérience charriait son lot de stupeurs : comment ce genre d'étude pouvait-il éclairer un monde traversé successivement par la Seconde Guerre mondiale, la guerre froide, le bouleversement des mœurs (Mai-68), la décolonisation, l'émergence du néo-capitalisme et la mondialisation numérique ? Comment le rationalisme universitaire, frotté de sagesse antique, pouvait-il affronter les mutations contemporaines et proposer quelque chose d'assez puissant pour se faire entendre ? Cette interrogation, cette inquiétude traversent l'œuvre de Marcel Conche. Pendant qu'Edgar Morin étudiait aux États-Unis les théories de la complexité qu'il allait importer en France, Marcel Conche se jeta dans l'élaboration d'une pensée personnelle sur le monde sans rien emprunter ni au marxisme, ni au structuralisme, ni à aucun mouvement alors à la mode.

Pourtant, ce penseur pas si solitaire appartient bel et bien à une tradition qui jetait avec lui ses dernières lueurs : celle des philosophes qui défendirent et illustrèrent la valeur de leur discipline, notamment contre des formes de savoirs nouvelles qu'ils ressentaient comme des menaces : la psychanalyse, les sciences sociales, les neurosciences, etc. Sa pensée est le produit d'une rationalité profondément confiante en ses propres capacités : elle se déploie en une philosophie du bon sens qui fait souvent songer aux « propos » d'Alain, et qui peut servir aujourd'hui pour revenir aux choses simples : réapprendre le sens du dialogue et le poids de l'argument. Si Marcel Conche n'est pas un grand théoricien, il se présente plutôt comme un interlocuteur de bonne compagnie. La nature ? Infinie et incréée, elle signale selon lui l'ancrage de la réalité dans un *« absolu »* où aucun dieu ne peut avoir sa place. Le temps ? À l'intérieur du *« Temps immense de la nature »*, il décrit habilement comment chacun définit sa propre *« temporalisation »*. La morale ? Il lui demande de fonder des valeurs universelles, celles qui définissent *« la civilisation »*. Dans ces pages que ni les bouleversements de la physique contemporaine ni ceux de l'anthropologie, de la complexité ou du chaos ne semblent avoir effleurées, on trouvera des raisonnements qui nous apprennent à lire et à penser avec générosité, et qui nous rappellent que les philosophes ne doivent pas tant se mettre en quête d'un maître qu'à la recherche de soi-même.

Maxime Rovère



★★★★☆

L'INFINI DE LA NATURE. ŒUVRES PHILOSOPHIQUES

MARCEL CONCHE

1 120 P., BOUQUINS, 32 €

DR

Jean-Yves Le Naour

Pas si folles

L'historien porte un regard acéré sur la France des années 1920. Fragilisée, et bien souvent fantasmée.

La réalité de l'état de la France au sortir de la Première Guerre mondiale contredit et grève le mythe des Années folles inscrit dans notre mémoire. Cette expression ancienne, appliquée aux années vingt, a vu le jour en 1932 quand les Américains frappés par la crise économique regrettent l'expansion économique des « Roaring Twenties ».

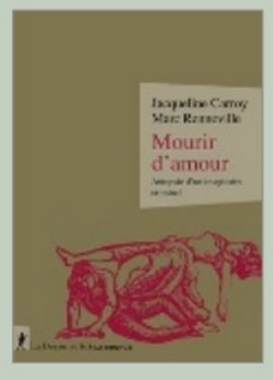
Les jeux de langage surréalistes, les soirées du Bœuf sur le toit ou les danses de Joséphine Baker ont disséminé *« une erreur de jugement »* que l'historien Jean-Yves le Naour corrige d'un style enlevé. Gueules cassées, soldats victimes de l'obusite (le syndrome de stress post-traumatique), terres ravagées à l'est et au nord dessinent l'image d'une France des années tristes. En 1922, les deux tiers des communes françaises ont érigé leur monument aux morts. Les Français sont loin d'être à la fête. Sur le terrain diplomatique, la France fragilisée économiquement est à la peine, coincée entre ses demandes de réparation et l'Angleterre qui s'ingénie à les contenir. L'idéal de la Société des Nations voulue par le président américain démocrate Wilson s'effiloche, les États-Unis refusant, à la suite d'un changement de présidence d'y siéger. *1922-1929. Les Années folles ?* est indispensable pour ne plus regarder l'Histoire dans un rétroviseur mais les yeux dans les yeux. **Olivier Cariguel**

★★★★☆

1922-1929. LES ANNÉES FOLLES ?
JEAN-YVES LE NAOUR
450 P., PERRIN, 25 €

CRIME PASSIONNEL

En 1888, Henri Chambige est trouvé aux côtés de Madeleine Grille, femme plus âgée, mariée et mère de deux enfants. Lui, blessé superficiellement au visage, l'a tuée de deux coups de revolver. Le survivant invoque un double suicide par amour raté… Chambige sera condamné à une peine légère. Étant écrivain et ayant des relations dans le milieu littéraire, l'accusé a bénéficié d'un soutien tel que fut théorisé ensuite le « chambigisme », soit la violence meurtrière de l'homme sur la femme qui « résiste » à la passion. « Enquêteurs de papier », Jacqueline Carroy et Marc Renneville montrent ici habilement avec *Mourir d'amour* comment la justice est tributaire d'un imaginaire social, culturel, moral : Chambige fut érigé en représentant d'une génération décadente, ou en romantique personnage de roman… là où l'affaire correspond, avant la lettre, à un féminicide. **Eugénie Bourlet**



★★☆☆☆

MOURIR D'AMOUR. AUTOPSIE D'UN IMAGINAIRE CRIMINEL
JACQUELINE CARROY, MARC RENNEVILLE
328 P., LA DÉCOUVERTE, 20 €

PERRIN

3 RAISONS DE LIRE

QU'EST-CE QUE L'ACTUALITÉ POLITIQUE ?

UNE AUTRE MANIÈRE DE VOIR
Les sociologues Luc Boltanski et Arnaud Esquerre analysent cette notion d'actualité, *« adjuvant indispensable »* à notre *« capacité critique »*, qui concourt à notre connaissance du monde social. Ils examinent aussi la façon dont elle se fabrique, se diffuse à partir d'un *« fatras »* composite, et *« dessine une époque »*. Or cette fabrication a été bouleversée par l'Internet.

UN NOUVEL « ESPACE PUBLIC »
Qu'est-ce que l'actualité politique ? montre combien le Web n'a pas seulement modifié notre appréhension du *« tohu-bohu du monde »*. L'apparition des *« réseaux sociaux »* via les nouvelles *« technologies numériques »* a changé la façon dont nous-mêmes (et plus généralement l'« espace public ») nous exprimons et nous mobilisons autour des grands enjeux sociétaux.

ENTRER DANS LA « FABRIQUE DE L'OPINION »
Les auteurs ont travaillé à partir de commentaires adressés au journal *Le Monde*. Ce travail empirique fait écho à celui effectué par Boltanski, il y a trente-cinq ans, pour comprendre comment les individus se mesuraient aux partis, syndicats, *« grands de ce monde »*, aujourd'hui en perte de légitimité. Or, ceux-ci façonnaient des *« idéologies »*, qui assuraient la *« cohésion »* du monde. D'où peut-être, s'interrogent les auteurs, cette difficulté que nous éprouvons aujourd'hui à donner du sens à l'Histoire, à nos histoires. **Jean-François Paillard**

★★★☆☆

QU'EST-CE QUE L'ACTUALITÉ POLITIQUE ? ÉVÉNEMENTS ET OPINIONS AU XXIe SIÈCLE
LUC BOLTANSKI, ARNAUD ESQUERRE
352 P., GALLIMARD, 25 €

3 POCHES À LIRE

★★★★☆
L'ÈRE DE L'INDIVIDU TYRAN
ÉRIC SADIN
360 P., LE LIVRE DE POCHE, 8,20 €
Nous ne nous sommes jamais autant révoltés en solitaires, touchés par les soubresauts du monde qui font vibrer notre smartphone en permanence. Éric Sadin, en sémiologue, analyse les ressorts de nos modes d'expression. Dans cet essai stimulant, il appelle de ses vœux à dépasser les discours qui reposent sur une indignation ayant pour origine et fin notre seule individualité, pour défendre d'autres possibilités de mise en récit, comme le témoignage.

Eugénie Bourlet

★★☆☆☆
RAGE AGAINST THE MACHISME
MATHILDE LARRÈRE
288 P., LE LIVRE DE POCHE, 7,70 €.
Dans un retour sur plus de deux siècles de luttes féministes, et parce que *« le féminisme ne peut se raconter au singulier »*, Mathilde Larrère livre un passionnant récit sur ce combat. Elle y inclut un collectif de nombreuses figures féminines oubliées – et non une poignée de femmes ayant chacune à leur tour obtenu des conquêtes haut la main –, dans un ouvrage enrichi par des extraits d'écrits, de discours, de tracts, de slogans et de chansons… E.B.

★★★☆☆
LES DOCTRINES DE HAINE
ANATOLE LEROY-BEAULIEU
288 P., PETITE BIBLIO PAYOT CLASSIQUES, 9 €
L'historien Anatole Leroy-Beaulieu est l'auteur d'un recueil de conférences paru en 1902, d'une criante actualité, où il démonte les trois « anti », diffuseurs de haine et de violence : l'antisémitisme, l'antiprotestantisme et l'anticléricalisme. Aux racines de la phobie de l'étranger, ces mixtures cultivent les passions avec virulence. Contre *« l'esprit de secte et d'intolérance »*, voici un indispensable antidote pour raison garder. Olivier Cariguel

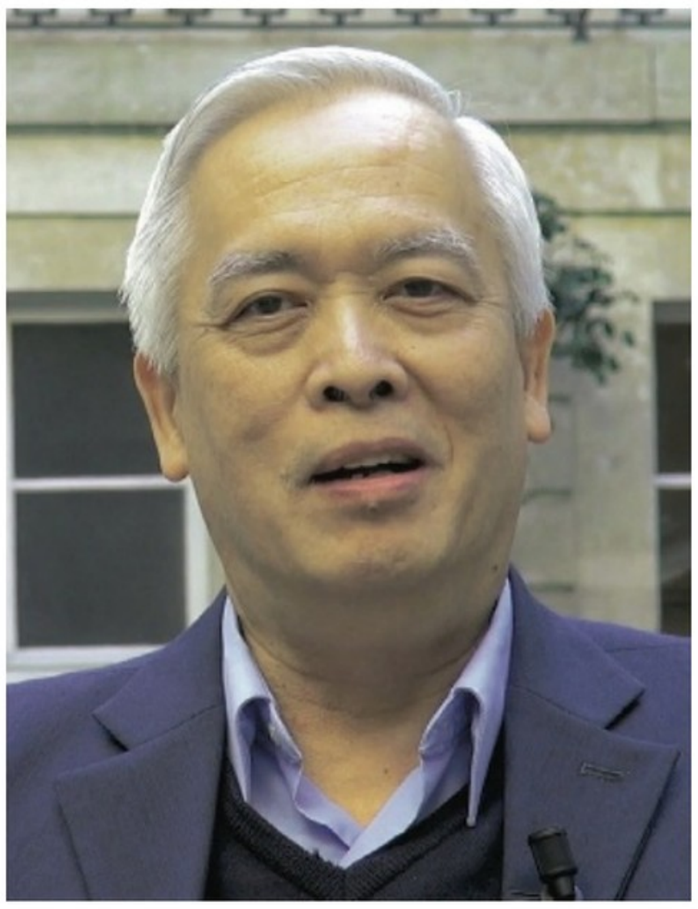
Trinh Xuan Thuan

Matière grise étoilée

La collection « Bouquins » rassemble les livres les plus marquants de l'astrophysicien et grand vulgarisateur. Réjouissant.

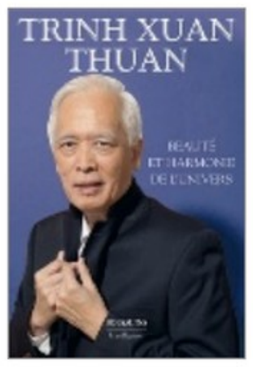
« *Les étoiles sont nos ancêtres et nous partageons tous la même généalogie cosmique* » : cet humanisme étoilé, au ton si poétique, est celui de Trinh Xuan Thuan, le plus lyrique des astrophysiciens partageant avec le grand public les acquis de la recherche. Chez lui, les idées habituellement attribuées aux sagesses anciennes renaissent avec une facilité déconcertante à partir des découvertes les plus contemporaines. L'introduction de l'aléatoire par la physique quantique ? L'occasion de méditer sur l'impermanence, si centrale dans le bouddhisme comme dans la philosophie grecque. Les incertitudes dont tient compte la théorie du chaos ? Une manière de renouveler l'idée pythagoricienne de la musique des sphères, désormais conçue sur le modèle du jazz *(Le Chaos et l'Harmonie)*. Selon lui, on retrouve même Héraclite dans les observations des télescopes les plus performants, car *« tout change, tout bouge, tout évolue dans le ciel »*.

En rassemblant ses livres les plus marquants, notamment son dialogue avec le moine bouddhiste Matthieu Ricard *(L'Infini dans la paume de la main)*, ce gros volume, *Beauté et harmonie de l'Univers*, a l'inconvénient d'être un peu intimidant ; mais il suffit de s'y plonger pour ne plus vouloir en sortir. Car non seulement Trinh Xuan Thuan rend accessibles les connaissances physiques les plus pointues, mais il rend surtout explicites les réponses métaphysiques et spirituelles qui s'en dégagent. Est-ce qu'il outrepasse alors les limites de la science ? Pas autant qu'on pourrait le croire. En effet, les savoirs les plus rigoureux ne se trouvent pas seulement du



côté des objets, mais aussi dans la manière dont les sujets des sciences peuvent faire retour sur eux-mêmes et formuler ce qu'ils sont. Là se trouve l'originalité de Trinh Xuan Thuan. Fort de son audace, il peut alors glaner chez Poincaré ou Einstein leur définition de la beauté avant de se lancer dans l'histoire du système solaire, de décrire la symétrie des flocons et de suivre l'évolution du vivant jusqu'à la conscience.

Maxime Rovère



★★★★★
BEAUTÉ ET HARMONIE DE L'UNIVERS
TRINH XUAN THUAN
1 248 P., BOUQUINS, 32 €

LIBRAIRIE MOLLAT

SOPHIE PÉTERS

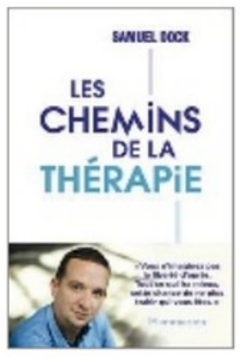
EN ROUTE VERS LE SOI

C'est à la fois une autorisation, un encouragement et une proposition que nous offre Samuel Dock, docteur en psychopathologie clinique et psychanalyse, avec son dernier ouvrage *Les Chemins de la thérapie*. Une autorisation à pousser la porte d'un psy, que beaucoup d'entre nous ne se donnent pas toujours et qu'ils s'accordent après avoir trouvé que « rien d'autre ne marchait ». Un encouragement aussi, car il en faut, du courage, pour oser s'y rendre et y emmener notre Être en souffrance, à la recherche du Soi. Enfin une proposition qui vise à sortir des sentiers battus du développement personnel, décidément trop encombrés et infantilisants, pour embrasser une discipline somme toute mal connue.

Avec un infini respect pour son métier et tous ceux qui le pratiquent, animés de la même exigence, ce psychologue clinicien nous fait découvrir ces chemins de la thérapie et en explore avec minutie chaque recoin. Depuis la demande, sans laquelle un professionnel ne saurait raisonnablement bien faire son travail, jusqu'à la façon de mettre un terme à ce parcours hors norme, en passant par celle de choisir un thérapeute, la nécessité d'un cadre, ou encore l'alternance de la voix et du silence, ainsi que les thérapies en ligne, sans oublier le danger des applications « psy ».

On n'y trouvera pas de recette pour aller mieux et c'est tant mieux ! Mais on y découvrira tout ce qu'on a toujours voulu savoir sur la psychothérapie sans jamais oser le demander au sien. Loin d'une méthode générale qu'il conviendrait de suivre, et surtout loin des clichés du développement personnel, Samuel Dock nous expose l'arrière-cour de sa pratique en y soulignant *« tout ce qu'elle peut comporter de créativité, de doute, de conviction, d'espoir et d'étrangeté ».* Car son but est de faciliter l'accès au soin des personnes en souffrance, mais aussi de permettre à ceux qui sont déjà en thérapie de réfléchir à leur cheminement. C'est d'autant plus nécessaire aujourd'hui qu'avec la démocratisation de la psychothérapie et l'omniprésence de ces thèmes dans les médias, très peu sont capables de discerner la dangerosité de certaines pratiques ou approches. Sans compter que *« trop de personnes prises dans des douleurs qu'elles estiment insurpassables patientent trop longtemps avant de consulter. Et trop de personnes persistent dans des thérapies qui ne leur apportent aucun mieux-être plutôt que d'adresser leurs peines à d'autres thérapeutes »*, estime l'auteur. Il rappelle ainsi en introduction un élément qui devrait paraître évident à tout un chacun : *« Si l'univers thérapeutique peut souvent s'avérer étranger, il ne devrait jamais être inhospitalier. »*

La souffrance psychique n'est donc pas une fatalité. Il existe de nombreux moyens de la vaincre ou de la transformer. Passé le seuil d'un cabinet de psy, le fardeau peut déjà sembler plus léger. Et à l'heure où la recherche d'équilibre semble dans tous les esprits, il convient en lisant cet ouvrage salutaire de comprendre que la notion de soin psychologique est indissociable de celle de société. Parler de soi, c'est retrouver un sentiment d'existence, nouer un lien de confiance avec un thérapeute, c'est vivre qu'il est possible de se lier sans s'abîmer. *« On ne rencontre pas l'altérité sans avoir rencontré notre propre étrangeté à nous-même »*, en conclut ce professionnel qui se dit *« artisan du lien et du soin, mais pas magicien ».* Qu'il soit remercié de redonner par sa belle écriture ses lettres de noblesse à ce métier, contributeur de relations humaines plus apaisées.



LES CHEMINS DE LA THÉRAPIE
SAMUEL DOCK
304 P., FLAMMARION, 20 €

AUDREY SOVIGNET

LA GAUCHE, C'EST VRAIMENT FINI ?

L'élection présidentielle se jouera a priori exclusivement entre les droites, extrêmes et centristes. Plusieurs livres tentent d'expliquer cet effondrement historique de la gauche et de lui suggérer des pistes pour se « réinventer ».

S'il existait une Bourse des valeurs politiques, peu de traders miseraient aujourd'hui sur la gauche… Concernant son reflux actuel dans tous les pays développés, le sens commun est en effet sans appel : en se cristallisant sur les thèmes de l'ordre, de la sécurité, de l'immigration/intégration, etc., la droite aurait définitivement gagné la bataille culturelle. Cela se vérifierait aussi dans le statut des grandes causes que celle-ci avait promues : dans un monde compétitif, l'égalité dériverait en cette passion triste qu'est l'égalitarisme, et la solidarité plomberait nos finances publiques. À quoi s'ajoute qu'en basculant du social vers le sociétal, ces évolutions de mœurs où certains incluent une écologie « punitive », la gauche se serait aliéné les classes populaires : détournée du « vrai » peuple, qu'elle ne représente plus.

Meeting du Parti socialiste avec Claude Bartolone et Manuel Valls avant les éléctions régionales de décembre 2015.

MARTIN BUREAU/AFP

DES DISCOURS QUI N'IMPRIMENT PLUS

De là, sa division : il y aurait d'un côté une gauche républicaine, restée fidèle à l'universalisme – en gros, le Parti socialiste –, mais discréditée du fait de sa compromission, quand elle a gouverné, avec le néolibéralisme ; de l'autre, des gauches « radicales » ayant choisi de remplacer le prolétariat dont elles incarnaient jadis les intérêts par ceux de minorités, aussi bien ethniques (les immigrés) que sexuelles ou « de genre » (les gays, les trans, etc., et, bien que constituant plus de la moitié de l'humanité, les femmes) et intellectuelles (les « bobos écolos » des villes) ; et aucune possibilité de faire se rejoindre des bases aussi hétérogènes. L'échec d'une convergence des luttes, tentée en 2017 par la stratégie populiste de La France insoumise, consacrerait en résumé celui de la gauche tout entière en tant que « parti du mouvement ».

Comme tous les clichés, ce récit a sa pertinence. Dans un ouvrage très informé, *Faut-il désespérer de la gauche ?*, le politologue Rémi Lefebvre n'a ainsi pas de mots assez durs envers le *« social-libéralisme »* du mandat Hollande. En même temps, il s'inscrit en faux contre l'idée d'une *« droitisation »* univoque de l'électorat populaire. À rebours de la *« conclusion mélancolique »* que l'historien israélien Shlomo Sand tire de sa belle synthèse, *Une brève histoire mondiale de la gauche*, se demandant, après avoir énuméré tout ce que notre modernité doit à la gauche – l'État social, la démocratie politique, le soutien hésitant mais finalement effectif aux luttes anticolonialistes, etc. –, si son repli ne viendrait pas d'une *« régression de l'imaginaire de l'égalité et des réticences qu'il suscite »* désormais, Lefebvre croit que ce *« basculement à droite »* tient en grande part du *« trompe-l'œil »*. Les valeurs de justice sociale et d'égalité restent les *« étoiles polaires »* de toutes les contestations. Même tentés par une certaine xénophobie, les Gilets jaunes ne revendiquaient-ils pas une égalité de traitement et une *« démocratisation de la démocratie »* ? Pour Lefebvre, on ne peut rien comprendre si on sépare les demandes de l'électorat de l'*« offre idéologique »* qui lui fait face. Et c'est sur ce point que son livre est le plus incisif : l'électorat de la gauche, soutient-il, l'a désertée, non tant au profit de la droite que de l'abstention, parce qu'elle ne porte plus un *« discours alternatif »*

ou, plutôt, qu'elle en propose plusieurs qui ne se coordonnent pas entre eux et, de ce fait, n'*« impriment »* plus.

Les raisons de cette situation sont indissociablement sociologiques et idéologiques. Avec la désindustrialisation, la gauche n'a plus affaire à un prolétariat relativement homogène à organiser, mais à une myriade de couches précarisées qu'elle échoue à articuler. Quant à la demande d'égalité, elle s'est complexifiée. C'est le constat que fait aussi Florent Guénard dans sa minutieuse enquête, *La Passion de l'égalité*, où il tente d'expliquer pourquoi, alors que nous rejetons mentalement les inégalités, nous ne faisons pas grand-chose pour les réduire. La valeur égalité consonne, selon lui, avec nos sociétés d'individus épris d'autonomie, mais elle se mêle d'une demande de reconnaissance qui en rend difficile la traduction. On s'étonne que Guénard ne creuse alors pas plus la controverse sur ladite « discrimination positive ».

EN BASCULANT DU SOCIAL VERS LE SOCIÉTAL, LA GAUCHE SE SERAIT ALIÉNÉ LES CLASSES POPULAIRES

Car on sait bien que c'est là un des enjeux qui divisent le plus profondément la gauche. Or, comment réaliser une pleine égalité sans tenir compte de ses conditions concrètes de possibilité, donc sans rompre avec une certaine version désincarnée de l'idée républicaine, selon laquelle tout citoyen doit être traité, en l'état, comme les autres ?

UNE ÉCHÉANCE ET DES DÉFIS

Et des difficultés de cet ordre, la gauche en rencontre à foison, au point qu'on ne peut qu'avaliser le jugement de Lefebvre, pour qui rarement elle a eu à résoudre une aussi complexe *« équation électorale et sociale »*. D'autant qu'il faut y rajouter l'irruption de la préoccupation écologique. Celle-ci n'est pas spontanément de gauche. Sand rappelle même qu'elle fut d'abord, au XIXe siècle, une idée de droite, voire réactionnaire, quand le mouvement ouvrier s'en tenait, lui, à un productivisme garant du progrès. Le projet d'une *« écologie sociale »* apparaît ainsi comme un autre défi redoutable pour la gauche actuelle. Comme l'écrit Bruno Latour, promouvoir une *« nouvelle classe écologique »* à vocation hégémonique implique en effet un changement total d'anthropologie, sinon de « cosmologie » : le « sens de l'Histoire » ne réside plus aujourd'hui dans la poursuite de la modernisation, mais dans la conservation des « conditions d'habitabilité » de notre planète. Et, pour intégrer cette nouvelle donne, la gauche doit bouleverser toutes ses représentations.

Si l'on suit Michael Fœssel, qui déplore, dans *Quartier rouge*, l'oubli par la gauche de la dimension politique du plaisir, elle doit même, pour convaincre, faire plus : montrer, en restaurant le lien perdu entre ses projets et les émotions personnelles, que les inévitables *« sacrifices »* qu'évoque Latour dans son *Mémo sur la nouvelle classe écologique* peuvent avoir un effet existentiel bénéfique pour tous – ce qui n'est pas gagné…

PHILIPPE LOPEZ/AFP

Jean-Luc Mélenchon, candidat de La France insoumise à la présidentielle, lors de son meeting à Bordeaux le 24 janvier.

Refonder la gauche en tous ces sens est une autre paire de manches que de défendre, comme la droite, le statu quo, ou de pointer, comme l'extrême droite, un bouc émissaire d'où toutes nos difficultés viendraient. C'est là un travail intellectuel autant qu'organisationnel particulièrement ambitieux ; et le mois et demi qui reste avant l'échéance présidentielle, un laps de temps dérisoire pour y parvenir. Espérons seulement que la gauche s'y colle ensuite sérieusement, car aucune société ne peut vivre sans une mauvaise conscience qui sans cesse la taraude et la pousse à évoluer – ce que, par-delà tous ses errements et autres reniements, la gauche a fait depuis sa naissance située par Sand en 1793, avec la promulgation de la première Constitution réellement démocratique (et jamais appliquée…) de l'Histoire.

Patrice Bollon

UNE BRÈVE HISTOIRE MONDIALE DE LA GAUCHE
SHLOMO SAND
TRADUIT DE L'HÉBREU PAR MICHEL BILIS,
320 P., LA DÉCOUVERTE, 20 €

LA PASSION DE L'ÉGALITÉ
FLORENT GUÉNARD
296 P., SEUIL, 23 €

MÉMO SUR LA NOUVELLE CLASSE ÉCOLOGIQUE
BRUNO LATOUR, NIKOLAJ SCHULTZ
96 P., LA DÉCOUVERTE/LES EMPÊCHEURS DE PENSER EN ROND, 14 €

FAUT-IL DÉSESPÉRER DE LA GAUCHE ?
RÉMI LEFEBVRE
160 P., TEXTUEL, 15,90 €

QUARTIER ROUGE. LE PLAISIR ET LA GAUCHE
MICHAËL FŒSSEL
232 P., PUF, 17 €

Claire Marin

« ON SE LAISSE MOINS FACILEMENT EMPRISONNER DANS DES PLACES TOUTES FAITES »

Après *Rupture(s)*, un essai vendu à plus de 30 000 exemplaires depuis sa sortie en 2019, la philosophe revient avec *Être à sa place.* Un livre dans lequel elle s'interroge sur notre « place » dans un monde qui semble s'être refermé avec la crise sanitaire.

***Être à sa place* sort alors que la question des transfuges de classe est très présente dans l'actualité culturelle. Comme le démontrent les succès de « *Reste à ta place…!* » de Sébastien Le Fol, de *Connemara* de Nicolas Mathieu ou des adaptations des livres d'Annie Ernaux… Pourquoi maintenant, à votre avis ?**
Claire Marin. Ces questions ont toujours existé, mais on n'en parlait pas, comme si pour mieux s'intégrer il fallait ne pas dire. Maintenant, il y a une forme de fierté à avoir réussi un parcours d'ascension sociale. En faire le récit est également une manière de conjurer la honte, de banaliser ces histoires. Parallèlement, la crise sanitaire nous a fait nous interroger sur les places au sens géographique : les lieux où l'on habite, travaille, les espaces qu'on se laisse imposer. Certains d'entre nous ont reconfiguré leur existence, d'autres ont connu des moments de tension dans leurs couples, leurs familles. Certaines places nous ont rattrapés alors qu'on n'en voulait plus. La crise sanitaire a accentué ce questionnement très contemporain : on se laisse moins facilement emprisonner dans des places toutes faites, des logiques d'héritage. Cela correspond à la volonté de mobilité de la société contemporaine.

Vous écrivez que la question de la place est une *« question de revanche de réparation ou de réconciliation »*. Qu'est-ce qui fait que c'est l'un ou l'autre ?
C.M. C'est lié à la temporalité : d'abord la revanche puis la réconciliation avec son milieu d'origine que l'on a trahi ou méprisé malgré soi, comme quand l'héroïne de *Connemara* de Nicolas Mathieu ne supporte plus le langage de ses parents. Après le moment où l'on prend une revanche sur un milieu social supérieur en acquérant ses codes arrive celui du retour. On revient vers son milieu d'origine de manière apaisée, dans la réconciliation, Bourdieu le dit aussi.

Est-ce que, finalement, le monde se divise entre ceux qui partent et ceux qui restent ?
C.M. Il y a plusieurs manières de partir : on peut partir intérieurement très loin avec les lectures et les films. Mais l'expérience qui bouscule, dérange et transforme, c'est celle du dépaysement social ou géographique. Il nous désinstalle et oblige à s'interroger sur ce qui auparavant allait de soi, notre « habitude d'être » qui nous a peut-être rétrécis. On peut se laisser piéger par un pseudo-confort, une facilité de la répétition. Il y a des moments où l'on n'a pas le courage, l'énergie, où l'on ne veut pas prendre de risques. Alors on reste jusqu'à ce que ça craque.

Être à sa place, cela peut à la fois signifier « rester à sa place » et « trouver sa place », et il semblerait que vous croyiez plus à la seconde hypothèse…
C.M. Mon idée, c'est de se confronter à des altérités qui vont nous aider à définir une place autre que celle qui se serait présentée spontanément. Plutôt que de prendre celle que l'on nous aurait imposée ou même offerte. Parfois, les parents souhaitent de belles choses pour nous. Mais ce ne sont pas les places qui nous conviennent. Mais, comme l'explique Nietzsche dans *Seconde considération inactuelle*, la nouveauté se fait toujours sur un fond qui préexiste, un fond culturel. Quand on part, on part de quelque chose dont la valeur apparaît rétrospectivement. C'est ce qu'on peut voir dans l'idée de réconciliation. On apprend à aimer autrement, aimer de nouveau, aimer différemment, ce qu'on a pu détester à un moment. Quand on part, même avec rien, on emporte tout ce qu'on a emmagasiné.

Depuis le succès de *Rupture(s)*, vos livres sont parfois lus comme on lirait des ouvrages de développement personnel, comment gère-t-on cette responsabilité ?
C.M. Certains lecteurs me demandent des conseils. Alors que ce que j'essaie de faire, c'est plutôt d'amener chacun à trouver ses propres réponses. Je donne quelques pistes, à chacun de voir celles qui résonnent, qui peuvent leur donner des moyens. Mais il n'y a pas de réponses toutes faites à une souffrance singulière, liée à son identité. Je ne voulais surtout pas écrire un manuel de la rupture en dix maximes, ça existe déjà. En revanche, ce qui me fait plaisir, c'est de constater que l'on peut poser des questions philosophiques dans une langue que beaucoup de gens peuvent lire. Parce

CÉLINE NIESZAWER/L'OBSERVATOIRE

que, durant les études de philosophie, on apprend un langage qui peut se révéler très difficile d'accès, excluant. Et je voulais retrouver une écriture plus simple, plus fluide, afin d'ouvrir la philosophie à un public un peu plus large. Sans manquer, je l'espère, d'exigence. Ce qu'Anne Dufourmantelle faisait en matière de psychanalyse était une sorte d'idéal pour moi.

Vous parlez de l'injonction à l'effacement des femmes ou à l'enfermement dans des héritages familiaux. Quelle est la portée sociétale d'*Être à sa place* par rapport à ces questions ?

C.M. Cet enracinement dans des schémas préexistants révèle une forme de paresse intellectuelle. Soit j'explique tous mes actes par ce qui s'est passé avant moi, par l'histoire des autres ; soit l'enfermement se fait malgré moi. Des injonctions, pressions et conditionnements font que je retrouve malgré moi, en devenant mère par exemple, des situations que je ne pensais pas reproduire. Comme une grande main qui récupère l'individu alors qu'il pensait pouvoir s'échapper de schémas préexistants.

Une dimension féministe est présente dans votre livre, mais elle reste en filigrane, Pourquoi ?

C.M. Mon ambition n'est pas de produire un discours politique, mais plutôt d'interroger les identités et la manière dont elles se crispent ou se figent. À un moment où beaucoup de femmes ont été ramenées à un schéma très domestique par la crise sanitaire, ça paraissait difficile de ne pas l'évoquer. Marguerite Duras parlait de la fragmentation de son temps liée à l'attention aux autres. Et même si cette référence semble ne pas être très contemporaine, aujourd'hui encore les personnes qui sacrifient du temps de réflexion pour elles-mêmes à l'attention aux autres demeurent majoritairement les femmes, et a fortiori les mères.

Quelle est la vertu de « la mauvaise place » ?

C.M. Il n'y a pas de système positif qui ferait que toute mauvaise place se transforme en bonne expérience, mais il y a de mauvaises places, comme la maladie, qui ne nous rendent ni plus forts ni plus intelligents, mais créent une lucidité sur les places illusoires, celles qu'on veut pour les mauvaises raisons, parce qu'elles sont valorisées par les autres. Une forme de lucidité sur les places qu'on voulait en obéissant non pas à une nécessité intérieure mais extérieure… Le fait d'avoir souffert d'une maladie auto-immune dont j'ai parlé dans mon roman [*Hors de moi*, Allia, 2008] m'a amenée à m'interroger sur le sillon universitaire que je suivais sans me questionner sur mes désirs véritables. Ce qui m'avait été présenté comme le chemin idéal s'émiettait voire s'effondrait.

Vous évoquez également la passion comme moyen de sortir de sa place…

C.M. C'est presque l'idée que je préfère dans le livre ! On entend dans les romans contemporains comme *Feu* de Maria Pourchet cette vérité du désir qui émerge. C'est une forme de libération de reconnaître qu'on peut aimer hors cadre, dans les marges ou… dans les hôtels Kyriad.

Propos recueillis par Aurélie Marcireau et Jacques Braunstein

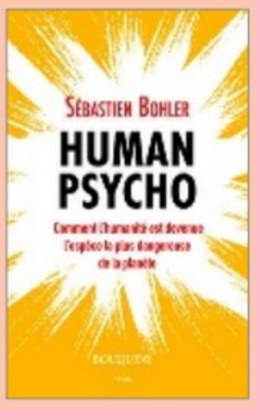
ÊTRE À SA PLACE
CLAIRE MARIN
240 P., L'OBSERVATOIRE, 18 €

BANDE DE PSYCHOPATHES !

L'humanité est une psychopathe ! Et que fait-on des psychopathes ? On les enferme. Sébastien Bohler dans son dernier livre, *Human Psycho,* développe une thèse surprenante et intéressante. Analysant l'humanité comme un patient, le docteur en neurobiologie assène un diagnostic sans appel : celle-ci souffre d'une panne orbitofrontale globale et présente les quatre caractéristiques de la psychopathie : un ego surdimensionné (l'homme ne se croit-il pas à l'image de Dieu ?), le manque d'empathie (il traite mal les autres espèces vivantes et la souffrance des autres ne remet jamais en cause son action), la manipulation (il a *« plié la génétique à ses désirs de domination »* et a asservi la nature) et enfin l'impulsivité (son action ne fonctionne qu'à court terme).

L'auteur du *Bug humain* s'appuie sur les neurosciences et la psychologie pour disséquer la psyché de ce tueur en série en puissance. Face à ce tableau terrifiant, il propose un traitement. Guérir est possible : le confinement n'a-t-il pas montré que la nature reprenait ses droits quand l'humanité s'est calfeutrée ? Réécrire le discours sur l'homme pour casser l'ego, réintégrer la nature dans le sacré, avoir comme objectif de faire fructifier le vivant plutôt que l'exploiter, envisager les actions à long terme, réduire connexions et interconnexions et inventer une organisation transnationale pour mettre en œuvre une politique respectueuse, voilà l'ambitieuse prescription. Le pire n'est pas certain, mais le malade est coriace.

Aurélie Marcireau

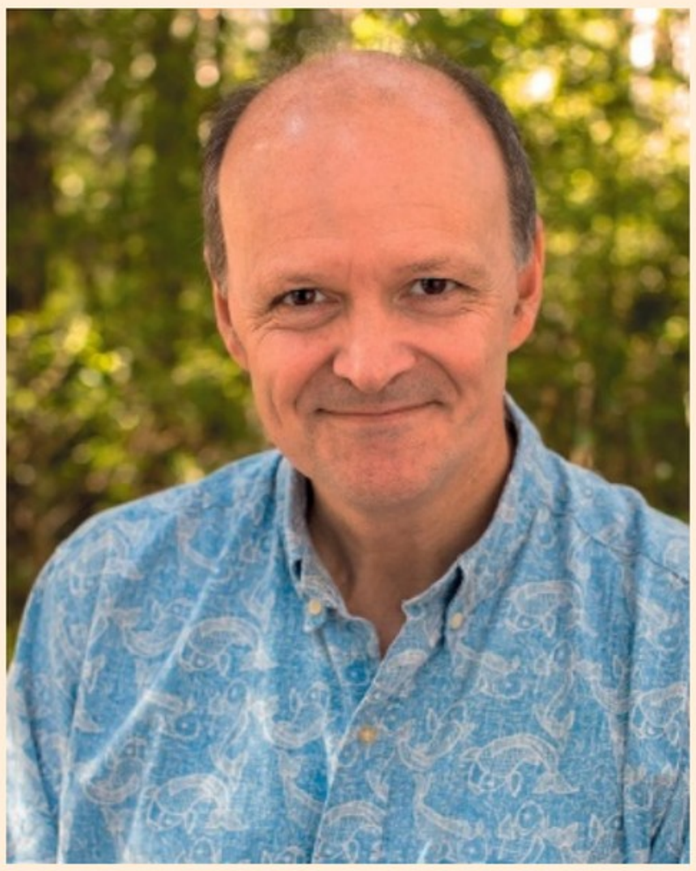


HUMAN PSYCHO
SÉBASTIEN BOHLER
288 P., BOUQUINS, 19 €

Luc Julia

PROTÉGER LA TERRE

Aurélie Jean, spécialiste de l'IA, a lu le dernier livre du grand scientifique. Le père de Siri nous invite à agir ingénieusement pour préserver notre avenir.



Voici un livre qui fait du bien, qui nous change du simple constat dramatique et culpabilisant sur le devenir de notre planète. C'est par une analyse juste et orientée par la science, grâce à des solutions pratiques et pragmatiques et à une réflexion personnelle approfondie que l'auteur nous embarque dans un guide concret pour innover et protéger la Terre. Luc Julia, scientifique mondialement reconnu en intelligence artificielle – même s'il n'aime pas, à raison, ce mot (pour preuve son précédent ouvrage, *L'intelligence artificielle n'existe pas*) –, nous invite à penser ingénieusement aux actions individuelles et collectives à enclencher pour assurer notre futur, et combattre le réchauffement climatique. Sans sacrifier la science et ses bénéfices.

Tout y passe. Énergie, transport, tourisme spatial, déchets ou encore alimentation ; il n'y a pas un, mais une séquence de phénomènes dont l'accumulation et l'interdépendance sont à l'origine du mauvais traitement de notre Terre. Un constat chiffré, analysé avec pertinence et confronté aux nombreuses études antérieures, permet de s'accorder sur les conclusions de l'auteur et de sortir des nombreux mythes et clichés qui laisseraient croire qu'il n'y a rien à faire si ce n'est défaire et revenir en arrière, quitte à abandonner la science et ce qu'elle peut nous apporter de plus progressiste. La solution est ailleurs, mais encore faut-il comprendre les tenants et les aboutissants de la recherche et du développement.

De cette constatation scientifiquement articulée et rationnelle, une multitude de réponses à l'échelle du citoyen – par une modification raisonnable de nos modes de vie –, comme à celle de l'État voire du monde, sont déroulées dans *On va droit dans le mur ?*. L'auteur consacre même un chapitre à la haute technologie pour sauver notre planète. Biomimétisme, capteurs « intelligents », économie circulaire, traçage de matériaux, fusion nucléaire, ou encore stockage des données dans l'ADN, la variété des champs disciplinaires dans lesquels investir est riche.

« Small is big » comme l'écrit Luc Julia : Faire mieux au lieu de chercher à faire plus grand et plus gros est la voie à suivre. Il faut également abandonner les seules considérations économiques et financières pour, au contraire, être principalement motivé par ce que les prochaines générations d'innovations apporteront à l'humanité et à notre planète. La nature vous remerciera et le mur sera franchi.

Aurélie Jean

ON VA DROIT DANS LE MUR ?
LUC JULIA
320 P., FIRST, 17,95 €.

DR/BOUQUINS - DR/FIRST

PASCAL
ORY
de l'Académie française

« NATURE »

À chaque époque sa religion. Le XXIe siècle commence en beauté avec une religion armée de pied en cap, cohérente et conquérante, qui dit à l'être humain d'où il vient, où il doit aller et pourquoi il a intérêt à ne pas dévier. Le modèle est si parfait qu'il ne manque même pas un nom officiel à cette religion, le nom qu'elle se donne et qu'on lui donne, quitte à distinguer ensuite en son sein diverses écoles, dissidences et hérésies : écologie.

La théorie (écologisme) et le mouvement qui en assume la défense et illustration (écologie politique) ont en effet tous les traits et tous les attributs du religieux. En son centre trône le principe : là où les trois religions du Livre ont les yeux tournés vers Dieu le Père, la nouvelle religion pose l'autorité d'une Déesse-Mère qui, en tant qu'autorité divine, a des droits qui surpassent de très loin les droits de l'homme et du citoyen. Cette entité-là est ce que la théologie chrétienne appellera une « hypostase », autrement dit une personnalisation de la divinité. En langage clair : la Terre, qu'une école écologique radicale appellera explicitement de son petit nom grec, *Gaia*. Mais la même théologie chrétienne ajoutera tout de suite qu'au plus profond de l'hypostase gît l'essence même de la divinité : dans le christianisme, le Père, le Fils et le Saint-Esprit seront les trois hypostases d'un Dieu unique. Dans la religion écologiste, l'essence divine ultime a un nom : la Nature.

On se réfère ici, on le voit, au modèle religieux chrétien. Ce n'est pas sans raison. C'est que la religion écologiste n'est pas d'origine polythéiste, hindoue ou bouddhiste, comme certains de ses intellectuels aiment à le croire. La référence à des religions non chrétiennes est de bonne stratégie, pour ne pas dire de bonne guerre, mais les origines du mouvement sont modernes et occidentales. Elles sont nées dans un milieu imprégné de christianisme – souvent protestant – à l'instar de tous les grands mouvements intellectuels modernes, tels que le libéralisme ou le socialisme, l'antiesclavagisme ou l'anticolonialisme, la lutte pour l'émancipation des Juifs ou pour la parité homme-femme, voire le végétarisme et l'animalisme.

La force de ce profond mouvement naturiste aura été de puiser ses origines théoriques aussi bien dans le traditionalisme que dans le progressisme. Le siècle des Lumières construit une bonne partie de sa doctrine sur la Nature, mais ses adversaires les plus extrêmes partagent au moins avec lui cette référence à une toute-puissance naturelle. Le regard plein d'amour que les nazis portaient sur les animaux les conduisit à interdire la vivisection et à réglementer strictement le transport ferroviaire des animaux. Rien de contradictoire là-dedans : les animaux sont dans la *Natur*, les Juifs, eux, sont hors de la *Natur*, ils en sont le cancer, le virus. Tout est donc affaire de définition et c'est là que les écoles religieuses peuvent diverger : sur la nature de la Nature et sur les voies et moyens de lui venir en aide.

L'écologisme endosse facilement les rôles standards de tout mouvement religieux qui se respecte : le moralisme et le prophétisme, convergeant dans une même perspective apocalyptique. L'humanité sera punie des fautes qu'elle aura commises en sacrifiant au veau d'or du capitalisme et à l'orgueil démesuré de cette tour de Babel qui s'appelle le productivisme. Elle ne s'en sortira que par une double révolution, individuelle et collective. La conversion au vrai Dieu – à la vraie Déesse – est la condition du salut. *Sine qua non* : repentez-vous, car la fin du monde approche. Le XXIe siècle débutant est peuplé de Jérémie qui au lieu du parvis du Temple de Jérusalem haranguent les réseaux sociaux.

Rien dans ce tableau n'est forcé mais rien n'y est ironique : la religion écologiste s'inscrit simplement dans la plus vieille tradition judéo-chrétienne. À chaque époque son apocalypse (dans ma lointaine jeunesse, elle était nucléaire), à chaque époque sa révolution religieuse (dans ma lointaine jeunesse, elle était léniniste). Peut-être que celle-ci serait la bonne ? – entendons par là que ce serait enfin la fin des fins ? La Déesse-Mère nous le dira peut-être un jour.

AUDREY SOVIGNET

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
de l'académie Goncourt

À QUEL ÂGE EST-ON UN JEUNE AUTEUR ?

S'il y a un âge pour être Miss France, il n'y en a pas pour être romancier. Tandis que Françoise Sagan publie *Bonjour tristesse* à 18 ans, Jean d'Ormesson en arbore 46 quand paraît *La Gloire de l'empire.* Et parmi les géants, on note des écarts impressionnants : pour un Radiguet qui façonne deux bijoux avant ses 20 ans, *Le Diable au corps* et *Le Bal du comte d'Orgel,* on découvre que Laclos attaqua son unique roman, *Les Liaisons dangereuses,* à 40 ans, que Stendhal s'y frotta à 44 ans et que Cervantès élabora *Don Quichotte* à 50 ans. Comme le suggérait ironiquement Leonardo Sciascia, mon prosateur italien préféré, *« arrive un moment où l'auteur ne peut plus lutter contre sa précocité, quel que soit son âge ».*

S'accomplir jeune n'a aucun intérêt, sinon satisfaire sa fougue. Parmi ceux qui se rêvent écrivains, je ne connais que des pressés, des hâtifs. En face d'eux, je songe souvent à la distinction qu'opèrent les météorologues entre le froid réel et le froid ressenti, distinction qui s'importe bien dans le champ littéraire : il existe une maturité réelle et une maturité ressentie. L'écrivain se sent toujours prêt avant terme, sa subjectivité précédant l'objectivité. Normal. Quel désir ne comprend pas l'impatience dans son élan ?

S'il n'y a pas d'âge pour être un jeune auteur, il n'y en a pas non plus pour être un auteur accompli.

En fait, indépendamment de l'état de vos artères, je vous conseille de sauter la case « jeune auteur », même si des éditeurs sont disposés à vous soutenir.

Qu'est-ce qu'un jeune auteur ? À 20 ou 60 ans, il constitue un auteur en devenir. S'il exhibe de multiples qualités, il affiche aussi de nombreux défauts. Il offre une promesse non tenue. Comment le caractériser ? Celui-ci, doué pour la phrase, agite des personnages plats. Celui-là, doté de poésie, enjambe l'art du récit. Lui prouve à chaque instant sa virtuosité et en fait trop. Lui n'en fait pas assez et ses lignes s'apparentent à un filet d'eau tiède. Lui ne sait pas couper, elle ne sait pas étoffer. Bref, puisqu'on dénombrera autant de vices que de vertus, disons que le jeune auteur ne révèle que ses dons en négligeant des pans de la besogne romanesque. Il présente une œuvre partielle, trouée d'ombres.

Quelques-uns restent longtemps de jeunes auteurs, voire jusqu'à la fin de leur vie. Enterrer l'auteur vert revient à concevoir qu'un roman ne découle pas d'une inspiration spontanée, mais de mille tâches, diverses, successives, parfois opposées. L'écrivain mature court un marathon à la vitesse du sprint.

EN ÉCRITURE, ON NE DÉPASSE QUE SOI

Mon conseil : pour éviter d'être un jeune écrivain et de le demeurer, prenez conscience de vos qualités autant que de vos défauts, gardez les premières, transcendez les seconds, et travaillez à vous homogénéiser.

Ne perdez pas votre temps à baver devant les quatrièmes de couverture ou les articles de presse vantant la précocité de tel ou tel. Les succès ou les échecs des autres ne changeront rien à votre trajet. En écriture, on ne dépasse que soi. Ne cédez pas à l'envie, au désespoir, au renoncement. Le chef-d'œuvre surgit rarement au petit déjeuner. Le seul point de comparaison que vous devez adopter ? Le manuscrit passé en regard de l'actuel. Vous n'entrez en compétition avec personne, sinon avec vous-même. Soyez un auteur mûr, jamais un jeune auteur, et ce, quel que soit votre âge.

AUDREY SOVIGNET

« Je voulais rendre hommage aux artistes emprisonnés pour avoir défendu leur vision »

Entretien avec la réalisatrice franco-camerounaise Osvalde Lewat, lauréate du Grand Prix panafricain de littérature* grâce à son premier roman *Les Aquatiques*.

PHILIPPE MATSAS/LES ESCALES

Les Aquatiques se situe dans un pays d'Afrique fictif, le Zambuena, une dictature qui se présente comme modérée. C'est l'histoire de Katmé, une ex-enseignante coincée entre les ambitions de son préfet de mari et le travail de son ami d'enfance Samy, un artiste qui dénonce les conditions de vie insalubres de ses voisins surnommés « Les Aquatiques ». Ce roman d'une tentative d'émancipation dresse le portrait en miroir d'une femme et de son pays. Entretien avec son autrice, Osvalde Lewat, documentariste et photographe d'art née au Cameroun et installée à Paris.

D'où vient Katmé, l'héroïne des *Aquatiques* ?

Osvalde Lewat. Elle a été inspirée par des femmes avec lesquelles j'ai grandi, qui étaient fortes et portaient un regard lucide sur le monde, mais qui, paradoxalement, avaient fait le choix de vivre selon le confort de la communauté. Elles prenaient des décisions contraires à ce qu'elles voulaient vraiment afin de ne pas dévier de la ligne de ce qui est admis dans un contexte africain, cette ligne tracée pour elles depuis l'enfance. Au Cameroun, où je suis née, une femme est considérée comme incomplète tant qu'elle n'est pas mariée. Très tôt, j'ai refusé ce schéma. Cela n'a pas toujours été simple car, quoi que l'on fasse, il faut être légitimée par un homme. À travers Katmé, je voulais montrer qu'une femme peut s'autodéterminer contre un homme – fût-il puissant. Ce chemin de rencontre avec soi-même n'est pas un chemin facile, mais un chemin vers lequel il faut tendre.

La liberté de Katmé est mise à rude épreuve quand son ami artiste, Samy, est jeté en prison par les autorités…

O.L. Dans les espaces autoritaires, comme celui où se situe l'histoire, seuls les artistes ont le pouvoir de s'exprimer librement. Même si ce pouvoir est limité et soumis au contrôle de l'État. Avec Samy, je voulais rendre hommage aux artistes emprisonnés pour avoir défendu leur vision. Aussi, Samy s'arroge le droit de parler au nom des « Aquatiques » qui, au fond, ne lui ont rien demandé et qui questionnent sa démarche. C'est une position difficile car il se retrouve à l'intersection d'un État répressif qui le muselle et d'une communauté qu'il pensait défendre, mais qui estime qu'il n'a pas de légitimité à parler d'elle. Beaucoup d'artistes africains se retrouvent dans ce paradoxe-là. Malgré tout, ils continuent. Samy aussi, il ne recule pas.

Quelle est la place des langues française et camerounaise dans votre roman ?

O.L. J'ai grandi en français, mes parents me parlaient en français, je pense et je rêve en français. Je parle aussi deux langues camerounaises, le bangangté et le yabassi, transmises par mes grands-mères. Pour moi, ces langues se valent. Quand j'ai écrit *Les Aquatiques*, il y a des scènes – et c'est la première fois que cela m'arrivait – qui me sont venues en bangangté. Petite, quand j'allais en vacances chez ma grand-mère, elle m'expliquait qu'il fallait *« craindre la panthère »*. La panthère était à la fois notre totem et ce garde-fou qui forçait les enfants à rester sur le droit chemin. Lorsque la panthère apparaît dans le roman, Katmé ne comprend pas ce signe qu'on lui envoie, elle a oublié, elle n'est pas retournée dans la région d'origine de sa mère depuis une vingtaine d'années. À la fin, l'animal lui parle, et Katmé se réconcilie avec cette partie d'elle-même.

Propos recueillis par Gladys Marivat

* Créé en 2021 par la République démocratique du Congo à l'occasion de sa présidence de l'Union africaine (UA), ce prix est doté de 30000 dollars. Le jury, composé notamment des écrivains Ananda Devi et Boubacar Boris Diop, devait choisir le meilleur livre de l'année 2021 écrit en français ou en anglais.

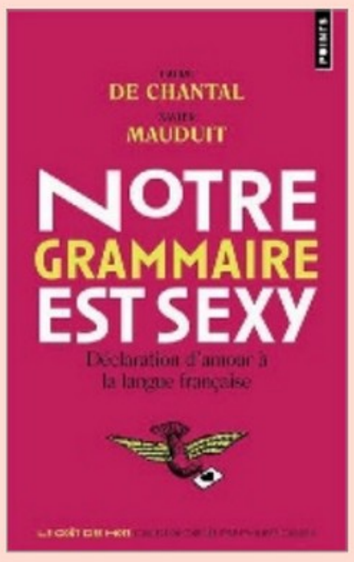
LES AQUATIQUES
OSVALDE LEWAT
304 P., LES ESCALES, 20 €

À lire

L'important, c'est d'aimer !

En ces jours où, Pompidou l'aurait probablement dit comme ça, on ne cesse d'emmerder le français (trop compliqué, trop jacobin, trop machiste, et plus si affinités), elle fait un bien fou, cette déclaration d'amour à la langue ! Certes, on nous y redit ce que nous savions déjà : une vie entière ne suffit pas à la maîtriser. Mais c'est le ton qui a changé. Céans, aucun réquisitoire enflammé, nulle tirade vengeresse, pas la moindre mesquinerie qui sente l'aigri à cent pas à la ronde. Des préliminaires inauguraux jusqu'à l'orgasme de la déclaration finale, en passant par toutes les positions extravagantes auxquelles nous réduit un idiome un brin pervers, rien qui ne convole ni ne s'abouche : les accents sont des caresses, les accords des embrassades, les exceptions des aventures. Allez en vouloir à ces lettres muettes qui nous valent tant de fautes, dès lors qu'on vous les présente comme les dents de sagesse du vocabulaire ? Qu'on se le dise : si le français n'a rien d'une sinécure, il n'en reste pas moins… une partie de plaisir !

B.D.



NOTRE GRAMMAIRE EST SEXY. DÉCLARATION D'AMOUR À LA LANGUE FRANÇAISE
LAURE DE CHANTAL ET XAVIER MAUDUIT
208 P., POINTS/LE GOÛT DES MOTS, 7,10 €

Le fil du rasoir

Rafael Nadal, lors d'une conférence de presse à l'Open d'Australie, le 15 janvier.

Notre langue est une des plus claires qui soient. Voilà qui a longtemps fait sa force, avant que les réalités économiques et politiques ne la contraignent à cultiver son jardinet, à défaut d'un univers qui lui sembla un temps promis.

Il n'en reste pas moins vrai qu'elle oublie quelquefois d'être simple, ce qui joue des tours pendables à des usagers enclins, il faut l'avouer à sa décharge, à l'à-peu-près plutôt qu'à la rigueur. En témoigne ce propos cueilli au vol sur RTL au plus fort de l'affaire Novak Djokovic (vilainement rebaptisé Novax Djocovid) : *« Interrogé sur la question hier, Rafael Nadal a été assez tranchant : selon lui, le monde a suffisamment souffert de la pandémie pour ne pas respecter les règles. »*

Combien se seront aperçus que l'on faisait dire là au maître incontesté de Roland-Garros le contraire – excusez du peu – de ce qu'il voulait dire ? En l'état, cela signifiait qu'après tout ce que l'on avait vécu on avait bien le droit d'en faire à sa tête et de prendre des libertés avec le protocole ! Inattendu de la part d'un rival (et néanmoins ennemi) que l'on devinait surtout soucieux de tacler (ah ! non, on se trompe de sport), de se payer (celui-là se comprend dans toutes les disciplines) le Serbe tant jalousé. Mais vous connaissez le dicton italien *Traduttore, traditore* (« Traducteur, traître ») : on a ici confondu *suffisamment… pour* avec *trop… pour* ! Hanse a beau nous expliquer que si, après *trop*, il sied d'énoncer la conséquence que l'on rejette (« Ils nous ont trop menti *pour qu'on les croie encore* » – donc on ne les croit pas), après *assez* ou *suffisamment*, c'est la conséquence souhaitée qu'il faut exprimer (« Ils nous ont *suffisamment* menti *pour qu'on ne les croie plus* » – et, de fait, c'est ce qui se passe !)

Si des dérapages similaires ont été relevés au sein des pages Web du *Monde* et de TV5 Monde, force est de rester honnête :

PARLER, C'EST VIVRE DANGEREUSEMENT

d'autres médias s'en sont mieux tirés. Certains en plaçant le courage dans la fuite, allant jusqu'à casser la locution pour ne pas avoir à se poser de questions. D'autres en optant pour le bon schéma, comme *L'Équipe* (« Le monde a *trop* souffert *pour ne pas suivre* les règles ») ou *Le Parisien* (« Le monde a *assez* souffert jusqu'ici *pour qu'on respecte* les règles »). Encore convient-il de préférer celui-ci à celle-là, l'infinitif devant en principe renvoyer au sujet du verbe principal : or, en l'occurrence, c'est moins au monde de suivre les règles qu'aux joueurs de tennis comme Djoko !

Parler, c'est vivre dangereusement : on court à tout moment le risque de trahir sa propre pensée. Qui ne se souvient de ce ministre pourfendeur de mammouths qui expliquait, pour avoir baigné dans le système éducatif depuis son enfance, qu'il n'était *« peut-être pas le moins mal placé pour faire quelques commentaires »* ? Relisez bien, et comptez les négations sur vos doigts…

Bruno Dewaele

MORGAN HANCOCK/TENNIS AUSTRALIA/AFP

LE VOCABLE DU MOIS

Test

Tout autant que celles du Seigneur, les voies du langage sont impénétrables. Voilà un mot dont personne n'ira contester le côté sérieux. Il aura même été investi, dans les mois qui viennent de s'écouler et au plus fort de la crise sanitaire, d'un pouvoir sans partage, capable, d'un coup d'écouvillon magique, de vous rendre à la communauté des bien portants comme de vous rejeter dans les ténèbres d'un infâme isolement. C'est dire le prestige – scientifique, n'ayons pas peur des mots – dont jouit le drôle. Qui irait penser que ce dernier, aujourd'hui paré de l'aura que lui confère le détour quasi obligé par Albion, doit beaucoup, pour ne pas dire tout, à un mot d'ancien français qui, avant de s'écrire *têt* (on connaît bien le têt à gaz), a désigné le pot en terre dans lequel on procédait à la coupellation, cette « opération métallurgique thermique par oxydation » destinée à isoler les métaux précieux ? Oui, vous avez bien lu, notre *test* n'était autre, hier, que le récipient dont se servaient les alchimistes pour leurs fumeuses expérimentations ! Les mauvais esprits, qu'obsèdent les bénéfices colossaux réalisés par Big Pharma, ne manqueront pas aujourd'hui d'ironiser en remarquant qu'il aura fallu quelque sept cents ans pour que l'ustensile fournisse enfin l'or espéré…

B.D.

QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Ce qui ou ce qu'il se passe ?

Efforçons-nous, tout d'abord, de rassurer ceux que la question inquiète, et ils ne sont pas peu : il est souvent possible de dire et d'écrire l'un et l'autre ! Il suffit pour cela que le verbe qui suit admette deux constructions, la personnelle *(quelque chose vous plaît)* comme l'impersonnelle *(il vous plaît de faire quelque chose)*. La condition remplie (et elle l'est par bon nombre de verbes), libre à vous de faire « *ce qui* vous plaît » ou « *ce qu'il* vous plaît » ! C'est ainsi que plus d'un se demande *ce qui* ou *ce qu'il* résultera de l'augmentation des prix du carburant pour le moral des électeurs, *ce qui* ou *ce qu'il* est arrivé à Arnaud Montebourg pour qu'il abandonne ainsi la partie, *ce qui* ou *ce qu'il* s'est passé dans la tête de Jean-Michel Blanquer lorsque, au mépris de la symbolique, il a choisi Ibiza pour passer ses vacances ! On pourra parfois déceler quelques infimes nuances entre les deux versions, mais la grammaire, pour l'essentiel, ne criera jamais au scandale. En revanche, n'allez pas vous aviser d'utiliser *ce qui* devant un verbe essentiellement impersonnel : il faut *ce qu'il* faut – et jamais *ce qui faut*, à moins, bien sûr, que vous ne placiez, écrivain consciencieux, ces dernières paroles dans la bouche d'un personnage dont il importe de souligner les origines populaires ! **B.D.**

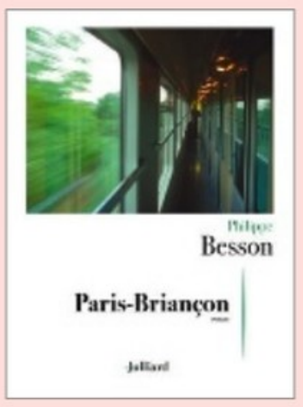
LE MOT PRÉFÉRÉ DE…

PHILIPPE BESSON*

« Intimité »

« Rien ne m'émeut davantage que les rapprochements, surtout quand ils doivent beaucoup au hasard. Rien ne me touche plus que les êtres qui, soudain, jettent les apparences à la rivière, se débarrassent des oripeaux de la bonne éducation, de la pudeur ou de la honte, fendent l'armure pour établir un lien avec l'autre, là, juste devant, à portée de regard ou de bouche. Il y faut du courage, ou plus sûrement une forme d'abandon, pour que nos méfiances naturelles deviennent confiance, puis confidence, ou confession. Il faut un élan, et souvent l'intervention de la providence, pour que les non-dits se dévoilent, que les aveux soient possibles, et que les étreintes adviennent, juste après les mots. Parfois, ça se joue dans le silence, dans la soumission muette à l'instant. Ça, la naissance d'un sentiment. Et parfois, dans notre époque narcissique, c'est exposé, démultiplié. Dans notre époque vulgaire, c'est livré aux chiens, contre notre gré. Alors que tout devrait rester somptueusement secret. »

Propos recueillis par Laëtitia Favro



*Dernier ouvrage paru : *Paris-Briançon* (Julliard).

DR – PATRICE NORMAND/LEEXTRA/ALBIN MICHEL

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Que signifie l'expression *arriver comme mars en carême* ?

A. tomber bien ; **B.** tomber mal ; **C.** faire double emploi.

Bruno Dewaele

Le mot mystère

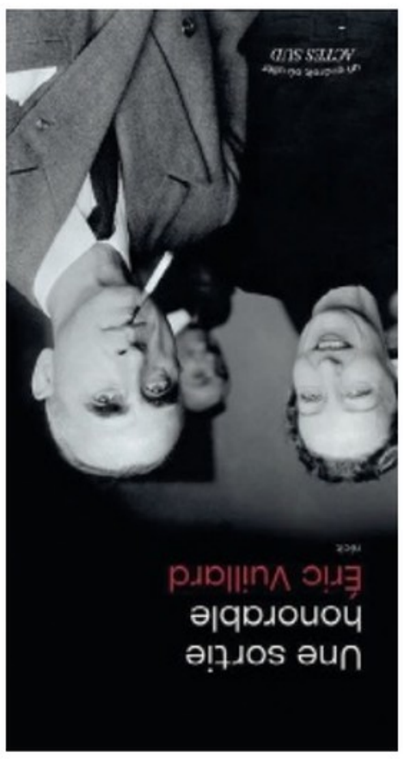
Parce qu'on fait ce qu'on peut (et qu'on n'est pas des bœufs !), on a cru bon de me remplacer. Je n'en ai pas moins tracé mon sillon jadis, allant sans cesse de la gauche vers la droite, puis de la droite vers la gauche. Je ne me suis pourtant jamais mêlé de politique. Que suis-je ?

Le téléfon qui… sonne

L'aura-t-on suffisamment répété (sans grand succès), *omicron* ne rime pas avec *Macron* ! Ils ne sont d'ailleurs qu'une quinzaine de mots (pour la plupart d'origine étrangère) à être dans le même cas. En retrouverez-vous au moins dix ?

Une bonne correction

Vous avez sans doute lu, dans notre numéro de décembre-janvier, cet extrait du nouveau récit d'Éric Vuillard, *Une sortie honorable*. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?



« Le 25 juin 1928, à l'aube, trois austères silhouettes quittaient Saïgon pour un petit voyage. Un filet de brume flottait sur les bâtiments. La voiture roulait à vive allure. La capote avait beau être relevée, il faisait frais, et le voyageur qui se tenait à l'avant s'enveloppa rapidement dans un plaide. Mais en réalité, Thorance, Delamarre et leur secrétaire n'étaient pas tout à fait des voyageurs ordinaires, ils formaient l'embryon d'une nouvelle administration coloniale, ils étaient les tous premiers inspecteurs du travail nommés en Indochine française. Des suspicions de mauvais traitements sur une plantation Michelin ayant fait grand bruit, suite à une émeute des travailleurs, on leur avait donné pour tache de contrôler le respect des minces ordonnances […] sensées protéger le coulis vietnamien. »

La langue française • Jeux

Une bonne correction

Saigon (sans tréma sur le « i ») – **bâtiments** (avec, en revanche, un accent circonflexe sur le « a ») – **capote** – **plaid** – les **tout** premiers (il ne s'agit pas ici de l'adjectif, mais de l'adverbe, invariable au masculin ; mais on dirait *les toutes premières !*) – **émeute** – **tâche** (l'accent circonflexe est de rigueur quand le mot désigne un travail) – **censées** (à ne pas confondre avec l'homonyme *sensé*, « plein de bon sens ») – **coolie** (là encore, il importe de ne pas se tromper d'homonyme).

Le mot mystère

Il s'agissait du **boustrophédon**, une écriture archaïque qui se lisait alternativement de gauche à droite et de droite à gauche, à la manière des sillons d'un champ. L'étymologie le souligne, puisque *bous* signifiait en grec « bœuf », et *strophein*, « tourner » !

Le téléfon qui… sonne

Vous aviez le choix entre *backgammon, bacon, badminton, canyon* (et encore, pas toujours !), *charleston, chatterton, epsilon, himation, ippon, klaxon, madison, parkinson, stetson, stilton, upsilon…*

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Réponse A. L'expression, que l'on a quelquefois prise à contresens (arriver comme un chien dans un jeu de quilles), signifiait surtout, à l'origine, « arriver inéluctablement, avec une régularité parfaite », les quarante jours du carême ne pouvant, pour beaucoup d'entre eux, échapper au mois de mars. La locution très voisine *comme marée en carême*, laquelle s'emploie elle aussi pour figurer une arrivée opportune (le poisson étant le bienvenu en ces temps d'abstinence), n'aura pas contribué à clarifier les choses.

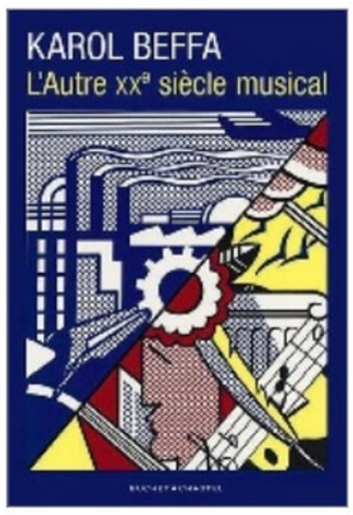
SOLUTIONS

• Des anagrammes et des livres **par Jacques Perry-Salkow**

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres ».

La Traversée du désert
Terres vertes d'au-delà

Isabelle Jarry, Stock, 2008



Lili Boulanger
L'original bleu

Karol Beffa. L'Autre xxe Siècle musical,
Buchet-Chastel, 2022

« Au moins ils auront dansé ensemble sous l'orage. »

Séverine Vidal
L'averse divine

Le Goût du temps dans la bouche,
Robert Laffont, 2021

« J'ai perdu la foi des "il était une fois" mais j'attends toujours celui qui me sauvera. »

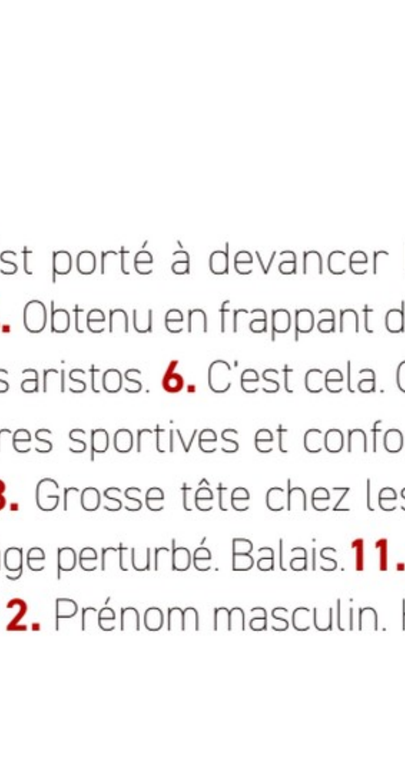
Estelle Decamps
Le temps d'escale

Intramuros et autres poèmes,
Revue des citoyens des lettres, 2018

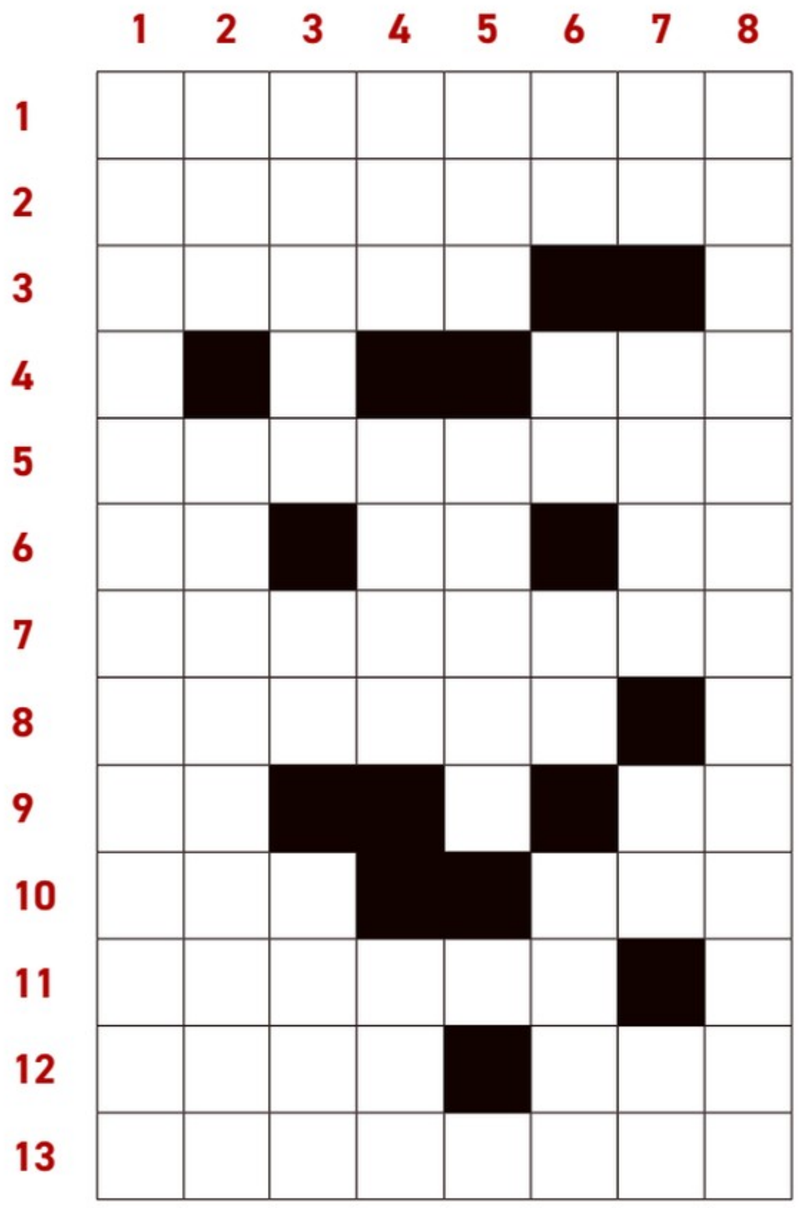
« Le Japon a dû apprendre à composer avec la nature. »

Dictionnaire amoureux du Japon
Ce doux jardin où paraît un moine

Richard Collasse, Plon, 2021



• Les mots croisés **par Jean-Pierre Colignon**



Horizontalement

1. En Alsace, on en est toqué. **2.** Est porté à devancer l'appel. **3.** L'origine de nombre de bouchons. **4.** Obtenu en frappant deux fois avec les baguettes. **5.** Passées chez les aristos. **6.** C'est cela. Quartier de Canberra. Qualifie certaines voitures sportives et confortables. **7.** S'oppose à un monde de brutes. **8.** Grosse tête chez les Turcs. **9.** Petit tour. Le onze de Rome. **10.** Un âge perturbé. Balais. **11.** Nourrit une passion dévorante pour Manon. **12.** Prénom masculin. Héroïne de Mankiewicz. **13.** Charmées.

Verticalement

1. Clients fidèles au poste. **2.** A précédé le RSA. Héroïne d'une histoire d'eau. **3.** Se siffle avant les repas. Personnel. Pièce qui reste à la porte. **4.** Fut parti de 1973 à 1994. Celui des chiens doit être ramassé par leurs propriétaires. Tel Ysengrin. **5.** La fin pour une disqualifiée. Terre vague. **6.** Pieuse abréviation. Marque le dédain. La moitié de Bibi. Fut présent pour Diane. **7.** Précède les sciences et les lettres. Don du feu. La moitié de Xi'an. Cale. **8.** Telles des vidéos qui ont été numérisées.

CÉCILE LADJALI

L'ART EN ATTRACTIONS

Dans sa *Lettre sur les sourds et muets*, Diderot rapporte que, quand il se rend au théâtre, il se bouche les oreilles. À ceux qui l'interrogent au sujet de ses étranges manières, il répond *« que chacun* [a] *sa façon d'écouter, et que la* [s]*ienne est de se boucher* [l]*es oreilles pour mieux entendre ».* Ainsi, au spectacle ou au musée, faut-il renoncer à certains de nos sens pour mieux ressentir les choses. Le paradoxe nous dit que c'est alors l'esprit, l'intelligence du spectateur, qui pallient le manque et exhument par cet effort des choses par trop ténues. Robbe-Grillet comptait sur « la collaboration active » du lecteur, afin de faire vivre le texte qui, sans cette connivence, resterait une coquille vide.

Sans doute est-ce ce que l'œuvre devient dans ces « musées lumières » qui empruntent à Diderot la belle épithète de son siècle : « *Cézanne, lumières de Provence. Un voyage de la lumière à la couleur au cœur de la Provence* » ; « *Kandinsky, l'odyssée de l'abstrait. Une explosion chromatique en quête d'abstraction* ». Pour ces deux manifestations en immersion (mais il en existe beaucoup d'autres) le visiteur se voit pourvu de lunettes 3D, inondé de musique diffusée en son THX, bombardé d'images projetées du sol au plafond pour mieux appréhender les maîtres du réalisme et de l'abstraction. Un tour en train fantôme ferait moins peur. On se retrouve à Disneyland, il ne manque plus que les pop-corn. Pas d'heureux hasard, pas de dédales enchantés, pas de rencontre authentique avec l'œuvre.

Quand j'ai eu le bonheur de publier en 2015 le livre d'Henri Lewi, *La Visite au musée* (Actes Sud), j'y ai lu que l'éblouissement véritable devant un tableau participait d'un malentendu (Diderot se bouche les oreilles au théâtre !). Se perdre au musée, c'est un peu comme se rendre en librairie et découvrir sur la table un autre livre que celui qu'on était venu y chercher, miracle impossible quand on commande un ouvrage sur Amazon.

Ces méandres intellectuels sont ceux décrits par Borges à travers *La Bibliothèque de Babel*, or ces musées hi-tech demeurent des temples pour analphabètes. Il n'est pas utile de lire l'œuvre : on nous en fait la lecture.

IL N'EST PAS UTILE DE LIRE L'ŒUVRE : ON NOUS EN FAIT LA LECTURE

Je pense aussi aux monuments défigurés par des projections lumineuses. Les cathédrales ou les châteaux ont-ils besoin d'être travestis pour être contemplés ? Récemment, je déplorais la présence d'une silhouette Prada de 15 mètres de haut, recouvrant l'église de la Sainte-Trinité à Paris. Elle vient de laisser sa place à la photographie géante d'un iPhone 13. Mais la communication est rompue, on n'y entend plus rien et on attend toujours Godot.

Cet assistanat intellectuel et spirituel fait de nous des rois fainéants, farcis aux produits de consommation à la mode. Au musée, les visiteurs regardent souvent les œuvres dans l'écran de l'iPhone, alors qu'il serait préférable d'approcher ou de reculer pour les goûter, sans rester à hauteur de zoom. Et dans le carré de plasma, que deviennent la matière, le grain, les minuscules accidents de la toile ?

Il faut s'abandonner, s'immerger vraiment. Ainsi on est sûr de rentrer de la baignade, enrichi et capable de poser son pied plus fermement sur le sable des plages. L'immersion que proposent ces attractions nous fait seulement boire la tasse. Or il faut apprendre à se noyer.

AUDREY SOVIGNET

HISTORIQUEMENT VÔTRE 16H-18H

STÉPHANE BERN ET MATTHIEU NOËL

Écouter

DE L'HISTOIRE DRÔLE
DES HISTOIRES FOLLES
DE GRANDS PERSONNAGES
QUI N'AURAIENT JAMAIS
PU SE CROISER.

FLASHEZ POUR ÉCOUTER
EN PODCAST

LE POUVOIR DE L'ÉCOUTE

Europe 1

CapaPictures / Europe 1

INDEX
DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine littéraire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Nathalie Azoulai	*La Fille parfaite*	P.O.L	71	★★★☆☆
Véronique Bergen	*Annemarie Schwarzenbach. La vie en mouvement*	Double ligne/Figures de l'itinérance	91	★★★☆☆
Luc Boltanski, Arnaud Esquerre	*Qu'est-ce que l'actualité politique ?*	Gallimard	95	★★★☆☆
Mathilde Brézet	*Le Grand Monde de Proust*	Grasset	90	★★★☆☆
Amy Jo Burns	*Les femmes n'ont pas d'histoire*	10-18	82	★★★☆☆
Aurélie Chenot	*Colombey est une fête*	Inculte	60	★★★★☆
Marcel Conche	*L'Infini de la nature. Œuvres philosophiques*	Bouquins	94	★★★★☆
Alain Corbin	*Histoire du repos*	Plon	62	★★★☆☆
Constance Debré	*Nom*	Flammarion	74	★★★★☆ ★☆☆☆☆
Diadié Dembélé	*Le Duel des grands-mères*	JC Lattès	73	★★★☆☆
Joseph Denize	*Je suis les ténèbres*	Julliard	75	★★★☆☆
Joël Dicker	*L'Affaire Alaska Sanders*	Rosie & Wolfe	34	★★★☆☆
Damon Galgut	*La Promesse*	L'Olivier	76	★★★★★
Haud Guéguen, Laurent Jeanpierre	*La Perspective du possible*	La Découverte	92	★★★★☆
Soren et Lotte Hammer	*Le Polonais fou*	Actes Sud	83	★★★☆☆
Laird Hunt	*Dans la maison au cœur de la forêt profonde*	Actes Sud	79	★★★★☆
Raphaël Jerusalmy	*In absentia*	Actes Sud	71	★★★☆☆
Luc Julia	*On va dans le mur*	First	102	★★★★☆
Hélène Laurain	*Partout le feu*	Verdier	73	★★★☆☆
Perrine Leblanc	*Gens du Nord*	Gallimard	70	★★★☆☆
Jenny Lecoat	*La Clandestine de Jersey*	Mercure de France	78	★★☆☆☆
Jean-Yves Le Naour	*1922-1929 : les Années folles ?*	Perrin	95	★★★★☆
Olivier Mak-Bouchard	*Le Temps des Grêlons*	Le Tripode	73	★★★☆☆
Salomon Malka	*Elena Ferrante. À la recherche de l'amie prodigieuse*	Écriture	91	★★☆☆☆
Elena Medel	*Les Merveilles*	La Croisée	80	★★★★☆
Fernanda Melchor	*Paradaïze*	Grasset	82	★★★★★
Andrée A. Michaud	*Routes secondaires*	Rivages	70	★★★☆☆
Wu Ming	*Prolekult*	Métailié	75	★★★★☆
Akira Mizubayashi	*Reine de cœur*	Gallimard	6	★★★★☆
Yann Moix	*Verdun*	Grasset	72	★★★☆☆
Chloé Morin	*On a les politiques qu'on mérite*	Fayard	56	★★★☆☆
Véronique Olmi	*Le Gosse*	Albin Michel	68	★★★★☆
Orhan Pamuk	*Les Nuits de la peste*	Gallimard	81	★★★★★
David Sala	*Le Poids des héros*	Casterman	88	★★★★★
Bernhard Schlink	*Couleurs de l'adieu*	Gallimard	78	★★★☆☆
Robert Seethaler	*Le Dernier Mouvement*	Sabine Wespieser	79	★★★★☆
Isabelle Serça (dir.)	*Proust et le temps*	Le Pommier	90	★★★★☆
Adam Silvera	*Plus heureux que jamais*	Robert Laffont/R	89	★★☆☆☆
Emma Stonex	*Les Gardiens du phare*	Stock	78	★★★☆☆
Audrée Wilhelmy	*Blanc résine*	Grasset	70	★★★★☆
John Woods	*Lady Chevy*	Albin Michel	79	★★★★☆
Ann Xu, Hiromi Goto	*Shadow Life*	Ankama	88	★★★★☆
Zhang Guixing	*La Traversée des sangliers*	Picquier	77	★★★★☆

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

LES CLASSIQUES DE

LiRE magazine littéraire

NUMÉRO ANNIVERSAIRE

MOLIÈRE

8,90 € SEULEMENT
Frais de port offerts

SCANNEZ CE QR CODE POUR PROFITER DE CETTE OFFRE

JE COMMANDE LE NUMÉRO ANNIVERSAIRE MOLIÈRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI, je souhaite commander le numéro anniversaire Molière au prix de **8,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

HLCML505

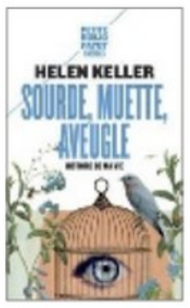
Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/05/2022 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15 RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, 75011 PARIS

Julie Gayet

L'actrice et productrice (entre autres de *Grave* de Julia Ducournau) a présidé cette année le jury du Festival international du film fantastique de Gérardmer*. Entre deux longs-métrages horrifiques, nous avons discuté avec elle des ouvrages qui ont compté dans son parcours.

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE ?



« Difficile de savoir précisément. Spontanément, j'aurais répondu les enquêtes du Club des cinq, mais je sais pertinemment qu'il y a eu d'autres ouvrages, dans la Bibliothèque rose, puis dans la verte. Quand j'étais toute petite, je lisais dans la rue en marchant, j'étais captivée. S'agirait-il des *Malheurs de Sophie* ? Peu de temps après, je crois qu'il y a eu également *Sourde, muette, aveugle* d'Helen Keller. Et puis, très très tôt, des polars, des thrillers… »

LE LIVRE QUE VOUS AVEZ AIMÉ ÉTUDIER À L'ÉCOLE ?

« Il y a eu pour moi un lien fort entre la littérature et le septième art. En sixième, en effet, j'avais un prof de français incroyable qui nous faisait lire les livres puis voir les adaptations cinématographiques. C'est ainsi que j'ai ressenti un choc absolu avec *Les Raisins de la colère* de John Steinbeck. Une révélation. Une prise de conscience humaine. J'avais l'impression de basculer vers une littérature d'adultes – avec des gros mots ! Mais bon, difficile d'oublier à la même période Boris Vian avec *L'Écume* « des pages », pardon, *des jours* – je confonds toujours avec la librairie parisienne *[rires]*. »

VOTRE HISTOIRE FANTASTIQUE PRÉFÉRÉE ?

« *Le Maître et Marguerite*, sans hésiter. À cause du chat, mais aussi de la figure de la sorcière sur son balai, qui nous interroge sur la place des femmes dans la société… J'ai assez jeune dévoré la littérature russe, en raison de ma passion pour le théâtre et, en premier lieu, pour Tchekhov. Qui a imaginé de très beaux rôles de femmes et, pendant longtemps, il n'y en a pas eu tant que ça… »

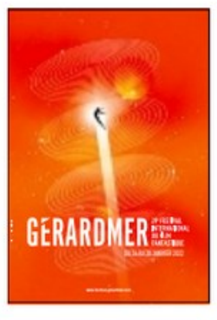
LE CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS ?

« *Belle du Seigneur*. Mais, à l'inverse, celui que je peux lire et relire, c'est Proust. J'avais dû l'étudier au lycée et il ne m'avait alors pas particulièrement touchée. Je l'ai pourtant repris vers 21 ans, alors que je tournais un film, jamais sorti, avec Isabelle Carré. Je l'ai commencé pour ne plus le lâcher. Sa phrase me fascine, mais aussi tout ce qu'il nous dit philosophiquement sur la vie, l'art, le rapport au temps, les relations humaines… »

VOS DERNIÈRES LECTURES ?

« On n'a pas assez parlé, je trouve, de *La Maison des solitudes* de Constance Rivière. Un très beau roman autour des secrets de famille. *S'adapter* de Clara Dupont-Monod a bien mérité ses prix, avec cette idée d'évoquer un enfant handicapé du point de vue des pierres. J'ai prévu de lire *Anéantir* de Michel Houellebecq, dont on parle tant. Mais j'ai une passion pour un auteur en particulier : Régis Jauffret. Les *Microfictions*, c'est génial ! »

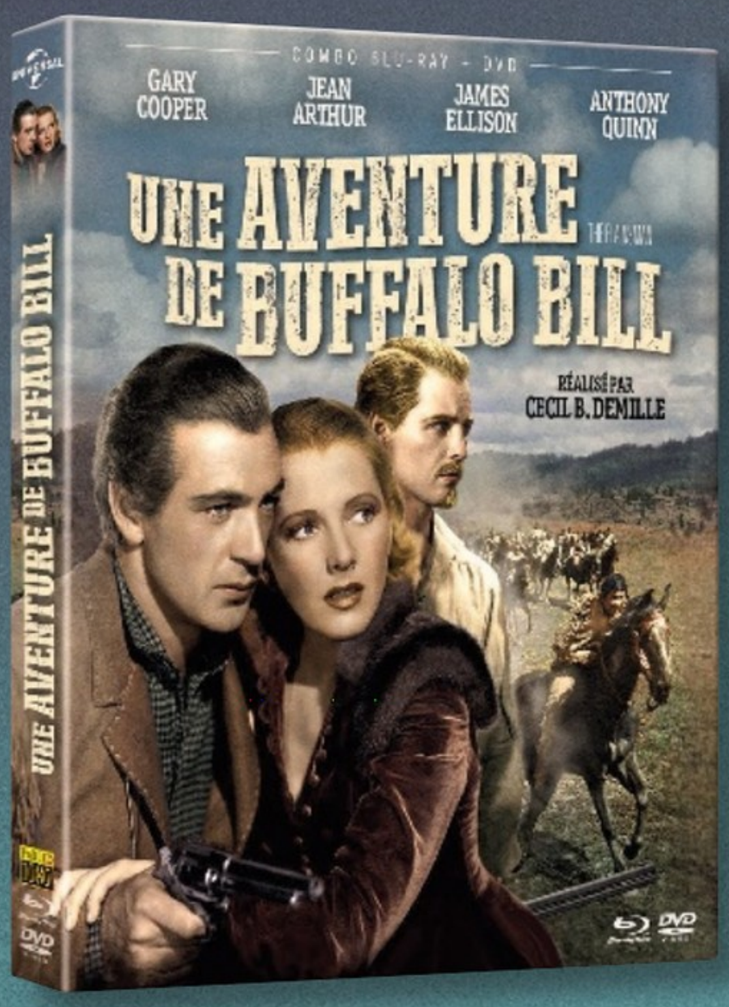
Propos recueillis par Baptiste Liger



*Le Festival international du film fantastique de Gérardmer s'est déroulé du 25 au 30 janvier dernier.

TIM/LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE DE GÉRARDMER

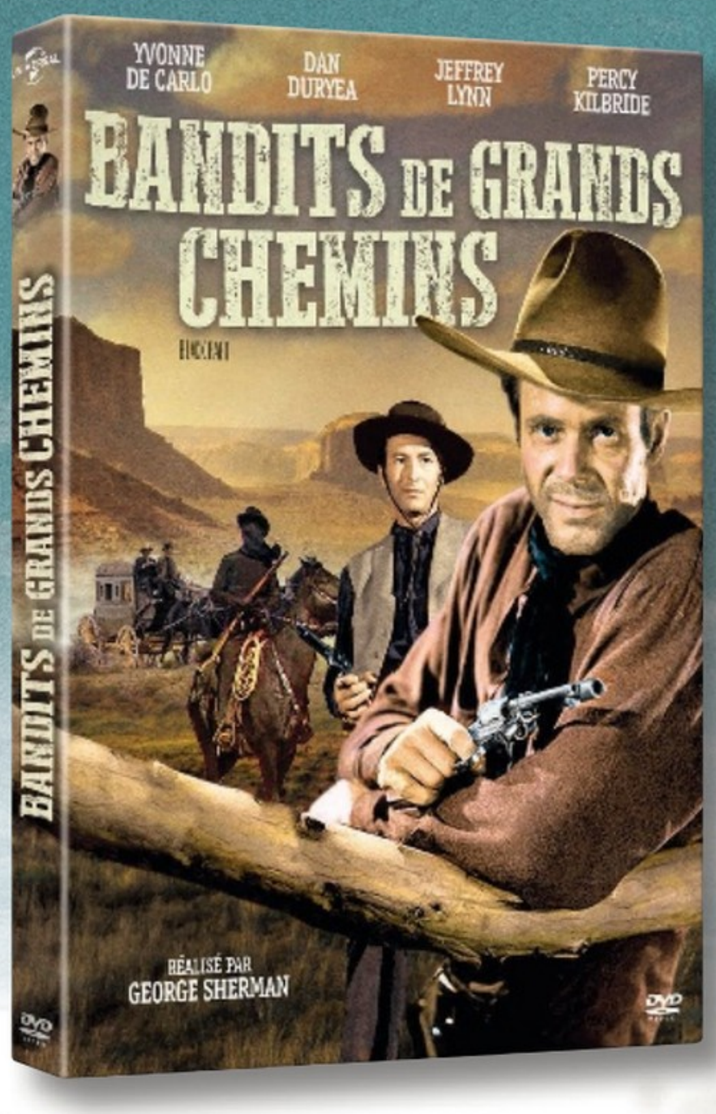
JOHN WAYNE, GARY COOPER, DAN DURYEA... L'ÂGE D'OR DU WESTERN EN VERSION RESTAURÉE !



NOUVEAUX MASTERS INÉDITS EN HAUTE-DÉFINITION DISPONIBLES EN COMBO (BLU-RAY & DVD) ET EN DVD

"Cecil B. DeMille signe l'un des premiers très grands westerns de l'Histoire du cinéma" *DvdClassik*

"Un western parfaitement interprété, très au dessus de la production habituelle" *Variety*



DISPONIBLE EN DVD

"Un western bourré d'action au climax détonnant" *The New York Times*

EN SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS :

Les films par des spécialistes (Jean-Pierre Dionnet, Nachiketas Wignesan...), bandes-annonces d'époque, jaquettes réversibles...

DISPONIBLES LE 15 MARS 2022

Informations et commandes au 01 55 17 16 16 - elephant1@wanadoo.fr

DANS LA MÊME COLLECTION

UNIVERSAL
A COMCAST COMPANY

ELEPHANT Classics FILMS

UNE AVENTURE DE BUFFALO BILL © 1936 Universal Pictures Corp. All Rights Reserved. LES BANDITS DE GRANDS CHEMINS © 1950 Universal Pictures Co. Inc. All Rights Reserved. L'ANGE ET LE MAUVAIS GARÇON © 1948 Universal Studios.

Retrouvez le chemin du voyage avec Arts et Vie

Le n°1 du voyage culturel

Voyages accompagnés • Petits groupes • Guides francophones • Programmes culturels complets

RÉSERVEZ EN TOUTE SÉRÉNITÉ

En cas d'annulation de votre voyage par Arts et Vie pour raison sanitaire, vous êtes intégralement remboursé.

Une assurance « épidémie », comprise dans tous nos forfaits vous accompagne durant votre voyage.

Quel qu'en soit le motif, annulez votre voyage sans frais jusqu'à 4 jours avant le départ, avec l'option « remboursement-annulation ».

Découvrez notre collection de voyages sur

www.artsetvie.com

Brochure sur simple demande au 01 64 14 52 97

ARTS ET VIE

VOYAGES CULTURELS